

UNE

FEMME FATALE

PAR

ERNEST BILLAUDEL



PARIS

LIBRAIRIE DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

70 *bis*, RUE BONAPARTE, 70 *bis*

UNE

FEMME FATALE

PAR

ERNEST BILLAUDEL

PARIS

LIBRAIRIE DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
70 bis, RUE BONAPARTE, 70 bis

UNE FEMME FATALE

I

« La Ferronaie, 20 octobre 1857.

Mon cher Maubrimon,

Boucle ta malle, et accours. La Rallye-Bretagne est au grand complet, nous chassons chaque jour le chevreuil avec mes dix bassets et trois veneurs de mes voisins, Nos équipages ne sont pas superbes, nous courons les routes ravineuses de la forêt de vitré sur des bidets bretons, rouans ou fleur de pêcher dont tu ne donnerais pas cinquante écus, Ces bidets arrivent tout de même après des randonnées franches de six lieues, à la, queue d'un renard, sans souffler, et, — ruant à, l'éperon comme des ânes rouges. Nous avons ici sur le dos, non point vos habits brodés, mais des peaux, de biques ; nos jambières remplacent vos bottes molles à revers, et... tous campagnards ensemble, nous nous amusons comme des dieux.

Je pense bien que tu ne me croiras pas, et que, te rappelant Roland de la Ferronaie, tu ne voudras point admettre mon abdication des élégances, du genre, du high-life.

Tout cela est une vieille chanson lointaine, dont le refrain va s'affaiblissant pour mon oreille, et je suis assez mort pour que tu viennes en pèlerinage à l'endroit où je suis enterré.

Tu me prédisais, d'ailleurs que, six mois après mon mariage, au fond de la Bretagne, dans les vallons verts qui vont de Fougères à Vitré, j'en aurais assez de pastorales et de bergerades, du blé noir et des genêts d'or. — Tu as parié, je crois, de faire danser ma femme chez le ministre de la marine, — et même d'inaugurer mon petit hôtel, dont tu t'es chargé de trouver l'emplacement et la décoration.

Tu as perdu, Pierre. Je suis Breton bretonnant ; je commence à devenir entêté. Ma femme est charmante, je l'aime en égoïste, et tu ne la feras danser qu'ici. Je sais par expérience ce que vaut un mariage parisien. On offre sa femme aux convoitises de la galerie, et le monde, après avoir mêlé dans le chapeau de monsieur les noms des célibataires, en tire un amant pour madame, à tort ou à raison, huit jours après la présentation.

C'est ainsi, et ce n'est pas gai, — lorsqu'on a la faiblesse d'aimer sa femme, et d'être indifférent à celles d'autrui.

Je t'avoue que je suis jaloux ! Et mon mal est si profond, si chronique, si invétéré, que je ne sens même plus ma blessure, et que je trouve cela tout naturel. Je ne m'en cache même pas.

Tous mes duels de Paris, dans lesquels tu me servais de témoin avec le bon docteur Mancel, qui me recousait quelquefois, mais que j'avais plutôt l'air d'amener pour les autres, tant j'avais la main malheureuse ; ma réputation terrible, enfin, de bretteur enragé, m'a suivi jusqu'ici, et je t'assure que personne ne songe à dire un mot à la comtesse, — un mot de trop, s'entend. — Et vrai, Pierre, on a raison.

La bonne chère, le grand air, la chasse, ont fait de moi l'homme le plus sanguin du monde, comme dit Mancel, et je me mettrais en colère comme un lion si j'y trouvais matière.

Mais voilà ! ! ! Des agneaux, des brebis, qui tremblent devant moi.

C'est vrai, pourtant que j'ai l'air terrible, je suis devenu géant, — ma carrure, a pris des proportions fantastiques ; mes six pieds m'aident à la porter heureusement.

Il y a trois jours, mon cheval, refusant de franchir une douve, furieux, je l'ai porté de l'autre côté. Depuis lors il a cessé d'être rétif.

Il me faut du mouvement, j'ai un excédant terrible de vigueur à dépenser, que je partage entre le marais, le bois et la plaine. Mes chevaux sont fourbus, mes chiens sont exténués, mes piqueurs sont malades, mes associés demandent des relais qui les remplacent.

Que veux-tu donc que j'aie à faire dans ton Paris ?

Et puis, j'ai ma femme. — Elle est charmante, Pierre, une fleur inconnue de vos serres chaudes, Une Bretonne avec des cheveux noirs, un front un peu bombé sur de grands yeux vert de mer. Oui, verts et étranges, des yeux de druidesse. Je ne te parle ni de son nez, ni de ses lèvres, ni de ses dents, j'aurais l'air du roi Candaule. Mais, enfin, on peut bien être un tant soit peu fier de posséder la perfection, et souhaiter un amateur, un connaisseur, un joaillier de perles humaines, — tel que toi.

C'est pourtant vrai ; j'ai besoin de la montrer à un Parisien pur sang, à un arbitre, pour en croire mes yeux, pour être certain que c'est bien un merveilleux bijou. — Les gentilshommes voisins l'admirent sans doute, mais sans

enthousiasme, — cela me rend furieux.

Si ta situation diplomatique te le permet, arrive à tire-d'ailes. On a coupé le sarrazin, les perdreaux rouges sont aussi nombreux que les poules ; les bécasses débarquent, les marcassins deviennent des ragots, Et puis, la comtesse te prie de venir nous rejoindre pour lui parler du fruit" défendu, de ce Paris que je ne veux lui montrer qu'à travers une glace magique, qui le fasse voir en laid.

Aie soin de dire du mal de cette boueuse et triste ville. Annonce que l'ennui t'en a chassé. Apporte ici l'églogue et la satire. Sois Juvénal et Virgile à mon profit.

J'irai à Vitré, samedi, avec le break et mes deux alezans, pour t'attendre au train de trois heures.

« ROLAND DE LA FERRONAIE. »

« A monsieur Marcillac, à Fougère,

Mon cher Marcillac, j'attends un secrétaire d'ambassade en disponibilité, Pierre Maubrimon, un vieil ami à moi. — Viens me rejoindre afin que nous soyons deux pour le distraire, et puis la Ferronaie est triste depuis ton départ. Ta cousine prétend que tu nous boudes, que sais-je !!

« ROLAND DE LA FERRONAIE. »

II

Trois jours après ces deux lettres, le grand break, attelé des deux alezans, attendait les invités à la gare de Vitré. Marcillac, embrassé par son cousin, perdit la respiration quelques minutes.

— Oh ! mon ami, criait Roland, je suis content de te revoir, et nous allons être bien heureux.

« Et tu ne seras pas, je pense, indifférent à cette nouvelle que je te pousse en pleine poitrine, droit au cœur ! Gabrielle de Coralie et sa mère, ma belle-sœur et ma belle-maman, toutes deux très-bien nommées, sont au château. Ah ! surnois ! »

Nous devons dire que Jacques-Alfred-Léon Marcillac devint un peu pâle, et qu'une flamme lui monta subitement aux yeux.

— Touché !!! gronda Roland. — Tant mieux, fit-il, nous te marierons, et tu seras content, tu seras mari !!! Comme moi, tu auras gagné le paradis sur la terre. Ah ! les maîtresses, l'amour de contrebande, tout le fruit défendu, cela ne vaut pas, vois-tu, les vieilles lunes, quand on le compare à cette affection immense, passionnée, tranquille, digne, sage, avouée, applaudie, divine qu'on trouve au foyer conjugal. Je te dis cela tout de suite parce que tu es amoureux, et que, dans quelques secondes, mon Parisien sera ici, et que j'aurai peur de son satané sourire. Tu verras que j'aurai le plus bête des respects humains, celui de ma vertu, de ma conversion. Et pourtant, le diable m'emporte, Léon, si j'ai cru faire quelque chose de méritoire, en me plongeant jusqu'au cou, dans l'amour de ma femme et dans une félicité mille fois plus facile que l'ancienne.

III

Nous n'avons point à faire le portrait de messire Roland de la Ferronaie que nous venons de mettre si brusquement en scène. — Il s'est chargé lui-même de ce soin dans la lettre à Pierre Maubrimon dont nous venons de donner copie. — Il s'était pris sur le vif, et il n'y a plus rien à dire, pensons-nous, pour caractériser cette personnalité tout en dehors d'une puissance absorbante de vitalité.

Roland ne marchait pas, il courait ; il ne parlait pas, il tonnait ; il ne sentait pas, il vibrait ; il n'aimait pas, il adorait. Mais il avait les défauts de ces qualités, il était quelquefois saisi de colères rouges ; lorsqu'il se prenait à la haine, il en arrivait en deux sauts à l'exécration.

Il y avait environ une année qu'il s'était marié à mademoiselle Diane de Coralie, la fille aînée de la comtesse de Coralie, propriétaire richissime du pays entre Fougères et Saint-Aubin-du-Cormier. Ce mariage s'était fait par intermédiaire et par hasard.

Roland de la Ferronaie, riche de son propre patrimoine d'une quinzaine de mille livres de rente en bonnes terres nourrices, comme il disait, d'un vieux château de famille de fort grand air, ne fût-ce qu'en raison de sa situation au sommet d'une colline et dominant la vallée verte, avait dépensé son exubérance et la force souveraine de sa jeunesse à, travers cet éternel carnaval parisien qui étreint les plus robustes joueurs, les brise et les ride en deux ans.

Chose curieuse, la bourse avait faibli, mais l'homme avait résisté.

Après six ans d'une existence échevelée, Roland s'était retrouvé avec deux cent mille francs de moins en trois métairies hypothéquées, un peu de fatigue dans les reins, mais le cœur à peine égratigné, l'honneur sauf. Trop sauf

même, si on compte les mauvaises rencontres qu'il eut dans tous les bois voisins de Paris ; à l'épée, au pistolet, au sabre, voire au bâton à la barrière Blanche, et au pugilat à celle de la Chopinette. — Nous ne citons ces deux dernières que pour mémoire, et afin de ne point avoir l'air, en ce temps de républicains farouches, de mépriser le pauvre peuple. A la barrière Blanche, il y eut six hommes hors de combat, mais la canne de houx dont Roland se servait, en vrai paladin, périt à la peine.

A la Chopinette on alla, croyant bien faire, jusqu'à le traiter de mouche, Hélas ! les mouches ont le geste plus léger. Il ne resta rien dans le *caboulot* : tout passa par la fenêtre fermée, les tables, les bancs et les hommes,

Voilà donc après quelles odyssées Roland se trouvait, par un beau soir de 1866, à Fougères, dans sa maison de la rue qui descend à la poterne, — la poterne du vieux château. — Vous voyez cela d'ici : une rue en échelle, qui ne coûte rien à descendre.

Sa maison de Fougères est celle de cette rue où il y a une grille, une cour et une grande bâtisse grise accrochée au rocher, au-dessus de la rivière. Une vieille demeure bretonne, qu'il tient de feu la douairière de Pen Farouet, une antique cousine.

Voyez ici comme une histoire en amène une autre. C'est toujours ainsi. La vie est un dévidoir dont tous les écheveaux sont emmêlés. Cette maison est cause de tout, nous ne pouvions passer devant elle, sans y entrer. La demoiselle de Pen Farouet laissa tout son bien à Roland, sa maison, ses meubles boiteux, ses tapisseries rongées, sa vaisselle d'argent, etc. Roland avait alors quinze ans à peine. Dans le premier moment de la douleur, on décida que tout demeurerait dans l'état où la bonne cousine l'avait laissé. Il sembla qu'elle dût revenir et qu'on devait se contenter d'être dépositaires.

On changea tous les huit jours les fleurs du tombeau, et les draps de la morte ne quittèrent point son lit. On avait brisé le ressort de la pendule arrêtée à l'heure fatale.

Mais Roland partit pour Paris, le tuteur rendit ses comptes, et la maison tomba dans un tel oubli qu'elle moisit ; la cour devint un pré, le jardin une forêt vierge qui jeta des ponts- de verdure sur le Couesnon

Il y eut des rendez-vous de merles et même de grives en automne qui firent des ramages terribles, les rats défoncèrent les plafonds, et le ciel vit au travers le sabbat des chauves-souris.

Si bien que le notaire écrivit :

— Monsieur le comte, vous oubliez la maison de la rue... qui monte.

Précisément, il y avait une échéance dans le vent, et Roland s'écria :

— La maison de ma cousine de Pen Farouet ! que son nom soit béni... Je suis sauvé !

Il partit ; il arriva ainsi que nous l'avons dit, et débuta chez le notaire par cette phrase qui épouvanta le vieux tabellion :

— Il faut vendre la baraque, mon cher maître.

— Vendre !!!

— Eh ! oui, vendre. Que voulez-vous que je fasse d'une bicoque dont les escaliers sont absents, les parquets en dentelles brodées par les souris, dont les portes tiennent à un clou, dont les fenêtres ne tiennent plus à rien ?

— Vendre !!!

— Préférez-vous que je donne ? Mon Dieu ! je n'y tiendrais pas, mais... voyez-vous... Et puis, il y a le jardin, un hectare ! Ça vaut bien une quinzaine de mille francs.

— Trente, monsieur le comte ; mais vendre la maison de feu mademoiselle de Pen Farouet, dont Dieu a l'âme, vous n'y avez point pensé

— Si fait, ma foi ! s'écria Roland un peu, nerveux, grâce a cette insistance.

— Vous y avez pensé ? Vous avez pesé le sacrilège dont on vous accusera, vous, un fils de notre vieille noblesse ; vous, l'espoir de tant de souvenirs !

— Mais, enfin, que voulez-vous que j'en fasse ! Je n'ai pas d'argent pour la réparer ; c'est elle qui me quitte, cornebleu !!!

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le comte, fit vivement le vieux notaire en ouvrant son secrétaire. Combien vous faut-il ? J'en ai. Dieu merci, à votre service. Roland rougit d'embarras.

— Mais, fit-il, après un moment de silence, quand je l'aurai remise à neuf avec votre argent, je n'en serai pas plus riche, et, puisqu'il faut vous le dire, j'ai bon besoin des quelques billets de banque que j'aurais touché-là.

— Est-il possible !!! Ah ! mon pauvre cher enfant, c'est donc vrai que la vie de Paris est si terrible que votre belle fortune et ces revenus que je vous envoie là-bas n'y peuvent suffire !!! — Il faut revenir parmi nous ; il le faut absolument. On m'a bien parlé de quelques hypothèques, mais je n'y ai pas cru,

— Mon pauvre monsieur Dorion, je dois deux cent mille francs.

— La moitié du tout ! s'écria le notaire tout pâle et se levant vivement, Il faut aviser.

— Aviser, revenir... c'est facile à dire. Aviser à, quoi ? Revenir ici... qu'y faire ?

— Monsieur Roland, dit le notaire, je vais vous marier ; j'ai votre femme.

— Me marier, mon cher notaire ! s'écria Roland, qui partit d'un inextinguible éclat de rire, me marier, moi ! me marier à, Fougères ! Si vous faites cela, je vous déclare sorcier.

— J'espère que je n'userai point pour cela de maléfices, fit M. Dorion avec fermeté. Vous vous marierez, vous dis-je, de votre plein gré. Vous vous marierez avec enthousiasme, vous demeurerez parmi nous, vous aurez peur de Paris et envie de Fougères, et je vous demande un mois pour tout cela ; mais il faut suivre mes conseils,

Roland riait toujours ; une telle prétention lui semblait une bouffonnerie inédite et ravissante.

— Un pari ! mon cher notaire, vite un pari ! — je vous parie... la restauration de la maison de Pen Farouet.

— Tope, et de grand cœur. — Honteux qui s'en dédit.

— A quand la noce ?

— Faites-moi l'honneur de dîner chez moi demain soir dit le notaire

— Accepté, — franc jeu ! ! ! Franc jeu ! ! ! Le lendemain, comme six heures sonnaient, le Parisien entra chez le père Dorion, irréprochable de tenue, et envahi par une irritante curiosité, une de ces curiosités qui tiennent au ventre, et que creuse la réflexion parce qu'on sent d'instinct le sérieux caché sous une plaisanterie.

Le notaire examina son client de la tête aux pieds avec un sourire quelque peu narquois.

— A la bonne heure, dit-il, vous êtes exact et c'est loyal à la guerre. — Vous avez donc prévu que vous verriez votre fiancée, que vous voici pimpant et paré ?

Roland rougit un peu.

— Ah ! Cagliostro ! ! fit-il, vais-je la voir dans une carafe ?

Le notaire ne répondit rien, et, le poussant de l'antichambre sombre dans un salon bien éclairé sans lui laisser le temps de se reconnaître, il l'amena devant un grand fauteuil de velours bleu dans lequel était assise, presque blottie, la plus mignonne créature du monde, rose et brune, avec de grands yeux bleus riant sous de sévères sourcils noirs, une bouche, vraie nichée de sourires, des dents toutes petites et blanches derrière la pourpre des lèvres.

Joignez à cette adorable tête toute fabriquée avec des contrastes, à ce visage inattendu, des mains blanches et souples qui s'allongeaient sur une robe traînante de satin gris-perle, une bottine pareille perdue dans la mousseline des jupons et qu'on laissait voir ingénument, toute merveilleuse qu'elle fût, vous aurez le portrait, trait pour trait de mademoiselle Diane de Coralie.

Il y avait, dans ce rêve de Greuze, une telle saveur, un tel charme, cette physionomie heureuse était si bien faite pour plaire, que Roland de la Ferronaie fut, à l'instant, malgré qu'il voulut, tout à fait désarçonné. Il ouvrit de grands yeux étonnés, salua un peu gauchement, regarda le notaire, qui riait, puis madame de Coralie, sérieuse comme une mère devant ce petit scénario qui s'appelle une présentation de mariage, et revint des yeux à mademoiselle de Coralie.

— Monsieur Roland, de la Ferronaie, dit le notaire. Roland salua profondément et du mieux qu'il put.

— Mademoiselle Diane, continua le notaire.

Celle-ci se leva sans rire, ramassa ses grandes jupes, s'étalant à l'aventure, deçà de là, et dessina une révérence à trois temps qui couvrit le tapis d'un flot de soie.

— Monsieur ! ! ! fit-elle.

Le jeune homme leva sur M. Dorion un regard chargé d'aveux.

— Elle est charmante, lui glissa-t-il à l'oreille en allant saluer madame de Coralie, et vous pourriez bien avoir gagné.

La conversation s'engagea naturellement sur le terrain des banalités, mais, dans la demi-heure qui précéda le dîner, chacun s'observa de son mieux ; on posa les uns pour les autres, comme toujours, en pareil cas.

A table, Diane et Roland furent voisins. Quand ils se donnèrent le bras pour passer dans la salle à manger, la jeune fille, petite et frêle, mais d'une suprême élégance, atteignait à peine de la tête le cœur de son futur mari, et pourtant elle eut l'air dès cet instant d'être la fée subjuguante, et lui le géant esclave et maîtrisé.

IV

Quel ne fut pas l'étonnement de Roland lorsque, après une conversation pour laquelle le désir d'être aimable mit tout au pillage dans son cerveau, il entendit mademoiselle Diane lui dire textuellement ces paroles ;

— Mon cher monsieur, voici de jolies galanteries, et j'aurais tort de ne pas être charmée du choix que vous avez bien voulu faire à mon intention parmi toutes celles qu'on débite en pareil cas. Mais ne vous semble-t-il pas que nous pourrions causer sérieusement ?

Cette petite phrase, musicalement dite, fut accompagnée d'un regard et d'un sourire qui portèrent en plein cœur du jeune homme ?

— Où veut-elle en venir ? pensa-t-il Puis tout haut ;

— Je suis à vos ordres, mademoiselle,

— Mettez vos cartes sur la table. Ma mère et le notaire causent avec animation, mon cousin Marcillac n'écoute pas, et ma sœur rêve aux étoiles. Pourquoi êtes-vous venu ce soir ici ? — On m'a recommandé de me faire bien belle. Et vous voyez, — fit-elle en riant. Comment me trouvez-vous ?

— Charmante.

— Il faut me pardonner si je commets quelque légèreté. Je suis sortie du couvent depuis trois mois. J'aimais tant le monde avant de le connaître ! J'avais la tête perdue par des rêves de toilette, de bals, de fêtes, que sais-je ? — Et puis l'habitude de causer entre soi sans compter ses paroles, de jouer à la madame, et de penser qu'il va Venir tout de suite un jeune homme vous demander en mariage. — En mariage !! C'est un grand mot et une belle chose, n'est-il pas vrai ?

Roland acquiesçait de la tête.

— Nous n'avons eu personne au château depuis ma sortie de pension. C'est si triste, notre grand château : ma sœur n'a que seize ans, moi dix-huit ; vous jugez quelle différence. Je ne pouvais donc lui dire toutes mes pensées et la prendre pour confidente. En somme, je n'avais fait que changer de cloître. Il y avait bien mon cousin Marcillac, ce grand garçon barbu que vous voyez là-bas ; mais c'est Un Breton si enragé de sa Bretagne ; et puis, c'est un artiste, et maman affirme qu'il ne me convient pas. Je m'en allais donc en mélancolie sous nos futaies, quand, hier soir, ma mère m'a dit soudain, lorsque ce bon M. Dorion fut parti :

— Diane, nous dînons demain soir chez le notaire. Fais-toi belle, mon enfant.

Il faut vous dire que M. Dorion et maman avaient chuchoté toute la soirée. Je me suis misé à l'instant à soupçonner quelque mystère. Et puis, Léon Marcillac est devenu triste. Enfin, on a prononcé votre nom. Monsieur de la Ferronaie, pourquoi êtes-vous venu ce soir ici ?

Tout ce verbiage, dit avec le babil d'une mésange au mois d'avril, fut récité d'un trait, mais avec toutes sortes de gestes mignons, de coquets *à parte*, de silences lorsque tout le monde se taisait par hasard. Cela ressemblait à une conspiration.

Ajoutez qu'il se mêlait au charme de ces petites confidences sincères un parfum d'ingénuité singulière qui en doublait l'attrait. Au sortir du vice parisien, bien des gens plus forts de cœur que Roland de la Ferronaie s'y fussent laissé prendre.

Après cinq minutes de cette causerie si délicieusement clandestine, si en dehors des grosses convenances, Roland était absolument amoureux.

Chacun de nous trouve quelque jour en quelque coin du monde sa *femme*, la créature que Dieu lui a destinée. C'est là précisément qu'éclate le libre arbitre humain, qu'il y a des unions mal assorties.

Si on suivait la loi naturelle, on chercherait, on s'apercevrait qu'on a trouvé, et l'on s'en tiendrait là. La femme prédestinée, *qu'on rencontre toujours*, se reconnaît à une certaine palpitation particulière dont le cœur est surpris, palpitation plus ou moins forte, selon que le cœur est plus ou moins blasé.

C'est quelquefois chez certains quadragénaires, qui *rencontrent* tard, comme un chatouillement, dont on ne saurait leur faire un crime de ne point s'apercevoir. Chez les jeunes gens, c'est un choc épouvantable, dont ils accusent le petit dieu d'amour, quoique les dieux Hymen et Junon Lucine soient ici les seuls coupables.

Aussi n'en tiennent-ils pas compte suffisamment.

Entre ces deux extrêmes, lorsque ce choc s'adresse à un cœur mûr et entr'ouvert, et rouge ainsi qu'une grenade au mois de septembre, c'est quelque chose de délicieux auquel bien peu d'hommes résistent. La volupté d'un mariage d'amour, passé trente ans, est le *rara avis*, l'oiseau bleu des félicités de ce monde.

Tel fut le cas de Roland de la Ferronaie ; il demeura donc fêru et tout pantois d'amour devant cette petite fille haute de cent quarante-huit centimètres et qui levait la tête afin de le voir, ainsi qu'on fait pour les clochers de cathédrale. Il se dit tout de suite qu'il n'aurait jamais d'autre femme que cet ange et lui répondit avec émotion :

— Je suis ici pour vous y rencontrer, pour vous dire que je vous trouve adorable et que je serais vraiment trop heureux si vous me vouliez accepter comme le premier de vos serviteurs, sous le nom de votre mari.

— Ah ! vous voyez bien, fit l'enfant avec une explosion de triomphe joyeux, que j'avais deviné. — Ainsi il ne dépend, dès à présent, que de moi d'avoir un fiancé, un futur ?

— Absolument, mademoiselle.

— Il ne tient qu'à ma fantaisie d'être madame la comtesse de la Ferronaie ?

— Je serais singulièrement heureux que vous le voulussiez.

— Est-ce assez extraordinaire ! Quelle curieuse chose que la vie il faut pourtant que je, vous regarde, fit-elle en rougissant jusqu'aux épaules et se tournant gracieusement vers lui pour le voir en face.

— Comme vous êtes grand ! fit-elle.

Roland ne put retenir un sourire satisfait, comme la plupart des hommes grands qui voient l'humanité si près de terre, il avait la vanité intime de sa taille. Il la considérait comme un premier classement donné par la nature.

Diane ajouta presque aussitôt, s'apercevant de ce sourire et ne voulant pas entrer la première dans la voie des compliments :

— Je ne vous en fais pas un reproche. Bien que je sois petite, je ne détesterais pas les contrastes. Il n'y a que l'exagération que je n'aime pas : les géants et les nains.

Nôtre héros fut achevé par cette petite phrase. Il avait senti le reproché et cette preuve de finesse ne servit qu'à parer son idole d'un nouvel attrait.

Diane continua :

— Je ne sais pas si Vous me plairez, mais je m'en vais tout naïvement vous donner le moyen d'y arriver. Voilà mon cousin Marcillac. C'est assurément un bon garçon, un cœur sérieux et droit, qui n'a rien de banal. Il est amoureux de moi, c'est chose certaine. Il m'entoure de soins, de complaisances ; où je me trouve, je suis sûre de le voir accourir. Une parole brusque de ma part lui met des larmes dans les yeux. Je ne veux point lui faire de peine. Mais, je vous le demande, puis-je écouter un homme vers lequel je ne me sens point portée ?

— Assurément non ! s'exclama le jeune homme.

— Il s'agit donc de ne point l'imiter, de n'avoir point son air grave et ses façons sévères. Aimez-vous rire, monsieur de la Ferronaie ? Moi je suis gaie, folle, insouciant à l'excès peut-être.

— Je n'imiterai point M. Marcillac, et j'aime la joie autant que vous. Un visage de jeune fille sans sourires, c'est un printemps sans soleil. Je serai plus joyeux que vous, mademoiselle Diane.

— C'est difficile, monsieur Roland.

— Me permettez-vous de vous faire ma cour officiellement ?

— Vous avez déjà commencé.

— Si peu, à l'abri de votre éventail.

— Que dira mon cousin ?

— C'est de bonne guerre ; il avait l'avance.

— Pauvre Léon ! Est-ce juré ?

— Oh ! non !

— Est-ce promis, au moins ?

— A peine.

— Puis-je espérer ?

— Espérez, monsieur Roland, fit-elle avec un sourire ému et les joues empourprées.

— Un gage, dit-il.

Elle laissa comme négligemment tomber sa main que celle de la Ferronaie rencontra au passage et serra avec ferveur. — Elle fit un faible et vain effort pour se dégager,

En ce moment on se levait de table pour passer au salon.

Ils s'en revinrent comme ils étaient venus, elle appuyée sur son bras, avec un peu plus d'abandon, lui, la tête haute, à la façon des conquérants qui ont pris une ville le lendemain d'une grande bataille.

V

— Eh bien ! fit le notaire lorsqu'il eut rejoint son protégé, vous ai-je trompé ?

— Ah ! mon ami, dit le jeune homme avec expansion, vous m'avez sauvé ;

— Tout est donc pour le mieux chez le meilleur des notaires. Vous avez plu à tout le monde. J'ai arrangé votre affaire, car la maman n'eût pas plaisanté sur les chiffres, et si l'on savait qu'à Paris... 200, 000 francs ! Vous êtes un terrible enfant !

— Et vous croyez, fit Roland inquiet, que cela pourrait être un obstacle ? On en aurait connaissance !

— Si bien qu'on m'a demandé à voir les titres de vos propriétés et les baux de vos fermages. A charge de revanche, bien entendu, ajouta-t-il, à un mouvement du jeune comte. Et puis, c'est la coutume ici. La vieille province est défiante.

— Mais alors, tout est perdu, mon bon monsieur Dorion. Ah ! je vous en prie, trouvons un palliatif. Dissimulons.

— Dissimuler, fit le bon notaire, c'est impossible ; on ira aux renseignements.

— Oh ! malheur sur moi, alors !

— Voilà un grand incendie, monsieur Roland. Allons, ne vous désolerez point. J'ai pensé à l'obstacle, il disparaît. J'ai de l'argent en caisse et vos hypothèques seront levées. Mais il faut jurer : Plus de Paris !

— Plus de Paris ! ! ! je le jure.

— Ni avant, ni après la noce ?

— Ni avant, ni après, ni jamais.

— Alors c'est convenu, faites votre cour, cette grâce vous est octroyée.
Et comme Roland, à demi-fou de joie, s'élançait vers mademoiselle de Coralie :
— Un instant, nous sommes à Fougères, rue de Vitry, *andante maestoso*, jeune homme, On vous regarde. Vrai Dieu ! quel garde-française !!!

VI

Ce soir-là, Léon Marcillac fut un peu plus pâle et plus silencieux que d'habitude, et contre sa coutume il n'aborda point sa coquette cousine, — Au moment de quitter le salon, il s'approcha de Roland de la Ferronaie.

— Monsieur de la Ferronaie, dit-il avec une émotion qui malgré lui tremblait au fond de sa voix, tout porte à croire que nous nous reverrons quelquefois. Acceptez dès aujourd'hui, en gage de bonne amitié, la main que je vous offre loyalement.

Roland, un peu surpris et touché de cette retraite de son rival, serra vigoureusement cette main. Au même instant, il recevait Une invitation à dîner de madame de Coralie, ce qui valait une accordaille.

VII

On fit la noce dans cette vieille ville de Fougères, qui à elle seule est tout un poème. On se maria dans l'antique église de la ville basse tout entourée d'eaux vives et de prairies en fleurs. Il fallut que tout ce cortège descendît à pied les ruelles encastrées de mesures sculptées du quinzième siècle, qu'on franchît le pont du vieux château à demi-écroulé : singulier défilé des espérances devant les souvenirs, de l'avenir à travers les tombeaux.

Comme on entrait dans la chapelle, il fallut se ranger pour laisser sortir le viatique, qui s'en allait chez un mourant.

— Fâcheux présage, murmura Diane qui pâlit visiblement.

Pour Roland, il n'aperçut même pas ce vicaire en surplis suivi d'un enfant de chœur, dont la sonnette tintait auprès de lui. La cérémonie achevée, lorsqu'on fut revenu dans le vieil hôtel de madame de Coralie, il saisit sa femme par la taille, l'enleva jusqu'à ses lèvres et l'embrassa avec une explosion de joie bruyante qui ne laissa pas de gêner la jeune épousée ainsi frappée, *coram populo*, d'un premier droit.

— Je prends possession ! s'écria-t-il. — Oh ! ma Diane, que vous êtes charmante !

Puis l'on s'entassa dans beaucoup de voitures, contemporaines des édifices de l'antique cité, et comme le soleil se couchait, on fit une entrée seigneuriale dans le château de la Ferronaie, vassaux et tenanciers dehors, comme au bon temps jadis.

La fusillade s'entendit jusqu'à Saint-Aubin-du-Cormier ; ce qu'on but de cidre, voire de vin, joie suprême ; ce qu'on mangea de veaux et de moutons rôtis, ce qu'on roula de fines galettes de sarrasin, ce qu'on mena de danses, ce qu'on cassa de nez et ce qu'on échangea de horions après un tel échevèlement, ne se peut compter. La mémoire en est restée dans la contrée, et quand une plantureuse réunion se raconte, on a coutume de dire : « Ce fut comme aux noces du comte Roland. »

Celui-ci se mêla à toutes ces joies, ne dédaigna pas de crier aussi haut que les uns et de danser aussi longtemps que les autres. Un besoin singulier d'expansion le retint le dernier sur la pelouse qui est à droite du château, sous les grands platanes.

Les tonneaux vides du haut desquels les musiciens avaient mené la fête gisaient renversés ; — les lampes accrochées aux arbres s'éteignaient en fumant ; les lanternes vénitiennes brûlaient çà et là dans les branches au bout du fil de fer. Le sol était jonché de débris de bouteilles et de bancs brisés.

Les invités du comte et de madame de Coralie échangeaient le bonsoir dans les corridors du château. Partout les lumières couraient éclairant les vitres et illuminant les escaliers. La mère de la mariée, souffrante, s'était retirée de bonne heure. La jeune femme avait dû, jusqu'au bout, remplir ses nouveaux devoirs de maîtresse de maison. Elle avait accompli sa tâche avec cette gaieté, cette grâce communicative qui étaient le fond même de sa nature.

Néanmoins, lorsqu'elle se retrouva presque seule avec sa sœur et Léon Marcillac dans le grand salon désert où les bougies s'éteignaient les unes après les autres, — lorsqu'elle eût constaté que la pendule marquait deux heures du matin, elle, ne put retenir un geste d'impatience et de fatigue.

— Où est mon mari ? demanda-t-elle.

— Monsieur le comte était tout à l'heure sur la pelouse, répondit un domestiqué.

— Bonsoir, petite sœur ! fit Diane avec un geste de lassitude. Mon cousin, voulez-vous me donner le bras pour aller au-devant de mon mari ? Ne VOUS semble-t-il pas, ajouta-t-elle avec un sourire qui n'était point exempt d'un peu de mélancolie, que M ; de la Ferronaie me délaisse ?

— A Dieu ne plaise, répondit Léon Marcillac, lorsque, la jeune fille fut sortie du salon et qu'ils se dirigèrent par use des portes vitrées vers la, pelouse, que M. Roland que vous avez choisi, que vous avez aimé, se montre ingrat ! ! Il est bien heureux à cette heure et doit maudire les obstacles qui le retiennent loin de sa femme.

— Oui, dit la jeune femme, je crois qu'il m'aime bien. Mais faut-il faire foi, foi solide, sur l'affection des hommes ? Maintenant encore je suis la souveraine ; qui m'affirme que demain je ne serai point l'esclave ? Qui m'affirme que cette chaîne de soie, rivée ce matin à mon poignet, ne sera point d'acier, et lourde et terrible le jour prochain ? Que vous semble de la nature violente de mon mari, mon cousin ?

— Las ! ! ! De pauvres jeunes filles comme vous se trompent quelquefois dans leur choix parmi les affections qu'elles font naître et... sur lesquelles la réflexion vient trop tard.

Elle poussa comme un léger soupir et s'appuya sur le bras de son cousin,

— Léon, fit-elle, tout à coup et comme poussée par un sentiment plus fort qu'elle, je veux que vous gardiez de moi, votre petite parente et votre amie, un doux souvenir, Je puis être malheureuse un jour, qui sait ! ! Ce mariage a été décidé si vite ! Ma mère le voulait... et je me suis laissé conduire. Léon, j'ai peur que vous ne souffriez à cause de moi. Je ne veux pas perdre votre affection, et ma dernière pensée de jeune fille sera pour vous.

Elle allait à côté de lui, laissant traîner sur le gazon sa robe blanche, dont un rayon de lune égaré dans les branches argentait les reflets soyeux. Elle semblait ainsi, dans la pénombre des grandes allées, un ange accompagnant une ombre.

A cette caresse inattendue ; au dernier moment, alors même que sa pâleur, son silence et l'arrachement douloureux de son amour se lisaient sur son visage, le pauvre garçon se sentit envahir d'un immense attendrissement.

— Oh ! Diane ! fit-il, Diane ! par pitié, ne me parlez pas ainsi, vous me feriez tomber à genoux. Vous ne l'aimez donc pas celui qui vous a prise à moi, l'homme auquel je ne vous ai pas disputée, parce que je vous croyais sa complice. Vous ne l'aimez pas ?

— Léon, je n'ai pas dit cela. J'ai dit seulement que je vous aimais bien aussi, vous, et que, prenant un mari, je ne voulais pas perdre une amitié plus ancienne dont les attentions m'étaient douces.

— Hélas ! Diane, vous m'imposez un dur supplice. Vous contempler au pouvoir d'un autre, quand je vous avais rêvée pour ma vie ; voler à quelqu'un vos sourires, voir l'habitude, la brutale habitude, qui vulgarise tout ici-bas, succéder aux adulations, aux adorations dont vous êtes digne ! Rester ce que je suis, affamé de vous, et chaque jour assister au festin défendu ! Je ne le pourrais pas ! Vous le promettre serait me mentir à moi même.

— Vous êtes pauvre, vous êtes artiste, vous n'êtes pas noble, mon cousin. Vous savez que ce sont là, pour ma mère, des questions terribles. Elle n'eût jamais consenti à notre mariage. Elle n'eût pas toléré notre amour.

Je vous le demande, ai-je été sage en feignant de ne pas voir que vous m'aimiez déjà, en ne vous encourageant point ? Et... voyons, dites, n'ai-je point été sage, prudente, aimante, ingrat, en prenant ainsi le premier venu qui ne peut vous rendre jaloux, ni malheureux au moins, puisque je ne l'ai pas choisi, mais que le hasard seul l'a amené à mes pieds.

Elle dit cela de sa voix câline, avec des paroles blanches comme elle, douces et pénétrantes, qui grisèrent le malheureux.

— Vous êtes une créature céleste, Diane ! Si vous le voulez, je resterai, je serai l'ami de la maison, l'ami dévoué ; je vous ferai des vœux comme à Dieu même.

Diane, tout enveloppée d'ombre, ne put retenir un sourire de triomphe.

— Voilà mon mari, fit-elle soudain ; adieu, mon ami, mon frère, ma première et la plus douce affection de mon cœur !

— Oh ! Diane, interrompit-il, jeté hors de lui par ce miel de l'âme qu'on versait au dernier moment, dites un mot, et cet homme qui vient, je le provoque, je le tue, je vous en débarrasse. Vous ne pouvez pourtant vivre ainsi, ni moi, ni lui, hélas !... Cette torture est épouvantable.

Le malheureux sanglotait et se heurtait aux arbres.

— Gomme il m'aimait, murmura Diane, et quel étrange pouvoir avons-nous donc sur les hommes ?

« Taisez-vous donc, méchant, souffla-t-elle, oh ! le fou !!! Voilà de belles équipées ! ! ! J'aurais en vérité un bel époux, bien maître de lui, un protecteur sérieux. Taisez-vous, je vous en conjure, taisez-Vous ou je vous quitte. Enfant, que j'ai aimé, que j'aime peut-être encore à cette heure. Adieu, fit-elle, en appuyant sur les lèvres du pauvre artiste sa main parfumée.

Cette dernière caresse acheva le jeune homme, qui tomba comme foudroyé.

— Adieu, murmura-t-il en la suivant d'un regard navré, marchant si légèrement sur l'herbe qu'on eût dit un rêve d'Ossian. Adieu, mon espoir, ma vie ! Oh ! que je suis misérable ! pourquoi ma mère m'a-t-elle mis au monde !

Diane marchait au-devant de Roland. Celui-ci l'avait aperçue et accourait à elle.

— Pardonnez-moi, Diane, dit-il de sa voix mâle, qui tremblait un peu, il faut excuser cette sottise absence... J'étais trop heureux, j'étouffais, je suis si violent ! si mal pondéré ! si peu maître de mes impressions ! J'ai voulu jouir à mon aise, avec éclat, avec frénésie, sans témoins, de mes joyeuses pensées. Mon allégresse vous eût effrayée. Ici, du moins, dans les profondeurs du parc, j'ai pu parler haut, jeter ma cravate aux buissons, crier mon bonheur, en un mot. Maintenant, me voici un peu calmé. Oh ! Diane ! on me croit fort, on me croit puissant, je suis un enfant que sa force elle-même subjugué, je suis le pauvre esclave d'une âme trop faible pour son enveloppe. Ma raison n'a point de prise sur mes sentiments, et je vous aime.

Il entoura la taille frêle de la jeune femme d'un de ses bras. Diane jeta autour d'elle un regard rapide, et, certaine que Léon Marcillac n'était plus là, que cette scène intime n'aurait aucun témoin, elle noua autour de l'épaule de son jeune mari ses bras blancs, qui faisaient effort pour y atteindre.

— Mon beau, mon fier époux, murmura-t-elle, vous avez la grandeur, la figure et la douceur envers moi d'un vrai paladin ! Roland, la nuit s'avance ; il est deux heures du matin, je me sens lasse. N'est-il pas temps de rentrer ? Voyez, les étoiles pâlisent, et là-bas derrière les aulnes, il y a comme une lueur d'aurore... Au château, toutes les lumières sont éteintes... Ne faut-il pas rentrer à notre tour ?

Ils marchèrent ainsi sous l'allée sombre que perçait ça et là un rayon furtif de la lune, pâle et curieux. Au fond le château noir et difforme sous les hauts sapins, semblable à quelque sphinx accroupi.

Sphinx assurément. Quelle maison n'est un problème pour le penseur ? Le drame a-t-il besoin, pour être, de mise en scène ? Le drame n'est-il point, à chaque tournant de la vie ? le terrible drame Intime, souvent plus que le drame tapageur, ne s'embusque-t-il pas dans la maison paisible-, armé de joies poignantes et de douleurs muettes dont la simple histoire serré le cœur ?

IX

Ce vieux château que la vie ressaisissait ainsi tout d'un coup dans Ces noces de Gamaches, où la jeunesse et l'amour faisaient irruption soudaine, il venait de dormir quinze années, semblable au cercueil de ses anciens maîtres, et déjà même, au milieu des allégresses d'une nuit de mariage, le drame guettait à la porte, attendant qu'on ouvrit.

Peut-être là main de la coquette épousée, cette main gantée de blanc, si mignonne que les deux tenaient dans la grande main de Roland comme deux feuilles de lys eussent pu faire, allait-elle traîner le malheur dans la maison !

Tel fût le mariage de la petite comtesse. Nous avons essayé de la montrer telle que Dieu l'avait faite. Toutes les fées s'étaient donné rendez-vous autour de son berceau. Mais la fée Grognon, là tard-venue, avait tout gâté. Une curiosité Sans bornes, une invincible mobilité d'esprit, une envie de jouer avec la puissance que donne une beauté et une coquetterie supérieures, dominaient tout en elle.

Du jour où elle entra, il y eut une série de fêtes, dans lesquelles, on convia toute la noblesse de la province qui se fouda dans les salons. La dot était princière, Roland savait son monde. Le château acquit à l'instant un renom de bon goût et d'élégance, que bien peu dans la province possédèrent au même degré que lui.

Mais après quelques jours de ces dissipations, la lune de miel l'emporta. Roland ferma ses portes et voulut jouir en jaloux de son bonheur.

On s'était marié au commencement du printemps. Pendant les deux longs mois du renouveau, alors que les soirées chaudes et transparentes, les horizons estompés de vapeurs roses invitent les amoureux à parcourir à pied la campagne, Roland et Diane trouvèrent, bon d'errer ensemble à l'aventure.

A cette époque, les champs sont lourds de la volupté des végétations, de cette immense rumeur voilée de la sève qui monte, des plantes qui sourdent, des fleurs qui s'ouvrent, des êtres qui viennent au monde.

Les jeunes époux choisirent ces sentiers étroits où l'on se heurte, où l'on se serre forcément l'un contre l'autre pour éviter l'ornière pleine d'herbe, pour ne point accrocher le buisson de houx toujours, hérissé, comme un grincheux.

Vais-je chercher d'autres raisons ? En est-il donc besoin aux caresses des épousés de quinze jours ?

On cherchait les difficultés, voilà tout ce que je puis dire. On allait dans les grands prés qu'arrose en zig-zag, à travers les pierres rouges de son lit, le capricieux Couesnon.

Il y avait par là de si grandes haies ! des haies encore plus hautes que le Paladin. (Ce nom en était resté à Roland.)

Derrière ces haies, Diane pouvait lever la tête et lui courber la sienne jusqu'à ce qu'elles se rencontrassent dans un baiser.

Il y avait de petites barrières qui empêchaient les bêtes du pâturage de sortir de chez elles et qu'il fallait franchir. Roland prenait l'enfant sous les coudes, tout doucement, de peur de la briser. Pensez donc ! de si terribles doigts !

Quelquefois c'était ce Couesnon lui-même qu'il fallait franchir, Ce n'est pas si commode que vous le pourriez croire, madame ; si petite, les grandes jupes sont de rigueur ; sans elles, on manquerait tout à fait de majesté, et puis des bottines si minces, en peau de papillon !

— Comment voulez-vous que l'on passe sur ces gros morceaux de rochers couverts d'une mousse verte qui tache et qui glisse, quoiqu'elle soit bien jolie. — Comment faire, Roland ?

— Diane, essaie seulement, crie Roland, qui a déjà franchi ce fleuve de poche.

— Non, monsieur, j'aime mieux m'en revenir.

— Diane ! Diane ! ! Diane !!!

C'est fait, la Bretonne bretonnante, c'est-à-dire entêtée, s'en retourne en secouant la tête et cachant son sourire plein de pièges, et qui dit clairement :

« Paladin, tu y viendras ! ! »

Et il y vient en effet ! ! ! Il traverse de nouveau la rivière en deux enjambées dignes de saint Christophe, et comme ce bienheureux, le voilà qui saisit sa divinité, et qui, l'asseyant sur son épaule, marche au milieu du courant ayant peur de l'effrayer, ayant de l'eau jusqu'aux chevilles et de la joie par-dessus la tête, On rit à effaroucher les merles dans les genévriers ; Diane triomphale et satisfaite, entre au château, et montre sa robe blanche immaculée, ses bottines sèches et poudreuses et le pantalon de piqué du paladin mouillé, verdâtre et limoneux.

O joies !!!

Et puis ce sont les longues lectures d'un doux livre au fond du bois, lorsque le muguet embaume aux alentours, que l'anémone sauvage et les jacinthes pénétrantes parfument l'air ; tandis que les gousses cotonneuses des feuilles neigent sur eux sans qu'ils y pensent.

Et puis les promenades à Vitré, à Fougères, dans le *panier* de Roland, tous deux seuls, tandis que la jument anglo-normande trotte et leur fait franchir six lieues en une heure. Ces jours-là le dimanche le plus souvent, on vient dîner en famille, on se rend à la messe ensemble.

A la messe, Roland ! ! ! Mais là, derrière sa femme, beaucoup plus occupé des petits cheveux follets qui s'échappent, indisciplinés, du chapeau de Diane, il étudie l'harmonie de ses mouvements, pense au premier enfant qui lui naîtra de cette charmante créature, un enfant qui sera *elle* et *lui*, et qu'il aimera, comme un fou. — Il porte, lui, le Parisien, l'indépendant, tout ce qu'on veut ; le châle, l'ombrelle, les livres d'église, que lui Importe ; il porterait les socques de madame de Coralie, sur un geste de la petite comtesse, — Il est fier de son esclavage, il l'affiche, il en triomphe, — Il a l'air de dire ;

— Vous voudriez bien pouvoir en faire autant !

Quelquefois ils vont dîner au cabaret, en partie fine ; vieille réminiscence des plaisirs, parisiens.

Vous figurez-vous les cabinets particuliers-de Fougères, ou ceux de Vitré ? N'en haussez pas les épaules et n'en faites pas fi. En pareille circonstance, s'entend.

C'est dans quelque haute chambre d'un vieux et confortable hôtel, — On a tout le jour affronté la pluie ou vent, quelquefois les giboulées de neige et de grêle, — On est las.

La bonne, rougeaude et malicieuse, prend les époux pour des amants, et leur parle tout bas afin de glisser de gros sous-entendus dans de petites phrases.

Elle leur sert au coin du feu toutes sortes de friandises, et sort de la chambre en clignant des yeux. Ils rient, ils sont heureux.

La solitude les retient encore : avril, mai, juin lui même, se passent. Tout le monde les a laissés à eux mêmes. Les plus intimes sont les plus discrets. Madame n'y est que pour monsieur, monsieur n'y est que pour madame. On ne les voit jamais l'un sans l'autre. Josué, d'un nouveau genre, l'amour a arrêté dans le ciel radieux de l'été la lune de miel.

Marcillac lui-même n'est pas là. On lui a écrit froidement de venir « s'il n'avait rien de mieux à faire. »

Mais juillet trône dans le ciel en feu, les arbres semblent se plaindre, la terre se fend sous les rayons. Il ne faut plus songer à sortir, il faut rester enfermé dans le château, il faut quelquefois, quoiqu'on veuille, cesser de causer faute de sujet de discours. Un beau jour, le premier bâillement est venu. C'est Diane qui l'a laissé échapper, avec un sentiment de stupeur lorsqu'elle y a songé. Mais il est trop tard : Roland l'a vu.

— Tu t'ennuies, mignonne ?

— Non, Roland.

— Je vois bien que tu t'ennuies, mon amour. Que pourrais-je faire pour te distraire ? Parle, j'y suis prêt. Si nous allions voir ta mère ?

— Ah ! vraiment non, cher mari ! Ma mère devient quakeresse, à moins que ce ne soit moi qui change en sens contraire. Son salon est d'un triste à porter le corps en terre.

— Nous ne pouvons pourtant retourner à Vitré. Nous en arrivons dimanche dernier, et le vieux château croulant, si superbe qu'il demeure, n'a pas le don d'éterniser son charme.

— Ah ! ma foi non, Roland, restons ici plutôt. Près de toi, je ne m'ennuierai point.

Mais la pauvre enfant, en cet endroit de sa protestation, ne peut retenir un nouveau bâillement plus significatif encore.

Ce bâillement fait réfléchir de nouveau Roland. Le paladin se met l'esprit à la torture pour inventer de nouveaux plaisirs. Il pense bien aux bains de mer de Dinard ou de Saint-Malo,

Mais l'idée de perdre tout le jour sa femme dans ce méli-mélo hétérogène, dans cette société de bric-à-brac qui compose le personnel des établissements, la pensée de l'abandonner si tôt aux danseurs, la figure qu'il évoque de tout ce monde banal qui les accaparerait tous deux, tout cela se présenté à la fois, et il se résout à refuser net si la proposition en est faite.

Mais Diane ne disait rien, ne demandait rien, et force était bien qu'il proposât, qu'il choisît lui-même.

Ce fut alors qu'il songea à Paris. — Cela ne lui était jamais arrivé depuis le jour de son mariage.

Il pensa que peut-être la jeune provinciale lui saurait gré de l'initier à la grande et mystérieuse ville, qui représente si bien pour l'humanité le fruit défendu.

Il hasarda même le mot. Ce mot mit un éclair dans les yeux de Diane et une flamme à ses joues ; mais, craignant sans doute d'avoir trop laissé voir sa secrète pensée, elle ne releva pas de suite le propos. Seulement le soir, dans leur chambre à coucher, tandis que Roland lisait ses journaux, elle saisit l'occasion au vol, et, s'accoudant sur le dossier du fauteuil de son mari :

— Roland ? fit-elle.

Roland, pour toute réponse, leva la tête et attira d'un geste sa femme plus près de lui.

— Tu veux ? lui dit-il...

— N'irons-nous jamais dans ce merveilleux Paris ?

— Bast !... Il est moins beau qu'on ne le dit. Tu aurais là une déception

— Quoi ! nous n'irons point habiter l'hiver prochain ce fameux faubourg, comme Aline de Versac, comme Clémence de Vauguyon mes amies de pension ? Nous resterions ici

— Je me dis pas cela, cher ange.

— Alors, nous taons là-bas, fit-elle en battant des mains.

— Je ne dis pas cela non plus.

— Que dites-vous, alors ? fit-elle avec une nuance d'impatience,

— Je dis, je ne dis rien encore, si non que nous sommes heureux ici, que nous avons des amis aux environs, que ceux-là valent bien les personnes qui nous quittent pour le fameux faubourg, Je dis que nous aurons aimable compagnie, que les plaisirs de l'hiver, bien entendus, sont plus variés, plus complets en province qu'à Paris.

— Ah ! mon ami, voilà un fier paradoxe ! Eh quoi ! les bals, les spectacles, les raouts, les ventes de charité, les sermons, les visites, mentent à leur renommée universelle et sont choses ennuyeuses ?

— Je ne dis pas précisément cela.

— Ainsi, je n'aurai pas l'occasion de mettre les Celles toilettes de ma corbeille, ces robes qui se tiennent droites, même quand je ne suis pas dedans, mes dentelles, mes diamants de famille et les perles que vous m'avez données, je n'irai pas en loge à l'Opéra ?

Elle parla ainsi avec une émotion et un chagrin parfaitement joués, mais au fond la colère couvait ; une colère froide et diplomatique.

Elle sentait comme un vague sentiment de résistance, arrêtée dans l'esprit de son mari, et la coquette enfant se préparait à la lutte, en tournant l'obstacle.

Pendant qu'elle y réfléchissait, Roland, surpris d'une pareille insistance, en faisait autant de son côté. Il pesait avec une imagination plus disposée à exagérer les périls de Paris pour une femme jeune, riche et des œuvres les mille romans de sa vie de jeune homme, et ceux qu'avaient ébauchés ses amis.

Il se rappelait ses propres audaces, qui furent celles qu'un tel tempérament les pouvait offrir. Il songea soudain et pour la première fois combien leur liaison avait été rapidement nouée. Quelle coquetterie gracieuse avait fait pour ainsi dire le premier pas vers ses démarches.

Naturellement, et comme tous en pareil cas, il attribua certainement à son mérite personnel cette façon d'agir. Mais comme ce garçon était doué d'un haut bon sens, il ne s'affirma point en même temps qu'il était le seul séduisant. De là à conclure que, parmi les curiosités parisiennes, il y a, pour une jeune femme, l'expérience de sa propre personne et de son pouvoir sur les hommes, il n'y a qu'un pas. Expérience qu'il ne faut cependant pas confondre avec ces conversations criminelles, grosses de dangers, encore moins avec le danger lui-même.

Mais Roland était tel qu'il voulait son bien tout entier, sans réserves, sans compromis, et pour lui seul. Il était jaloux par tempérament. Il se figura tout aussitôt les épaules de satin blanc de sa femme caressées du regard par tel

ou tel cynique de ses bons amis d'hier. Il se redit les plaisanteries, les paris, les confidences ; il se rappela les ruses, les faussetés, les hypocrisies, les mensonges, les comédies jouées chaque soir autour d'une vertu, par des gens qui passent, malgré cela, pour les plus honnêtes du monde.

Il se souvint des abominables histoires qui circulent quelquefois dans ces salons où la langue seule n'est point oisive, — histoires racontées dans quelque but de noirceur, par un roué à un naïf, — rééditées par celui-ci à d'autres et transmises ainsi, admises, veux-je dire, jusqu'à ce qu'une vertu, un nom, une famille soient tout à fait perdus, et perdus de telle sorte que toute l'innocence du monde n'y peut désormais rien faire.

Il pensa avec effroi aux plaisanteries dont il serait peut-être accueilli, lui, l'ennemi juré du mariage, lui, dont l'entresol, rue St-Lazare, avait vu tant de mystères et conservait encore tant de souvenirs, dont il retrouverait assurément la trace vivante. Il se rappela qu'il avait juré de ne jamais se marier, dans maint souper, dans dix boudoirs de l'un et l'autre monde.

Et le voici qui revenait non-seulement marié, mais lié dans les rets de l'amour de telle façon, pauvre lion que tous les rats de l'Opéra useraient leurs dents de nacre à le tirer de là.

Il serait ramené, *coram populo*, par une petite provinciale qui n'aurait peut-être pas toute la mesure nécessaire pour ne pas abuser de son empire, surtout dans le monde, et qui voudrait jouir de sa puissance, Les malins (et Dieu sait s'il en manque de ceux-là !) perceraient ce ménage à jour au bout d'une heure, et je vous laisse à penser quelles gorges chaudes au premier souper fin refusé ! ! tout cela pour être fidèle à une femme de Fougères ou de Quimper-Corentin.

Et pourtant il n'y a pas moyen de s'en dédire, et il en serait bien fâché. Il adore sa femme et ne garde plus qu'un profond dédain pour toutes ces folies du passé et les amours de clinquant.

Enfin, outre qu'il lui serait fort désagréable d'exposer Diane à rencontrer ses anciennes maîtresses, celles-ci sont bien capables de se venger en soufflant à sa femme leurs doctrines commodes et certains petits moyens.

— Jour de Dieu ! pensa-t-il, je voudrais bien voir cela. Nous n'irons certes pas ! Nous n'irons jamais.

Toutes ces réflexions ne lui avaient guère pris plus d'une minute, l'âme étant un stéréoscope où le cortège des vues passe singulièrement rapide ; Roland remplaça cette petite phrase par un froncement de sourcils qui l'indiqua presque à la jeune femme. Toujours est-il qu'elle comprit.

Elle se redressa.

— C'est bien, dit-elle, m'en parlons plus, mon ami ; je vois bien que cela vous fâché.

— Mon Dieu ! Diane, c'est là de l'exagération. Mais ne m'accorderez-vous pas le temps de m'habituer, à cette idée, jusqu'au moment, par exemple, où les feuilles seront tombées ?

« Certainement nous irons à Paris ; mais quel besoin d'y passer l'hiver et d'y tenir maison !

— Mon cher Roland j'aime mieux, certes, demeurer ici et donner des bals à Fougères, que de visiter Paris comme une modiste en rupture de noce, surtout lorsque mes amies, moins riches que nous, ont leur appartement ou leur hôtel là-bas.

— Nous pourrions acheter une maison à Rennes

— Rennes ! confier ma jeunesse et ma gaieté... et les tiennes, Roland, à cette ville collet monté ! Jamais ! plutôt Fougères...

— C'est vrai ! ! ! fit avec enthousiasme Roland qui la crut convertie soudain, et toujours par amour de lui, Fougères vaut mieux, il est préférable d'être le premier là que le dixième ailleurs.

Tu verras les belles réunions que nous aurons.

Et pais, je ne renonce pas absolument à te conduire à Paris si tu de souhaitas, mais laisse l'année de miel s'écouler ici, dans des enchantements auxquels nul ne prendra part.

« gagner du temps, pensait-il avec machiavélisme, c'est tout gagner, L'an prochain j'aurai d'autres raisons,

Diane ne répondit rien, mais vous eussiez surpris, lorsqu'elle eut terminé sa blanche toilette nocturne, dans le regard qu'elle jeta sur son mari, quelque chose de noir et de fixe qui vous eût peut-être mis en défiance de la réelle douceur d'un pareil agneau.

Mais la glace seule absorba ce coup d'œil.

« Nous irons à Paris, » murmurait-elle en s'endormant.

X

L'été s'écoula dans les visites qu'on fit à toute la parenté de Bretagne, et, lorsque l'automne les renferma de nouveau chez eux, Diane put envisager sa situation et son avenir, d'un œil calme.

Le château se remplit de cinq ou six hobereaux voisins et de leurs familles.

On chassa, on se visita, on se traita continuellement. C'étaient de bons vivants, ni mieux ni moins agréables que d'autres ; — fort occupés de leurs terres, de leurs chiens, tous mariés, tous pères à outrance, et ouvrant aux récits

de haut goût du compère Roland (il en était là au bout de six semaines) des oreilles joyeuses.

Le Paladin, le nom commença à lui demeurer, était si gai, si bon vivant ! Il avait d'ailleurs cette incontestable et subjugante supériorité de la force physique, qui réagit sur tant de gens vulgaires.

Le Paladin, sa lettre à Maubriion le prouve, s'habitua de suite à cette existence. La suprématie qui lui fut presque aussitôt dévolue d'un commun accord par tous ses nouveaux amis, flatta son amour-propre. Bientôt il fut assez pris de ce côté pour ne pouvoir plus se passer de cette société nouvelle si différente de l'ancienne, où son expérience le rendait à la fois l'arbitre et le juge. A Paris il n'en était point ainsi, et on le pesait juste, en garçon aimable, mais qui n'avait rien inventé.

Aussi, tandis que l'esprit de sa femme gravitait autour de l'idée fixe d'abandonner la Ferronaie et Fougères, et cette vieille demeure machinée de mademoiselle de Pen-Farouet dont elle se voyait menacée pour le mois de janvier, lui s'accoutumait au contraire à sa nouvelle vie.

Sa nature puissante se trouvait bien de l'existence en plein air au milieu des chiens, des piqueurs et des compagnons de la société de Rallye-Bretagne qu'il avait organisée, qui était son œuvre.

Il fallait le voir à cheval dès l'aube !!! quel cavalier !!!

Il montait un grand étalon alezan brûlé qui venait de Normandie, qu'il nommait Fracasse, et qui le portait superbement tout le jour. Il appuyait les chiens avec une sorte d'emportement. Fracasse méritait alors son nom, il passait au travers des branches comme un tourbillon. Nul piqueur ne pouvait tenir tête à ce galepeur furieux.

Et quand il sonnait sa fanfare, on entendait de futaie en futaie, de forêt en forêt son retentissant hallali, roulant comme un orage. Il fallait en vérité des poumons de géant pour animer son effroyable cor semblable à l'olifant du paladin Roland, son double homonyme..

Cette silhouette si haute, si fière, se profilant, au retour, sur l'horizon empourpré, lorsqu'au bord des grandes plaines de genêts à demi-desséchées, le comte appelait ses chiens perdus, semblait l'ombre réalisée du cavalier noir des ballades allemandes.

Quelquefois la petite comtesse suivait la chasse sur une jument bai-brun, de race limousine, de grande, taille elle aussi, et de vives allures. Les autres veneurs accompagnaient à distance, un peu dépaysés, regrettant quelquefois le fusil et l'affût, le chevreuil qu'on *décroche* au passage, et qu'on m'abandonne, point à la meute.

Ces interminables temps de galop sous les allées de châtaigniers, donnèrent à Diane, avec quelque fatigue, une sorte, de calmant pour l'ennui qui commençait à l'envahir.

L'ennui, la colère, et une sorte de rancune, voisine de la haine gagnèrent peu à peu toutes les issues de cette âme que le désir de plaire et d'être entourée livrait à tous les démons du-dépôt.

Pourtant (chose terrible !) elle n'en dit rien et pacha ses sentiments sous un masque de paisible amitié. Elle fut hospitalière et sembla se trouver à merveille de cette vie de château que toutes sortes d'aspirations différentes lui rendaient insupportable.

— Eh quoi disait-elle, j'aurai épousé ce monsieur de Paris pour qu'il m'en exile sous je me sais quels prétextes, dont assurément le moindre est une défiance, et conséquemment un outrage ! Mais j'aurai le dernier mot, et j'irai, j'irai, je le jure !

« Ce pauvre Léon m'eût obéi, lui. Pourquoi n'est-il pas ici, parmi tous ces personnages fâcheux. Nous ferions de la musique ensemble, Il est si grand musicien ! Les beaux duos que nous exécutions autrefois ! Que d'âme, et quelle nature d'exquise sensibilité !

Ce n'est pas comme Roland. Ce pauvre paladin ! Il fait en vérité ce qu'il peut, mais, c'est un égoïste au fond, dont l'amour est plein de restrictions, et qui n'aime véritablement que lui seul.

Qu'il y a longtemps que je n'ai fait de musique ! — Je vais écrire à Léon Mareillac, A nous deux nous édifierons un petit fort interdit aux profanes, et lorsque l'on courra le loup, le sanglier, nous serons à la recherche de quelque *andante* de Schubert ou de Gounod.

Un *andante* !! Une symphonie !!! O poésies, O causeries mystérieuses des âmes, soulèvements intimes vers des cieux inconnus !!! Légers pensées du cœur, qu'êtes vous devenus ? O matière, ô bestialité humaine qui obscurcit l'idéal, je vous hais. Je vous hais, oui, je vous déteste. »

Et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Voilà pourquoi Léon Marcillac revint, pourquoi on fit de la musique de chambre durant les chasses de Rallye-Bretagne, Voilà pourquoi on lut *Jocelyn* d'une voix trempée de larmes, tandis que, derrière le grand métier à tapisserie, de profonds soupirs ne prenaient même plus la peine de déguiser le chagrin, et voilà pourquoi le cinquième jour Léon dit à sa cousine :

— Diane, vous n'êtes donc point heureuse ?

— Heureuse !!! moi !!! fit-elle en fondant en larmes. Avez-vous donc supposé que je l'étais ?

— Et que vous manque-t-il donc pour cela ? Si j'en crois les apparences, vous n'avez rien à souhaiter. Toutes les femmes vous envient ce magnifique mari que vous avez.

— Eh ! qu'elles le prennent, Léon ! ! ! je ne leur disputerai rien. Sous cette nature ingrate, il n'y a ni cœur ni âme.

— Vous n'êtes pas juste, Diane, il y a un homme doux et bon, et qui vous aime.

— Il m'aime ? lui ! Dites qu'il me déteste. Après six mois de mariage, un chevreuil a mille fois plus d'attrait que sa femme. Tout est matière en lui, et moi, voyez, j'ai juste assez d'étoffe pour habiller une âme d'un peu de chair, fit-elle avec un sourire encore triste. Tout m'agace, tout m'énervé, jusqu'à son rire éternel ; ses attentions ont même quelque chose de vulgaire et d'attendu qui me navre. Oh ! que j'ai de chagrin, Léon, et vous étiez là ! ! ! vous étiez là ! ! ! et il est trop tard, je suis condamnée !

— Vous avez raison, fit gravement le jeune homme en se levant ; il est trop tard, Diane, pour vous et pour moi. Nous sommes condamnés tous les deux. Maintenant, les regrets et les larmes sont superflus, nous, n'avons plus besoin que de courage. Serrons-nous donc la main et aimons-nous douloureusement. Je ne puis plus que vous dévouer ma vie, et cette vie est à vous : la vie d'un frère.

— La vie d'un frère, la vie d'un mari... la vie de province ! murmura Diane avec Un soupir de découragement. Beau triomphe où il n'y a pas de lutte ! j'avais vaincu, d'avance avec ce pauvre garçon. J'étais plus heureuse au couvent. J'avais le droit de me forger des rêves ; l'idéal m'appartenait. Ah ! la grossière réalité !!!

En attendant, le loyal Breton couvrait d'adorables paysages les albums, égrenait avec elle tout Haydn, tout Mozart et lui lisait Lamartine, qu'elle écoutait, ouvrant ses grands yeux pensifs et profonds, interrompant son ouvrage pour regarder le lecteur et se rassasiant avec lui de tristesses.

On les rencontrait souvent côte à côte, lui, portant son pliant et ses cartons. Ils allaient à la recherche de quelque coucher de soleil bien rouge, de quelque dolmen étrange ou d'un vieux château-fort écroulé.

Les promenades quasi-conjugales recommençaient ainsi pour Diane, dans un autre sens ; une nouvelle et platonique lune de miel s'écoulait, aussi différente de la première que le printemps et les vivacités de l'aurore le sont de l'automne et des mélancolies crépusculaires.

On s'en allait à pas lents, on causait du charme de certains sentiments contenus, du renoncement, de l'impossible. On jouait à l'Obermann.

On se maintenait à des hauteurs morales vertigineuses sur le bord du précipice.

Et quand, après ces excursions, les vers dits d'une voix attendrie, au pied de quelque chêne, au bord d'une source, où s'en revenait au château, C'était par les sentiers jonchés de feuilles sèches où les pas bruissent, tandis que les arbres noirs se perdent dans un ciel moutonneux ; On s'arrêtait souvent, près d'un baiser terrible, on rentrait les mais moites de serremments continuels.

A ce jeu dangereux, Léon Marcillac souffrait si cruellement de cette maladie si rare que l'on nomme la vertu dans la tentation^ qu'un beau jour le domestique envoyé par madame Chez Son cousin, pour le prier de descendre au salon, vint lui répondre que M. Léon était à la chasse avec ces messieurs de Rallye Bretagne que l'on avait organisé une battue aux sangliers, que M. Marcillac avait, la veille, demandé un fusil, et que dès cinq heures il était parti avec tout le monde.

Léon Marcillac à là châsse ! ! — et de son plein gré. C'était un abandon, lin affront, un abominable outrage ! — c'était un complot tramé pour la pousser au désespoir. Il n'avait pas plus de courage pour être frère que pour être amant, il s'était vu voler la femme de sa vie par le paladin. Il se laissait de même séparer de la sœur de son âme.

Elle eut le regard sombre toute la matinée, gronda le service-, essaya tous les airs gais de son répertoire et les finit tristement, trouva le piano fâcheux, les gens assommants, prit une migraine fort à propos Comme midi sonnait.

Ce qui lui permit de pleurer, de fermer les rideaux pour cacher ses yeux rougis, et enfin de s'endormir de dépit, comme un enfant maussade que son humeur a fatigué.

Elle s'endormit donc, et son dernier mot fut celui-ci :

— Ah ! quand il reviendra, je lui promets une martingale, fit-elle. C'est égal, il a peur de lui-même, mon cousin Léon, mais je gagerais qu'il a plus de frayeur encore de moi.

Cette pensée consolante lui procura des songes gracieux qui la calmèrent tout à fait, de telle sorte que, lorsque la cloche annonça le dîner et le retour des chasseurs, elle descendit vêtue d'une robe de couleur verte, sur l'effet de laquelle elle comptait beaucoup ;

Nous allons voir que le fameux proverbe « Ce que femme veut, Dieu le veut » n'est pas toujours exact.

XI

La vérité vraie, c'est que le soir, en se couchant, Léon Marcillac, de plus en plus épris de sa cousine, s'était résolu à se joindre, lui, le moins chasseur des hommes, à la bande des Nemrods intrépides du Rallye-Bretagne.

Il annonça le soir, à l'hôte loyal auquel il voulait rendre loyauté pour loyauté, sa résolution.

— En voici bien d'une autre ! s'écria gaiement le paladin. Messieurs, voici un nouveau Rallye. Nous allons t'offrir le vin d'honneur, cousin. Mais si j'avais eu à choisir une recrue nouvelle pour ce dur métier que nous menons, j'avoue que je t'aurais nommé le dernier. Mais ma femme, mon bon ami, que va-t-elle devenir ? Léon, tu ne peux pas quitter ton poste.

T'ennuies-tu ? ce serait différent ; mais, que diable ! moi, je ne sais pas jouer du piano, je ne sais pas dessiner, ni peindre ; je lis avec une voix de chantre de cathédrale et je n'y mets point de délicatesse. Je ne peux donc pas me mêler à vos duos ; je vous gênerais.

En revanche, je te jure, mon cher cousin, que je ne me formalise en aucune façon de tes préférences. Lorsque tu charmes à toi seul et de toutes les façons toute ma société de la Ferronaie, j'aurais mauvaise grâce à contrarier tes goûts et tes talents pour t'imposer les miens.

Ce ne serait nullement agréable, entre nous, pour un délicat tel que toi, de te trouver à notre suite dans les boues, dans les terres labourées, dans les halliers pleins d'épines, et dans tous les marais du pays.

Et puis, entre nous toujours, je te sais gré de me remplacer auprès de Diane. Je serais mort de pléthore si j'avais dû continuer à vivre entre un piano et une femme si délicieuse qu'elle soit, et combien que je l'aime.

— Pourquoi ne serais-tu pas retourné à Paris ? hasarda, avec un serrement de cœur profond, l'amoureux qui tremblait de donner un conseil dont l'acceptation l'eût tué.

— A Paris ! ! ! Diane à Paris ! ! et moi l'y conduisant ! Ah ! Léon ! ! est-ce donc une mission dont elle t'a chargé près de moi. Jamais, n'entends-tu bien ! jamais ! !

— Roland, je tiens néanmoins à aller désormais aux chasses comme tes autres invités. J'ai vraiment l'air d'une poule mouillée, passe-moi le terme, lorsque je reste seul à faire métier de troubadour, tandis que vous avez au moins, vous autres, des plaisirs d'homme.

— Libre à toi, mon ami, fit le comte ravi ; je n'aurais que d'égoïstes raisons à opposer aux tiennes. Donc, demain, dès l'aube, nous partirons. Tu débiteras par une battue, un salmigondis de gibier ; nous espérons bien voir du loup, et, s'il en existe, je veux être, dans huit jours lieutenant de louveterie.

L'aube n'était point encore levée, lorsque le valet de chambre éveilla Marcillac ; La nuit était profonde et froide, Un vent de nord-ouest, humide et piquant, chassait le brouillard.

L'apprentissage parut dur au jeune homme.

Il n'avait point le courage de rompre violemment et de regagner sa maison de la ville, loin de l'idole fatale ; il voulait la voir encore mais devant tous. Pour arriver à ce but, il n'avait pas le choix des moyens.

On lui confia donc un fusil, en le mit en ligne avec les paysans, les gardes et les autres chasseurs. Aux premières Clartés du jour, la battue commença.

Ce n'est point assurément chose commode, qu'une battue en Bretagne. Le pays, comme tout le monde le sait, ne fut-ce que par l'histoire de la chouannerie est coupé de hautes clôtures en haies vives) de levées de terre, Il y a heureusement ça et là de grands plateaux couverts d'ajoncs et de genêts, et enfin des forêts où les rabatteurs, les traqueurs, agissent plus à l'aise.

Le pauvre Marcillac, fort gêné dans les guêtres de son cousin, qui lui montaient jusqu'au ventre, fort embarrassé de son fusil, et fort ennuyé d'être mouillé) d'être glacé, d'être dehors et de marcher au hasard, tombait à chaque instant dans un traître fossé, s'embarrassait entre deux arbres d'une haie et restait là criant comme un beau diable qu'on vint le détacher. Les voisins eurent certes plus à s'occuper bientôt de lui que de la battue, et le gibier ne fut pas plus malheureux cette fois que le chasseur.

Après une heure ou deux de ce métier, le débutant, couvert de fange, le canon de son fusil faussé, se trouvait réduit à l'impuissance.

Un autre se serait arrêté faute de divinités favorables, mais ces Bretons ont une volonté terrible, Il ne se rebuta point. Abandonnant son arme inutile, il s'empara de l'épieu d'un paysan, qui, tout au moins, lui permit de franchir les obstacles avec un point d'appui solide.

A neuf heures il était entraîné » et devançait tous les autres Les lièvres, les perdrix, les renards, les marcassins, rebroussaient chemin devant ses pas. Ce fut à cette heure et durant une éclaircie qu'on servit le déjeuner au bord du bois. La partie sérieuse allait s'engager

Naturellement on plaisanta notre musicien sur son épieu. Il assura qu'avec Cette arme primitive il était plus à son aise et ferait plus de merveilles à l'occasion qu'aucun des chasseurs présents avec leurs belles armes de Lefauchaux ou de Devisme.

Pareille prétention souleva Une tempête de rires et de défis à laquelle il tint fièrement tête. Au fond l'artiste rougissait d'être pris pour un maladroit, les vins étaient capiteux, la fatigue et l'orgueil réagissaient au cerveau. Là supériorité matérielle de tous ceux qui l'entouraient, le voisinage écrasant de Roland, tout contribua à le surexciter,

— La volonté vaut tout cela, cria-t-il, je le prouverai.

Si parfaitement honnête qu'il fût, Léon Marcillac n'eût pas été médiocrement glorieux de prouver ce bel aphorisme et de battre le mari de sa cousine sur son propre, terrain. Petite revanche d'amour-propre, dans laquelle l'amour entraînait bien encore pour quelque chose.

A onze heures on se remit en chasse. Chacun exhorta l'homme à l'épieu, comme on l'appela, à bien faire son devoir, et la battue recommença, au travers de la forêt cette fois.

On ne se voyait plus, mais les ho ! ! ! retentissants couraient d'un bout de la ligne à l'autre, coupés par l'annonce de quelque fauve, chevreuil ou sanglier, souvent salué de plusieurs coups de fusil.

Léon était séparé de M. de la Ferronaie par une centaine de mètres environ. Le paladin ayant jugé que son cousin avait une fièvre maligne d'amour-propre, qui le ferait sortir de la prudence à l'occasion, s'était constitué son voisin.

On chassait le loup. Personne ne croyait au loup. Roland moins que personne ; pourtant on affirmait que des moutons avaient été dévorés.

D'ailleurs, le loup prend un parti immédiatement s'il, est poursuivi et ne tient pas tête.

Il ne pouvait donc se trouver de dangereux qu'un solitaire quinteux, qu'un cerf acculé « et j'aurai raison de la bête avec un coup de carabine, se disait M. de la Ferronaie ; mais cet enragé-là est capable d'y aller franchement de son bâton ferré. Ces moutons piqués de tarentule sont ce qu'il y a de plus terrible. »

— Ho ! cria-t-on tout à coup à sa droite.

— Ho ! cria-t-on, presque en même temps à la gauche :

— A vous, la Ferronaie, hurla un autre.

Les deux chiens qui accompagnaient le comte, tenus en laisse par un domestique, rompirent soudain la corde qui les retenait et s'élancèrent avec des aboiements furieux, puis, après quelques instants de chasse, revinrent tremblants et le poil hérissé de colère et de crainte se mettre à l'abri du comte.

— Holà, qu'y a-t-il ? criait la voix retentissante du paladin. Morbleu ! qu'a-t-on rencontré ? du diable si j'ai vu quelque chose. Est-ce un loup ?

— Je n'en sais rien, cria le chasseur de droite, j'ai très-bien vu une forme à travers bois, mais garde au loup.

Au même instant, Roland, dont le regard fouillait les buissons, épaula rapidement et fit feu devant lui. Aussitôt un grand fauve roussâtre qu'on put reconnaître pour un loup d'une énorme taille bondit au travers des noisetiers et disparut.

— Au loup ! cria formidablement le jeune, homme ; garde à toi ! Marcillac. Au loup !

Et tout en sonnait la fanfare du loup avec une telle vigueur qu'on l'entendit à plus d'une lieue sous les arbres, il s'élança à la poursuite de l'animal.

— Sur mon âme, criait-il, je crois l'avoir touché.

Si surpris qu'on soit, un loup en plein travers à quarante pas ne peut se manquer tout à fait,

La ligne des rabatteurs fut à l'instant changée ; le cercle se rétrécit ; on accourait de toutes parts.

Cependant, le hasard fournissait au même instant à Léon Marcillac l'occasion qu'il souhaitait, plus dangereuse qu'il n'eût sans doute voulu, mais il ne reculait pas d'une semelle devant l'excès même de sa bonne fortune.

Dans l'étroit sentier que suivait l'artiste, il vit tout à coup, à dix pas de lui, la bête couchée, les yeux rouges, la respiration haletante et dans l'attitude d'un animal prêt à se défendre ; elle ne pouvait plus fuir. La balle de Roland l'avait frappée aux reins, et paralysait sa course.

Le terrain était découvert à cet endroit ; on pouvait voir le paladin, son fusil d'une main, sa trompe de l'autre, accourant par bonds énormes. Tout à coup M. de la Ferronaie aperçut à là fois l'animal et Marcillac, au moment où celui-ci, l'épieu levé, allait l'aborder.

— Ah diavolo ! fit-il tout pâle, en laissant tomber le cor de chasse, et, visant avec une extrême rapidité : Léon, ne bouge pas ; tu es perdu. Laisse-moi tirer.

— Et ça donc ? cria le hardi Marcillac, en lançant à l'animal un premier coup de son épieu.

Mais le grand loup reprenant, dans l'imminence du nouveau danger, un peu de souplesse, évita le choc, et avec une fureur et une force terribles, sauta à la poitrine de l'artiste, qui tomba sous lui, lâchant son arme.

Ce fut une lutte effroyable qui commença, Marcillac tentait d'éviter les dents de la bête dont les griffes lui labouraient les épaules. Il fut en quelques secondes couvert de bave et de sang. Le loup était d'une vigueur prodigieuse.

Dans les efforts qu'il fit, la balle se déplaça, et le gêna moins sans doute, car il recouvra l'usage de son train de derrière et une partie de sa légèreté. Marillac cherchait vainement à ressaisir son épieu.

— Ah ! misérable ! criait-il à moitié aveuglé et étouffé. Ah ! méchante bête ! C'est égal, je n'en peux plus ! Au secours ! au sec....

Roland arrivait ; il me courait pas, il volait. Il avait jeté son fusil ; il était blême de fureur. Il saisit d'un élan et d'âme seule main le loup par le dos, l'arracha de terre et le jeta loin de Marcillac.

En un clin d'œil la bête fut sur ce nouvel adversaire. Cette nouvelle bataille dura cinq minutes, Roland en fut peur la perte de son habit de chasse, que les efforts et les convulsions du loup étranglé mirent en lambeaux. Ses mains avaient l'étreinte de deux étaux.

Pendant ce temps, on relevait Marcillac évanoui. Quand on lui eut fait reprendre connaissance, en frottant son visage avec de l'eau-de-vie, et qu'il aperçut ce bienveillant sourire de M. de la Ferronaie, penché sur lui, sa constitution nerveuse reprit le dessus, des larmes lui vinrent aux yeux.

— Cousin, lui dit-il, tu m'as sauvé la vie ! à charge de revanche. *Je* suis à toi jusque-là.

— Pauvre Marcillac ! fit le géant en haussant les épaules, pour un malheureux loup. C'est égal, un bon fusil vaut mieux qu'un épieu, n'est-il pas vrai ? Il devient évident, messieurs, que je l'avais bien touché.

On mit le corps de l'animal sur la charrette de charbonniers, et on, s'en revint aux flambeaux, triomphalement, au château de la Ferronaie.

Sur le seuil même de la maison, Léon prit congé secrètement de Roland.

— J'ai besoin, lui dit-il, de revoir ma demeure et aussi besoin de me guérir de mes égratignures. Enfin, je me sens un peu ridicule ; je te quitte donc pour quelque temps. Excuse-moi près de la comtesse de ne pas prendre congé d'elle.

Au fond, l'action de Roland, le service qu'il venait de lui rendre, obligeaient le jeune homme, vis-à-vis de lui-même, à une circonspection plus grande que jamais.

— Voler l'honneur à Celui qui m'a sauvé la vie ! j'aime mieux mille fois m'arracher le cœur.

C'est ainsi que le soir même il regagna sa maison de Fougères, sur la place de la ville, vieille maison pleine de tableaux, d'antiques tapisseries de Beauvais, d'armes anciennes, vrai musée dans lequel il avait mis tous ses souvenirs, au milieu duquel, âme contemplative, il vivait entre son chevalet, son piano et ses auteurs préférés.

— Je suis sauvé ! fit-il quand il fut là.

Le cousin de Diane de Coralie était pauvre, ainsi que nous l'avons dit quelque part dans ce récit. C'était, sauf les yeux où toute une âme s'était réfugiée, une physionomie vulgaire. Léon Marcillac, élevé près du lit d'une mère valétudinaire, avait, comme tous ici-bas qui portent la peine ou le bénéfice de leur éducation première, puisé là des goûts tranquilles, des instincts délicats et féminins.

Il avait tout retenu des arts qu'on lui avait enseignés. C'était avant tout une imagination violente, une sensibilité malade et une main douée. Ce côté mystique de sa personnalité, il le devait à une particularité curieuse et qui mérite peut-être qu'on la mentionne.

En face de la fenêtre de sa mère, à Fougères, habitait une épave du monde parisien, un ancien sous-chef d'orchestre à l'Opéra, ancien prix du Conservatoire, ancien prix de Rome, ancienne demi-célébrité qui, devenu lui-même assez ancien pour prendre sa retraite, avait choisi la petite maison de Fougères, un étroit jardin en terrasse, non loin du fameux logis de mademoiselle de Pen-Farouet. Trois mille francs par an de retraite ou d'économies, il était riche là-bas. C'était un vieil Allemand, nasillard, qui portait des lunettes, une lévite marron, une chemise à jabot et un chapeau à grandes ailes rondes.

Il avait joué la Vestale. Tout ce vieux corps maigre tremblotait dans ses habits. L'homme était timide et rougissait quand il fallait parler à son prochain. Au fond, c'était une science et une expérience, deux distinctions singulièrement rares en province, si rares qu'elles n'y peuvent pas servir le plus souvent.

Pourtant, rien qu'à voir cette figure, on apercevait, à travers ces yeux clairs et doux, comme une flamme jeune, les traits avaient de la finesse. En un mot, s'était une physionomie.

Le père de Léon Marcillac, capitaine de frégate, était mort dans les eaux du Mexique, laissant sa femme avec une petite aisance de quelques mille livres de rente, une médiocrité à peine dorée, à laquelle il fallut porter de cruelles atteintes pour l'éducation complète que madame Marcillac fit donner à son fils.

Léon avait fait de bonnes études au lycée de Rennes. Chaque année, au mois d'août, il revenait s'asseoir auprès de la chaise longue de sa mère, lui tenant fidèle compagnie et regardant, à travers le vitrage de petits carreaux encastrés dans du plomb, passer, dans les rues désertes, un paysan ou un prêtre, ces deux expressions de la société bretonne.

Le vieil Hartogs voyait cette mélancolie de derrière sa fenêtre, et quelquefois il s'apitoyait.

— Pauvre cheune homme, disait-il en secouant sa tête fine, il ne sort guères, che suis sûr qu'il s'ennuie. Moi aussi, che m'ennuie, beaucoup même... che m'arranche gomme je peux. Si che le brenais pour élève, il me semble qu'il s'ennuierait moins et moi blis di tut !

Et comme après tout le père Hartogs était un homme de décision, mais aussi de prudence) il s'en alla trouver le livre d'or vivant de la ville et des environs, autrement dit le bon notaire Dorion, auquel il avait acheté sa maison.

— Connaissez-vous nos foisins d'en vace ? demanda-t-il.

— Vos voisins d'en face, madame Marcillac et son fils ?

— Une tame et un golléchien,

— C'est cela ! Sans doute. Pourquoi ?

— Pour safoir,

— Diable ! vous êtes curieux, mon bon monsieur Hartogs.

— Quand c'est bour le pon modif.

— Du moment où c'est pour le bon motif, je n'ai plus rien à dire, fit le notaire en riant : je m'exécute. Madame Marcillac est la fille d'un officier de marine mort au service. Elle est malade, point riche, mais elle est alliée directement à toutes les grandes et vieilles familles de la province, à commencer par les Coralès. C'est une amie de mademoiselle de Pen-Farouet, votre voisine.

Ah ! foui, che sais, cède tame qui choué te la quitare et te l'agordéon, Choli datent ! choli insdrument ! Mais le cheune homme ?

— Le jeune homme, c'est un lycéen voilà tout,

— Est-il musicien ? fit le vieux maître, avec l'embarras qui lui était habituel lorsqu'il mettait à nu une de ses pensées.

— Ma foi, je ne puis rien vous, dire à cet égard.

— J'ai enfie de le temander pour élève.

— Pour élève, monsieur Hartogs ; vous êtes donc professeur de quelque chose ?

— Oui, fit le bonhomme, rougissant de plus belle, je suis un peu musicien.

On n'eût jamais deviné à cet aveu modeste que ce vieillard était l'un des savants les plus consommés dans la pratique et dans la théorie de ce grand art.

Dorion, si au courant qu'il fût de Fougères, ignorait les antécédents de son client et le prenait simplement pour ce qu'il semblait être, un rentier paisible qui se reposait d'avoir mangé ses petites rentes à Paris en croquant le reste en province.

— Ah ! fit-il en s'inclinant : Vous êtes musicien ?

— Che l'étais, veux-je dire.

— Madame Marcillac n'a pas le moyen de payer de leçons.

— Oh ! dit Hartogs, cramoi si cette fois, cheveux un élève pour l'honneur, pour la cloire, pur me désennuyer ; pur de l'archent ! ah ! par exemple ! je serais resté à Paris, sans cela.

— Je fais quelquefois volontiers, dit le notaire enchanté d'avoir rencontré un amateur de son âge, ma partie dans un concerto de violoncelle, flûte, hautbois et violon. Je sais le violoncelle. Nous avons un alto ; mais la mort, qui brise les quintettes comme toute autre chose, nous a pris notre compagnon. Ne pourriez-vous le remplacer au besoin ?

Les yeux du vieil Hartogs s'illuminaient d'une flamme joyeuse.

— Vus afez pesoin d'un alto, che grois que je verai votre avaire.

— Un alto !!! — Vous connaissez l'alto ? — Notre quintette est retrouvé !!! — Voilà une chance !!!

— Che suis bien gontent.

— Je vous présenterai demain à madame Marcillac, monsieur Hartogs ; vous, aurez votre élève. Mais le soir, vous viendrez avec votre violon,

— Che tiendrai, monsieur Torion.

— Monsieur Hartogs, puisque vous êtes musicien, est-ce que vous seriez parent du fameux Hartogs, le chef d'orchestre, l'auteur de la Valse de Venise, de l'adagio en la mineur et de tant de chefs-d'œuvre ?

Peu s'en fallut que le vieil Hartogs ne se niât lui-même.

— C'est moi, monsieur, dit-il pourtant, c'est moi même.

— Vous ! s'écria le notaire stupéfait, en lui coupant la retraite... Vous ! à Fougères !!! parmi nous ! vous qui... proposiez de faire notre alto...

— Je brobose engore, monsieur Torion, enchanté !.. Et il se sauva.

Ce fut un événement dans le quatuor qui redevenait un quintette si inopinément illustré. Mais cette gloire ne retentit pas au-delà de ce petit cercle. Le lendemain, on introduisit le bon Hartogs chez madame Marcillac, qui, ne pouvant revenir de sa bonne fortune, accueillit le musicien en grand homme et en ami.

A partir de ce jour, Léon fut l'ami, l'élève, l'enfant du père Hartogs. Il eut deux vieillards à soigner, à aimer, et l'on peut dire qu'il fut chéri.

On lui fit un cœur avec le suc de deux natures exquises. Il était bien doué, et, en quelques années, le bonhomme eut créé un véritable artiste dont il semait l'éloge de toutes parts.

Combien il eût souhaité l'envoyer à Paris ! Le Vieux levain glorieux se soulevait toujours chez lui, la fibre de l'applaudissement vibrait encore ; mais l'élève, comme il le dit quelquefois plus tard, était trop bien réussi.

Marcillac adorait sa mère et, plein d'une modestie puisée au contact de celle de son maître, il ne voulait pas croire en lui-même.

Il persista donc à demeurer auprès d'eux, acquérant chaque jour un fonds plus riche de connaissances et de talent, mais bornant là ses désirs, étudiant pour lui-même et jouissant du plaisir qu'il causait à autrui.

Il avait pris les mœurs féminines, pour ainsi dire, de ceux qui l'entouraient ; jamais d'exercices violents, il avait horreur de ces mouvements désordonnés qui détruisent l'harmonie habituelle de la vie.

Il n'avait point de passions que des passions douces ; honnêtes et chastes.

Non qu'il fût niais ; le vieux professeur savait son monde et avait jugé à propos de lever bien des voiles. Estimant qu'il n'y a rien de plus exposé qu'un innocent qui le demeure, ni de plus dévoyé qu'un innocent qui se perd.

Nous n'avons indiqué cette digression que pour donner en forme de conclusion le caractère forcé de Léon Marcillac. Sa mère était morte depuis quelques années ; le père Hartogs l'avait suivie dans la tombe, laissant à Léon toute sa petite fortune, mais ce qui était plus considérable, sa bibliothèque musicale, une des plus riches que l'on connaisse, sa collection d'instruments et une profusion de souvenirs de sa haute vie artistique, bronzes, antiques bijoux, meubles rares, etc., en un mot, le musée dont nous avons dit quelque chose.

Quant à cette passion de Léon Marcillac, elle était éclos un beau soir chez madame de Coralie entre une tasse de thé et un duo de *Roméo et Juliette*, lorsque mademoiselle Diane de Coralie, sortie de sa pension depuis la veille, avait pris la plus gracieuse robe prétexte du monde, une grande jupe de soie blanche à ruban de velours nacarat.

On ne justifie point une passion, pas plus qu'on ne l'explique. Léon aimait, puis il idolâtra sa cousine, suivant en cela comme en toutes choses sa pente naturelle. Mais il ne lui parla point, la traitant absolument comme une fétiche et n'osant pas songer à la posséder.

S'il souffrit quelquefois de son silence, ce fut affaire entre sa conscience et lui. Le charme profond qu'il trouvait dans les menus suffrages dont Diane accueillait son muet esclavage, il ne le dit point, pas plus qu'il n'épancha ses cruelles confidences lorsqu'il se vit soudain préférer un rival inattendu, un homme tout en dehors, qui lui opposait brutalement ses supériorités physiques.

Il pleura pourtant de penser que cet être, délicat et charmant semblait devoir être brisé par une seule caresse d'un tel Encelade.

Néanmoins, comme il avait un fier courage, du jour où Diane se prononça, Léon Marcillac prit son parti. Sans arrière-pensée et dévorant sa douleur, il tendit la main à son rival. S'il ne quitta point la place à l'instant même, l'invincible coquetterie de Diane en fut seule cause.

Depuis, il était resté l'ami de sa cousine. Il avait héroïquement vécu dans son intimité, essayant vainement d'éteindre ce feu qui brûlait en lui et d'arriver à ce problème rarement résolu, de l'amour changé en amitié.

Il demeura ainsi enfermé deux grands mois, jusqu'à la fin de décembre, sans retourner à la Ferrière.

La lettre de Roland qui commence ce récit vint enfin le rappeler au château. Il voulut savoir quels changements deux mois de solitude et de séparation, et les raisonnements qu'il s'était faits, avaient apporté dans sa passion.

— Allons voir si je suis guéri, s'était-il dit.

Au fond, peut-être était-ce là un prétexte d'abandonner une lutte cruelle contre lui-même, et prenait-il en désespéré le secours que la Providence lui tendait, au moment même où, par une de ces crises terribles auxquelles les êtres nerveux sont sujets, il allait se jeter dans les partis extrêmes, l'exil où même la mort. Un coup de pistolet est toujours une sortie quand on se débat dans une impasse.

XII

Ces quelques explications étaient, selon nous, nécessaires au début de notre récit, au moment même où dans le lointain le sifflet de la locomotive annonçait l'entrée en gare du train qui amenait Pierre Maubron.

On a vu par la lettre du Paladin quelle amitié le liait à ce secrétaire d'ambassade, écrivain distingué, auteur dramatique en vogue, tempérament brûlé par toutes les vives passions et servi par une intelligence d'élite.

Il fallait que cette amitié fût en effet bien profonde pour qu'il eût attiré cette personnification de la ville dangereuse, de Paris-miracle, à son propre foyer.

— C'est de l'homéopathie que je vais essayer pour ma petite comtesse, dit Roland à Marcillac. Ce diable de Maubron est si habile, si profondément au courant du monde, si corrompu, que lorsqu'il fera le tableau, devant Diane, de cette société dont je veux l'écarter à tout prix, tableau plein d'ombres ; lorsqu'il étalera son dégoût personnel, motivé ; lorsqu'il parlera en homme qui l'apprécie, momentanément du moins, du bonheur des champs et de la douceur des petites villes endormies, Diane le croira. J'ai toujours l'air de prêcher pour mon saint, et je prêche naturellement dans le désert. Ma femme a une idée fixe, cette idée la hante, la mine, l'obsède. Elle est possédée du démon Paris. Je renonce à l'exorciser. Aussi je compte fort sur mon auxiliaire et compère de là-bas, auquel je vais faire la leçon. Il faut me rendre ce monde trop amusant, si noir, si malsain, si laid, que lorsque je proposerai dans deux ou trois mois de le visiter, on rejette ma proposition avec horreur.

— Mais supposes-tu donc à M. Maubrion un talent si extraordinaire, qu'il arrive ainsi du premier coup au but que tu n'as pu atteindre ?

— Maubrion ! ! ! s'écria Roland qui éclata de rire. Ah ! certes, on voit bien que tu ne connais pas Maubrion. C'est un garçon qui a une manière à lui, une manière célèbre, mais incontestable. Il persuade aux femmes tout ce qui lui plaît, le bien comme le mal. C'est dans la manière de dire.

— Mais alors, s'il plaisait à M. Maubrion de détourner une femme, je ne dis pas madame de la Ferronaie, mais tout autre ?...

— Il arriverait à ses fins, mon ami ; le contraire serait la très-rare exception. Maubrion n'est pas beau, mais il a un don qui tient du miracle ; il plaît. Je dirais presque qu'il fascine. Ah ! les bons tours que nous avons ensemble joués aux maris ! mais, chut ! tu me gronderais, je connais tes principes.

— Mais enfin, Diane, mon ami...

— Ma femme ! ! ! la femme d'un vieux camarade, d'un ami de quinze ans ! C'est sacré, cela. Maubrion en agira, pour moi, comme je l'eusse fait pour lui, Et d'ailleurs, quel que soit l'homme, ajouta le jeune homme d'un ton sérieux, qui lèverait un œil irrespectueux sur madame de la Ferronaie, je sais ce qui me resterait à faire.

Il reprit soudain son rire habituel, franc et joyeux.

— J'avais une maîtresse, une blonde adorable qui m'aimait, disait-elle, à la folie. Maubrion m'accompagna un jour chez elle. Il y resta une demi-heure, fut témoin des expansions de la belle, de sa douleur lorsque je la quittais pour quelques heures.

— Cette femme-là te trompe, dit-il.

— Allons donc ! fis-je, je tiens le pari.

— C'est convenu. Prends tes mesures.

Il avait raison, mon ami ; ma blonde aimait un brun. — Voici Maubrion.

Un grand jeune homme descendait en effet de wagon, tout enveloppé de fourrures, car il faisait froid ce jour-là.

Pierre Maubrion pouvait avoir trente-sept à trente-huit ans. C'était une figure ravagée, portant dans ses plis profonds la révélation de la fatigue ; toute l'expression jeune et vivante de cette physionomie s'était réfugiée dans le regard. Cet œil intelligent, dont la pénétration s'imposait dès l'abord, avait comme une fixité qui eût été gênante si la plus parfaite politesse n'eût toujours réglé les façons du diplomate.

Il n'aperçut pas d'abord les deux amis, et Léon Marcillac pût considérer à loisir l'homme auquel, par un singulier caprice de mari, était dévolue la mission de s'emparer de l'esprit de Diane et de réussir là même où Roland jetait, suivant une expression populaire, sa langue aux chiens.

Au premier abord, la figure n'attirait point la sympathie, cet attrait que Dieu donne, et qui vaut mieux que la beauté comme aimant humain, semblait lui avoir été refusé.

Ce grand personnage, froid, un peu hautain, dont aucun geste n'était livré au hasard, semblait la réserve même.

Il demeura quelques instants sur le quai de la gare, veillant avec un soin de femme au déchargement de ses bagages.

Tout à coup il se retourna, et vit devant lui Vitré, dont les toits pointus, les maisons tapies sous la neige, et le vieux donjon branlant s'élevaient sous le ciel sombre.

Un éclair d'artiste passa sur ce visage, et il ne put retenir une exclamation d'étonnement.

— Ah ! pensa Léon Marcillac, ce n'est pas un sphinx au moins, c'est un homme.

Au même instant, on ouvrait les portes, et le Paladin bousculant, les voyageurs et les employés, se précipitait au-devant de Pierre Maubrion.

— Oh ! s'écriait-il avec son expansion habituelle, en embrassant le nouveau venu, voilà une bonne journée pour moi, Pierre. Sois le bienvenu.

— Toujours le même, Roland, Milon de Crotone, va ! ! ! s'écria Pierre Maubrion en lui serrant les mains, qui vous casse par amitié. — Voilà, en vérité, une curieuse ville ! — Êtes-vous heureux d'être ici, vous autres ! ! ! ajouta-t-il après que les présentations entre Léon Marcillac et lui eurent été faites.

— Marchons un peu... Le break nous suivra, je verrai Vitré ; voici la première fois que je viens dans ta Bretagne, le paradis dont tu m'as parlé... en enfer. Laisse-moi l'admirer un peu. Je suis las d'être assis et secoué.

Ils s'en allèrent tous trois par les rues, la voiture en arrière. De temps à autre, on s'arrêtait, Pierre poussait des cris d'admiration, un vieux mur l'extasiait, une maison déjetée le ravissait.

— C'est du chouan tout pur, disait-il des habitants. « C'est du vrai moyen-âge !... » criait-il de la ville.

— Ce cher ami, grondait Roland en serrant le bras du voyageur qu'il avait passé sous le sien.

— Êtes-vous heureux d'être ici sous la neige, avec des corbeaux dans la rue sans trottoirs ; ce vilain ruisseau au beau milieu de la voie est-il assez joli, assez noir ! Il n'y a décidément que les édiles de province pour avoir du goût et se faire les complices de la nature. Voyez ce château, les arbres poussent dans les tours comme nos

orangers dans leurs caisses. Ce Vitré tout blanc, sentant le froid, le bon froid sincère ! Il a mis de la coquetterie pour me recevoir.

« A Paris, on ne voit jamais de neige : c'est trop propre ; on peigne les arbres tous les matins, ils ont trop de feuilles. Est-ce laid, Paris ! Est-ce affreux, nos grandes boîtes de pierre avec des mascarons en ronde-bosse ; la grimace des habitants ne suffit-elle pas ?

— Ce pauvre Maubron ! clamait Roland riant aux larmes, tu vois, Léon ; que t'avais-je dit, mon bon ?

— Et ces boutiques, ces échoppes, ces voûtes ! ces bornes qui servaient à monter à cheval au temps où nous n'avions pas de chemins de fer ! Voilà des maisons nobles, des maisons à seize quartiers. Là-bas, seize maisons suffissent pour faire un quartier...

— Oh ! fit Roland scandalisé.

— Pardonne-moi cette plaisanterie toute d'enthousiasme. Voilà la ville finie ; la neige devient plus épaisse... remontons dans ton break, et allons enfin faire connaissance avec cette petite merveille qui t'a pris tout vivant à tes amis pour en faire sa proie. Je suis sûr, monsieur, soyez-en juge, que la petite comtesse est charmante.

— Ma cousine est effectivement une femme accomplie, répondit Léon un peu scandalisé de ce ton léger avec lequel cet étranger parlait de madame de la Ferronaie.

— Accomplie ! gageons, monsieur, qu'elle est mieux que cela, fit Pierre Maubron, qui sentit le trait et étreignit et interlocuteur, qui semblait vouloir lui donner une leçon d'un regard profond.

— Pierre ! ! ! Pierre !!!... dit Roland ; ne te figure pas un miracle ! tu trouverais peut-être ma petite femme laide après cela.

— Accomplie ! poursuivit Pierre. Ce n'est pas avec ces perfections-là qu'on eût pris du premier coup et percé jusqu'au cœur notre sceptique et heureux Roland. Il y a mieux que cela, vous dis-je ; ces qualités accomplies ont quelque chose de froid, de guindé, de collet monté qui repousse et n'attire point.

Un Parisien du boulevard comme ce grand garçon aurait eu peur d'une fille accomplie ! Nous en avons aussi là-bas, monsieur Marcillac, du côté de Saint-Thomas d'Aquin, autour de Saint-Sulpice ; nous les connaissons, nous les apprécions, nous les admirons ; mais nous sommes quelques-uns qui ne voulons pas les épouser. Si vous me permettiez d'être irrévérencieux, je vous dirais que c'est le stock, le solde des belles fleurs de nos bals qui, n'ayant pas dansé tout l'hiver, vont se marier l'été à des provinciaux... de province.

Pierre Maubron plaisantait ainsi à froid, et sans que le sourire accompagnât sa gaieté. Cette singularité l'avait posé dans le cercle d'amis, d'admirateurs et de fanatiques dont il était entouré à Paris.

— « Un clair de lune dans la neige, » disait de sa bonne humeur un homme d'esprit qui l'avait bien jugé.

— Ça, Roland, que vais-je voir là-bas ? car il me semble que je vais tomber au milieu de ta famille comme un diable au milieu d'un bénitier, et le moins que je puisse faire, assurément, c'est de ne pas mettre mon pied fourchu sur un terrain prohibé.

— Il y a à la Ferronaie ma belle-mère d'abord, madame de Coralie, mademoiselle Gabrielle de Coralie, ma belle-sœur. La première est une femme vertueuse qui en remontrerait à un procureur sur les questions d'affaires. D'une innocence et d'une candeur inexprimables sur toutes les autres. Ne peut croire au mal, n'ayant jamais rencontré que le bien. Prétend que les mauvais sujets n'existent que dans les mauvais romans. Me tient, au fond, pour le plus vertueux des hommes, et a coutume de dire :

— Mon gendre ! On a bien raison de dire qu'on exagère ! On m'a raconté qu'il avait eu des maîtresses ; on me l'a dépeint comme une manière de sultan. Eh bien ! c'est un garçon fort doux, fort rangé, fort convenable, qui ne quitte point sa femme et la rend très-heureuse. Il ne peut sentir Paris.

— Voilà, en vérité, une personne bien perspicace ! — Et sa fille ?

— Oh ! c'est une enfant de dix-sept ans qui regarde mon bonheur conjugal avec des yeux grands ouverts, pleins d'étonnements inouïs. — Depuis un an, elle n'a pu s'habituer à entendre sa sœur me dire toi, me préférer à leur mère, — à elle-même. Il y a là quelque chose qui dépasse son entendement et lui fait envisager le mariage comme une féerie.

— Je suis sûr qu'elle est jolie, mademoiselle Gabrielle !

— Voici meilleur juge que moi-même, fit avec un sourire malicieux le Paladin en démasquant son cousin. Diane prétend que Léon, qui fut l'amoureux de ma femme avant moi, s'est, en désespoir de cause, tourné vers Gabrielle, et qu'il l'adore à l'heure présente.

— Ah ! fit avec un accent singulier Léon Marcillac, madame de la Ferronaie affirme que je suis amoureux de sa sœur ?

Pierre Maubron se tourna vivement vers le jeune homme et le regardant avec cet œil fixe qui faisait dire quelquefois de lui : c'est un *jettatore*, il lui dit lentement :

— C'est un change, monsieur.

Le Paladin, qui décidément était d'humeur joyeuse, se tint les côtes sans comprendre la fine double entente de ces quatre mots.

— Oui, fit-il, mais c'est un nouveau lancer. Je me charge de l'hallali, car mon cousin est bien le plus charmant compagnon.

L'incomparable analyste avait percé à jour le mystère dans la simple observation de Léon. Il y avait là un secret et sans en avoir absolument tous les fils, il savait déjà quelque chose. Il était bien près de savoir tout.

— Et artiste ! continua Roland. Une incarnation de toutes les formes de l'art.

— Madame de la Ferronaie est-elle donc musicienne ?

— Tu la jugeras. A vous trois, vous allez nous transporter au septième ciel ; Léon, je te présente le meilleur élève de Thalberg.

— Te ravir ! Il me semble que tu n'aimes guères le piano, et qu'à nos concerts de chambre tu t'endormais assez régulièrement.

— Ma femme m'a réconcilié avec la musique.

— A qui ce vieux château, ces grands châtaigniers dont j'aperçois le profil perdu dans la brume ?

— C'est la Ferronaie, mon ami, le but de ton voyage.

— Superbe, mon ami, reçois mes compliments.

Et, s'enveloppant dans sa pelisse, tandis que le Paladin poussait les chevaux fumants à travers l'air froid et déjà surexcités par la bise, tandis que Léon réfléchissait à ce personnage si supérieur à ceux qu'il avait vus jusque là, Pierre Maubron sembla s'abîmer dans la contemplation du paysage d'hiver. Au fond cette ardente intelligence, transportant, ne fût-ce que comme exercice et comme aliment d'activité, ses calculs et ses théories sur tous les champs de bataille, pesait sa conduite future et se demandait avec un étonnement profond pourquoi, seul de leurs anciens amis, Roland l'avait appelé pour l'introduire dans le gynécée.

A mille lieues dû rôle qu'on s'apprêtait à lui faire jouer, il échafaudait pour les détruire aussitôt à coups de raison toutes les vraisemblances.

— Ces gens-là sont heureux, se disait-il, voilà un marié de six mois qui doit l'être, puisqu'il rayonne et se cache. Une jeune femme à laquelle rien ne manque, pas même un musicien pour les duos de campagne, lorsque l'ennui la visite et que le mari court un chevreuil.

Je ne vois pas trop le besoin qu'on a de moi. Et c'est en vérité pour cela que je suis venu. Tous les problèmes m'attirent, à la condition que je joue bien vite le rôle d'Edipe et qu'ils ne me retiennent pas trop longtemps, surtout au fin fond de la Bretagne.

Brou ! quel froid ! Ce Marcillac est le seul qui semble m'avoir... peu désiré, pour penser poliment.

Est-ce que ce serait l'amant de madame la petite comtesse ? Un amant l'an d'après la noce, lorsqu'on possède un mari effroyable comme Roland ?

Non, ce n'est pas possible. Roland n'est certes pas un aigle, mais au moins ce n'est pas un imbécile, encore moins, cent mille fois moins, un tolérant..

On ne s'enferme pas ici pour tolérer quelque chose. A Paris, passe encore. Mais à Fougères ! Donc, cela ne peut pas être. En tout cas, j'aurai pour passe-temps d'y regarder de près et l'on ne me trompe pas, moi. Vive Dieu, quelle tenue de coq de combat !

« Ma cousine est une femme accomplie. »

Benêt, va ! à Paris, un garçon de vingt ans n'aurait rien dit, il aurait compris. Quels innocents ! quels pasteurs ! Enfin, quoi que ce soit, il y a quelque chose que je ne saisis pas. Ce soir, j'espère avoir tout éclairci. Si une comédie se jouait dont mon ami soit dupe, en partant d'ici, dans une quinzaine, je lui ferai l'opération de la cataracte. C'est délicat, ces choses-là, mais avec du savoir-faire... et je resplendirai aux yeux de ce bon garçon d'un éclat nouveau.

En ce moment, on entrait dans la cour du château, une cour semi-circulaire, entourée de communs, et qui paraissait singulièrement grise et sombre au repoussoir de la neige. Les domestiques, Bretons obséquieux et familiers, entouraient la voiture, et le Paladin, prenant dans le break son ami, comme il eût fait d'un enfant, le déposait à terre joyeusement.

— Voilà un homme étrange, pensait Léon Marcillac, en entrant le dernier dans le vestibule et tandis qu'on accompagnait jusqu'à son appartement Pierre Maubron :

« Que va-t-il advenir de tout ceci ? »

XIII

— Ça, dit le Paladin à son ami, lorsque la porte de la chambre fut refermée, tu vas me rendre un grand service.

— Nous y voilà, pensa Pierre Maubron.

— Ma femme veut aller à Paris, j’ai compté sur toi pour l’en détourner.
 — C’est mon procès que tu veux que je me fasse, en somme.
 — C’est ce que je te dis. Mes raisonnements n’y ont rien fait. J’ai dû faire appel à ton amitié.
 — Et que veux-tu de moi ?
 — Que tu lui fasses peur.
 — Mais c’est un guet-apens que tu m’as ménagé !!
 — Absolument.
 — Et tu as pu croire que je tomberais de mon plein gré dans un tel traquenard ?
 — Il le faut. Tu connais le proverbe : *Ab uno disce omnes*. Par celui-là, apprends à connaître les autres.
 — C’est-à-dire que je dois être exécration.
 — Abominable.
 — Haïssable ?
 — Détestable. Tout en restant à ton aise le plus aimable des mauvais sujets. Fais-leur dresser les cheveux sur la tête, et affirme que tu es le meilleur de là-bas.
 — C’est entendu.
 En ce moment la cloche du dîner tinta et les deux bons compagnons descendirent au salon où tout le monde était déjà réuni.

XIV

Madame de la Ferronaie causait avec Léon Marcillac, Gabrielle de Coralie brodait au métier ; madame de Coralie causait avec le bonhomme Dorion.

Deux ou trois veneurs de Rallie-Bretagne racontaient la chasse de l’avant-veille. La fameuse aventure du loup était remise sur le tapis par le retour de Léon, et la vaillance de Roland était le thème acclamé de tout le monde.

Un grand feu de hêtre éclairait vivement le vieux salon, et les personnages ressortaient, le pied dans ce cadre tranquille. Les rustiques tapisseries faisaient grimacer autour d’eux les personnages fantastiques, les bergers blancs, les moutons bleus, le ciel vert et des arbres de toutes les couleurs. On causait bas, de peur, sans doute, de mettre en fuite le calme et la solennité naturelle à des lambris si sérieux. Les dames, assises toutes droites dans leurs fauteuils de bois sculpté, écoutaient avec des sourires modérés ; point d’attitudes abandonnées ; on aurait cru compromettre à la fois, et le respect qu’il faut rendre à autrui, et celui qu’on se doit à soi-même. Gens de bonne compagnie, au demeurant, d’un savoir-vivre complet, mais peu diserts, et ne parlant que de petites choses qu’on taillait en de petits discours, sur le patron des grandes. Jamais une fausse note, un éclat de voix heurté, une opinion hasardée, un propos leste, une plaisanterie vive ne venaient rompre l’harmonie.

Il était un mode de récit comme aussi une prononciation dont il ne fallait pas sortir sous peine de réprimande, et chacun vivait là sans s’apercevoir de telles monotonies, sans en souffrir surtout, sans désirer autre chose. Les longues après-dînées neigeuses, qui claquemurent les êtres du logis, se passaient de la sorte. On revenait sur l’histoire des générations éteintes, histoires cent fois redites dont on riait tout de même à petit bruit.

Voilà dans quel milieu, sans avoir averti personne, Roland présenta son ami, Pierre Maubron.

A la vue de ce grand jeune homme, si correctement habillé, si sévère de physionomie, si mesuré de geste et si réservé d’attitude, les hommes se levèrent, la conversation s’arrêta court ; il y eut comme un ébahissement général.

— Diane, manière, et vous, dames et messieurs de céans, je vous présente mon plus vieil ami, un hôte pour quelques semaines, M. Pierre Maubron.

Le nom de M. Maubron n’était inconnu pour personne à la Ferronaie ; ses livres, on les trouvait sur les tables, et quand son nom paraissait, ça et là, dans les échos des journaux, Roland avait coutume de parler de lui toute la journée.

— Ce pauvre Maubron ! faisait-il. Voilà un lion ! Ou bien encore :

— Mon cher Pierre ! voilà un homme complet ! Aussi, quelle vogue ! Que de succès !

Toujours dans ces courtes phrases quelques points d’admiration.

Quelquefois aussi :

— Lorsque j’étais là-bas...

Là-bas voulait dire Paris. Il était convenu tacitement qu’on ne prononcerait jamais le nom diabolique.

Maubron avait coutume de dire...

Ou bien :

— L’opinion de Maubron, qui fait loi dans un certain monde élevé de la ville...

Et autres locutions en usage chez un ami enthousiaste point envieux. Bien des fois Roland avait manifesté l’intention d’inviter à une villégiature de quelques semaines le cher Parisien, mais, au grand désappointement des

dames affriandées par cet illustre inconnu, cette velléité n'avait pas eu de suites.

— Il ne viendrait pas, ajoutait-il.

Et il était venu, à l'improviste, croyait-on ; on l'annonçait sans préparation ; on le présentait comme un simple mortel.

Diane en devint aussi blanche que sa collerette et faillit perdre contenance.

— Soyez le bienvenu, monsieur, fit-elle.

— C'est une surprise, cela, j'espère ! dit Roland enchanté.

— Vous eussiez pu me prévenir, mon ami, répondit la petite comtesse en examinant sa toilette à la dérobée, je suis sûre que vous le saviez !

Un gros rire fut la réponse du Paladin.

Tout le monde s'était rapproché, et le cercle se formait autour du nouveau venu, qui demeurait isolé au milieu du salon, car on voulait bien être curieux, mais familier, jamais.

— J'ai l'air d'un ours forain, pensait le diplomate mal à l'aise, malgré son aplomb.

Il voulut échapper à ce cercle par quelque tangente ; le poignet du comte, sous lequel, même lorsqu'il était de velours, on sentait l'acier, le rattrapa au vol.

— Et la présentation officielle, lui souffla-t-il. Crois tu donc que l'opération soit sitôt finie ?

— Dépêchons-nous donc, bourreau ! répondit Pierre avec résignation.

Il n'y en eut pas pour plus d'un quart d'heure, durant lequel on l'appela M. de Maubrion, et on l'affubla de trois ou quatre familles qui pouvaient porter ce nom. Il s'excusa comme il put, profita d'un moment de silence pour répondre à l'un des hobereaux, d'une voix très douce et très-nette :

— Vous me faites honneur, monsieur ; mais je ne mérite pas vos recherches : mon père était chirurgien de village, vétérinaire à l'occasion.

Là-dessus, il salua avec un sourire ironique et particulier à ce visage, dont toutes les expressions étaient le résultat d'études. Cette petite déclaration jeta un froid dans l'assemblée.

Madame de Coralie se retourna vers le notaire et le curé, et leur dit assez haut et naïvement :

— Maintenant, messieurs, si nous continuions notre whist... A vous à faire le mort, mon cher tabellion.

— Par égard pour nous, qui le disions par égard pour lui, souffla le hobereau à son voisin, il eût pu accepter la substitution. En somme, elle nous est indifférente, l'origine de ce M. Pierre Maubrion.

La brèche fut faite à l'instant même ; Pierre entraîna son ami dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Elle est charmante, ta femme, lui dit-il, cette main, ces yeux, ce sourire... Une petite fée t'a ensorcelé, mon pauvre bon. Heureusement, s'est-elle prise à ses propres pièges.

— Hélas ! mon ami, pas trop. Je tremble toujours, en la voyant, qu'elle ne transforme en un superbe carrosse quelque escabeau, mes deux bassets en grands chevaux ; je crains qu'elle ne s'envole en cet équipage, vêtue d'une robe de menu vair, comme disent les vieux, contes, et qu'elle ne m'entraîne avec elle.

Diane avait suivi ce personnage, qui vivait dans l'Orient de ses rêves, avec un regard profond que surprit Léon Marcillac. Il attendit qu'elle parlât, espérant qu'elle exprimerait ses impressions ; mais elle se tut, gardant pour elle sa pensée. Pourtant enfin elle lui dit d'une voix tranquille :

— Mon Cousin, pourquoi donc étiez-vous parti ?

Le pauvre garçon eut le cœur étreint d'une angoisse. Quel accent devant leurs souvenirs, leurs sentiments d'hier !

Elle continua en lui prenant le bras pour passer dans la salle à manger :

— Mon cousin, je suis aise que vous soyez revenu, j'ai de la musique nouvelle, j'ai reçu *l'Africaine*, vous verrez !

— De la musique nouvelle, pensa le pauvre Marcillac qui avait tremblé plus pour cette âme que pour lui-même, qui s'était reproché d'être le tentateur ! et des caprices nouveaux et des montagnes d'oubli ! Aussi le malheureux était livide lorsqu'il s'assit à table à côté de la cruelle, qui lui dit tout haut, en indiquant sa droite à Pierre Maubrion et sa gauche à son cousin :

— Enfant prodigue, cousin sauvage, parent dénaturé, il faut bien faire les honneurs à votre retour.

En même temps, elle échangea une révérence cérémoniale et froide avec M. Maubrion.

Durant tout le repas, elle affecta la même politesse qui tint à distance le diplomate en mission auprès d'elle. Tous les efforts qu'il fit pour rompre la glace furent inutiles. La jeune femme, par un sentiment secret qu'il prit pour une défiance instinctive, n'eut de préférence que pour Marcillac ; à peine accueillit-elle d'un sourire distrait tant de frais faits pour lui plaire.

Piqué au jeu, il essaya de quelques récits de pure essence parisienne qui captivèrent tout l'auditoire en quelques secondes et mirent un instant Roland au supplice en le faisant douter de son allié.

Diane continua son *aparté* à mi-voix avec Marcillac, et quand la chose fut devenue impossible, elle eut tant de souci du service, qu'il fut évident qu'elle n'avait rien entendu... rien voulu entendre, pour être exact.

On passa de nouveau au salon. Le comte, que l'insuccès de son ami auprès de sa femme avait singulièrement surpris, voulut les rapprocher craignant quelque malentendu.

— Diane, dit-il, en prenant sa femme à part ; que dis tu de Pierre Maubryon ?

— Que voulez-vous que pense de ce Parisien pur sang une petite provinciale telle que moi ? Comme homme, il est grand, mais il est trop maigre ; comme visage, il est laid avec des yeux qui rachètent un peu sa laideur ; comme façons, il est étudié ; nous sommes habitués à des gens moins polis... aux angles. Comme toilettes, il doit nous trouver en retard ; mais je le trouve en avance ; pour le reste, dont je ne parle pas, nous verrons plus tard.

— Dina ! s'écria Rolland, en saisissant les mains de sa femme, tu es un bijou de malice ; mais je te parle de l'esprit de mon ami. Un homme comme lui n'a point de valeur physique ; il réside au moral tout entier.

— Êtes-vous bien sûr, Roland, qu'il se déclare satisfait si vous lui répétez ce que vous venez de dire.

— Un instant, Dina, permettez... je m'entends ; assurément il fait cas du corps que Dieu lui a donné, autant que chacun de nous, qui n'avons pas autant de prétentions et de droits qu'il en possède sur d'autres terrains, mais enfin...

— J'ai donc porté un jugement comme un autre.

— Mais c'est un artiste, un musicien incomparable, un grand écrivain ; c'est un penseur, il a une profonde connaissance des hommes et des choses. Il est observateur, il est philosophe. Il sait des bibliothèques entières de choses. Il passe tout au crible de sa raison, et ses jugements sont des lois à Paris.

— Mais, Roland, j'admets tout cela. Enfin il n'emploiera guère pourtant ici tous ces sublimes talents, et moi qui ne connais point le grand théâtre de ses triomphes, je ne l'apprécierai peut-être pas autant qu'il vous conviendrait.

— Mais, ma chère Diane, il a parlé, il a causé, il a brillé, il a charmé tout le monde...

— Dès lors, mon ami, qu'avez-vous à faire de mon opinion ? La majorité ne fait-elle pas loi ?

— Mais c'est ton avis, ton avis motivé que je réclame.

— Je n'ai pas entendu.

— Soit ! en ce cas, ouvre le piano et prie-le de s'y asseoir. Vous aurez au moins cette sympathie de la bonne musique.

— Il ne peut être meilleur artiste que Léon.

— Allons, Diane, le temps et le commerce de cet esprit distingué t'amèneront, j'espère, à plus de bienveillance, fit le pauvre garçon avec un gros soupir en s'éloignant tout déferé.

Lorsqu'il arriva près de Pierre Maubryon, celui-ci paraissait soucieux et rêveur.

— Mon ami, lui dit Pierre sans préambule, il m'a paru que ma présence ici m'était pas absolument du goût de madame de la Ferronaie. Je ne veux pas te causer le chagrin de partir aussitôt et de fausser brusquement compagnie. J'étais venu pour toi, je demeurerai donc ici trois jours et le quatrième je serai à Paris.

— Pierre, tu ne feras pas cela ; je conviens que ma femme pouvait et devait être plus accueillante, mais réfléchis que c'est bien jeune, une femme de vingt ans, songe que tu es le premier homme un peu remarquable qu'on lui présente. Il y a là de la timidité, de la défiance de soi. Rien de plus. Il faut lui laisser le loisir de s'approprier.

— Mon cher, je ne me fais illusion ni sur mon âge, — j'ai bientôt trente-sept ans, — ni sur quoi que ce soit de moi-même ; en outre, je sais fort bien que les Parisiens à cent lieues de Paris, sont des animaux lunaires.

Je n'ai donc pas la prétention de plaire à tout le monde, surtout aux jeunes femmes. Enfin j'ai personnellement des opinions trop connues, pour que je puisse prétendre être accepté sans bénéfice d'inventaire. Néanmoins, je persiste dans ma décision parce que j'ai commis une grosse, faute ; je suis venu à ton appel ayant complètement oublié que les gens mariés ne sont pas semblables à eux-mêmes au temps qu'ils étaient célibataires. Ils ne sont plus que la moitié d'une femme.

Il me faudrait être aussi intime avec l'autre moitié et je ne suis pas sûr d'y parvenir ici. N'exige pas *que* je lente la mauvaise fortune.

— Soit ! Pierre ; mais je veux les quatre jours, et je te demande de ne pas prendre un parti avant cette époque.

— Je le veux, mon ami, et de grand cœur.

Plusieurs voisins de campagne étaient arrivés. La compagnie commençait à devenir nombreuse. Pierre Maubryon demeura seul et se prit à réfléchir.

— Voilà une curieuse enfant, pensa-t-il avec une certaine impatience. C'est à peine si elle a cru devoir observer vis-à-vis de moi les convenances ! Aimerait-elle ce Marcillac ! Je le saurai ! et j'aurai certes moins de répugnance à la punir de son dédain. Car c'est du dédain, du vrai, je ne puis en douter. — Du dédain pour moi, Une petite provinciale de vingt ans ! La chose est assez curieuse et vaut la peine qu'on s'y arrête, pour savoir à quel point elle est réelle.

Du dédain !!! Et l'on se moque de moi assez ouvertement pour ne point écouter mes paroles. On ne s'inquiète point de l'étranger qui est un hôte, cependant.

Gageons qu'elle ne me priera point de jouer !

« Ah ! vraiment, c'est trop fort ! Tout Paris joue mes concertos, elle ne peut l'ignorer, ce bavard de Roland l'aura répété cent fois. On ne sait comment m'attirer pour me demander d'exécuter quelque morceau. Et elle invite M. Marcillac à se placer auprès d'elle au piano, Dieu me damne ! elle va l'accompagner elle-même, sans m'avoir invité à commencer. Cela touche au parti-pris de me blesser. »

En effet, à l'instant même où Roland, appelé ailleurs par ses devoirs de châtelain, n'était point au salon, Madame de la Ferronaie allait prendre le bras de son cousin et l'amenait au piano.

On sentit généralement le procédé, car on n'ignorait point le mérite de Pierre Maubrimon, et chacun pensait à l'entendre. Aussi tous les yeux se tournèrent-ils vers lui.

— Il me semble qu'on se moque de moi ici, pensa-t-il en déguisant sa colère sous un sourire.

Monsieur, dit-il à un gentilhomme campagnard qui passait à sa portée, voulez-vous bien me faire l'honneur de me dire s'il y a chez mon ami la Ferronaie une table de boston ?

— Joueriez-vous le boston !... s'écria le personnage avec un éclat qui fit retourner toute la chambrée.

— En avez-vous douté ? répondit Pierre, vous me feriez injure ; je le recherche,

— Venez, monsieur, venez. Nous allons vous mener dans le coin interdit aux profanes. Il joue le boston ! Vous confondez, monsieur, les notions que je croyais posséder sur votre personne. Mettez-vous là, monsieur, je cherchais un partner ; nous n'avions qu'un mort, foin du Whist ! A vous de donner, monsieur, Piccolo !

Voilà pourquoi, lorsque Roland revint, lorsque Léon et Diane eurent obtenu les applaudissements de la galerie, et qu'on chercha Pierre Maubrimon, on ne put le trouver que dans un salon discrètement chauffé, tout doux éclairé, entre trois vieux gentilshommes qui raffolaient de lui et lui faisaient des révérences. Il jouait audacieusement une grande misère sur table, lorsque Roland pénétra jusqu'à lui.

— Le boston !! Pierre au boston !!! Si tu le racontes, Maubrimon, je suis perdu de réputation là-bas, s'écria-t-il.

— Hélas ! mon ami, fit la sémillante comtesse accrochée au bras de son gigantesque mari, comme une fleur de capucine au tronc d'un pommier ; voilà pourtant tout ce que nous pouvons offrir à monsieur. C'est une presque imprudence de venir à la Ferronaie !!!

— Un instant !!! j'y suis bien, et je m'y trouve... mieux, interrompit Roland, pourquoi mon ami ne pourra-t-il s'accommoder de nos plaisirs ?

— Aussi êtes-vous un transfuge, mon ami, un traître !! monsieur n'est pas de même apparement. Ce n'est pas lui qui consentirait à se marier ici. Et vous oubliez, Roland, que vous avez un dédommagement qui manque à M. Maubrimon.

— Lequel ? grand Dieu ! fit le Paladin.

— Votre servante, grand ingrat, votre fidèle et attachée servante, dit la mignonne créature avec un salut. à toutes jupes étalées.

Et pour la première fois, dans un sourire jeté en plein visage, elle lança au diplomate un regard... tel que Pierre Maubrimon, si habitué qu'il fût à tous les manèges de la coquetterie, n'en avait jamais reçu de pareil.

Il fut si stupéfait qu'il recula et baissa les yeux.

— Ah ! pensa-t-il, voilà, sur ma foi, des yeux jaseurs, et je ne m'étonne plus, mais plus du tout, si mon ami Roland a été pris dans les filets de la petite comtesse. J'en connais bien d'autres, à qui pareille chose fût arrivée. Ma mission n'en devient que plus difficile. J'ai affaire à forte partie, et le moins qui puisse m'advenir, c'est d'être deviné.

Mais presque aussitôt la jeune femme s'était redressée et avait repris vis-à-vis de lui une sorte de persifflage très-déguisé et du meilleur ton, dont tous les mots devaient porter dans cet esprit exercé.

— Si je comprends, murmura Pierre Maubrimon, ce langage à double sens signifie que c'est un jeu qu'on joue vis à vis du monde, auquel jeu il ne me faut point laisser prendre. Vous verrez que demain elle me priera confidentiellement de lui venir en aide contre son mari !

Après tout, je suis venu ici sans parti arrêté. Je puis donc être neutre. Et puis un petit bout de trahison en faveur d'une jolie femme contre l'amitié, contre ce grand benêt de Marcillac surtout, qui va partout roulant des yeux énamourés, serait-ce donc bien grave ?

« Non, n'est-ce pas ?... je verrai ; la nuit porte conseil » Ces réflexions le suivirent durant tout le défilé des invités qui se retiraient, et jusque dans la grande chambre tendue de cretonne à personnages flamands, auxquels les lueurs du feu faisaient danser de vraies sarabandes.

— Quelle charmante créature, rêvait-il à demi-assoupi Quel être mignon et délicat. C'est bien le cas de dire d'elle

Que Dieu la fit ainsi pour la faire avec soin.

Voilà sur ma parole, un chef-d'œuvre ! ! ! Quel malheur que ce soit un fruit défendu, même pour le braconnier qui se nomme Pierre Maubrimon. Surtout pour lui ! ! ! L'homme sans scrupule est bien près du bonheur.

XV

Le lendemain, quand il s'éveilla, les champs étaient couverts de neige, les arbres pliaient sous le faix, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le silence, le manteau terne du ciel, endormaient les grands bois.

C'était un temps de repos pour Rallye-Bretagne. Les cors allaient demeurer accrochés aux murailles, les fusils pendre aux panoplies, et, dans les écuries du château, les chevaux fatigués se reprendre paisiblement aux provendes, ayant de la paille dorée jusqu'au ventre. Les chiens, dont on ne pouvait voir le chenil de la fenêtre, se pelotonnaient par groupes pour se tenir chaud, flairant les frimas, poussant vers le vent du nord de longs hurlements.

Les valets de ferme et d'écurie se hâtaient, et sur le pavé des cours on entendait, assourdi par le tapis blanc de l'hiver, le bruit de leurs sabots. Au loin, la ville de Fougères étageait les tours toutes chenues du vieux château et ses groupes de maisons difformes. — Le roi Chante clair faisait tapage dans la basse-cour, jetant, à travers ces bruits du réveil, sa note sonore.

— Sept heures et demie ! si tôt ! s'exclama Maubrimon, et le ramage des fermes me réveille !

Il courut à sa fenêtre et contempla quelques instants le paysage.

— C'est beau, mais voilà Rallye-Bretagne en déroute ; nous ne chasserons pas. Voilà les inconvénients du village ! chantonna-t-il. Mais alors, quels moyens de tuer le temps ? Point de livres ou des livres naïfs, ce qui est à peu près la même chose : pas de journaux, que les majestueux *Débats*. Je ne vois guère que madame de la Ferronaie qui puisse être ici sérieusement agréable. Ah ! les jolis yeux, et comme le fameux regard d'hier m'a fait rêver ! Voilà bien les coquettes ! Où veut-elle en venir ? Je ne me suis pourtant pas trompé, et cette charmante créature n'a pas voulu d'équivoque.

Bah ! les coquettes ne se prennent pas, quand même j'aurais la velléité félonne de souhaiter celle-ci. Elles vous échappent au moment où l'on croit les tenir. — Et puis les provinciales, il y a la mère, le mari qui n'a rien à faire, une sœur curieuse, des domestiques derrière toutes les portes... Le bon Dieu qui entend, le devoir qui commande, le confesseur qui défend — toutes les herbes de la Saint-Jean !

Un amant ! ! ! Mais vous êtes donc, monsieur, le diable en personne que vous tentez une faible femme. — Sortez !

Et ceci, notez bien, après trois mois de marivaudage, de soupirs, de regards en coulisse et de pressions de mains discrètes. L'expérience m'a rendu trop positif, et quand bien même l'amitié de Roland ne me retiendrait pas, je m'abstiendrais de voyager en un pays dont j'ignore la carte. Ce pauvre Roland, il mériterait bien cela pourtant, le bon apôtre ! En a-t-il joué de ces malheureux maris ! Et quand nous lui disions :

Gare aux représailles, ton tour viendra.

Comme il nous répondait tranquillement :

— Jamais ! Je vous défie tous de me tromper, moi ! A commencer par toi, Maubrimon, qui te dis bien savant en ces matières ; j'aurai l'expérience et les yeux ouverts surtout pour les amis, surtout pour les amis, entendez vous bien ! »

C'était, ma foi, bel et bien un défi qu'il nous adressait à nous tous, avec mon nom en tête de la liste !

Comme le mariage change un homme ! Il y a, chez lui, un parent qui fait la cour à sa femme, qui l'adore tout au moins, et Dieu sait comme il est prudent de laisser de pareilles allumettes, même amorphes, contre une femme !!!

Combien j'en ai vu de ces incendies, prétendus d'avance impossibles, et contre lesquels les maris refusaient de s'assurer ; pourtant ils se sont allumés et ont tout dévoré : bonheur, honneur, famille, au profit de quelques crétiens, de quelques vieux et laids personnages qui aimaient sincèrement.

C'est pourtant vrai, que l'amour est un sérieux aimant. Dire que je ne l'ai jamais connu que par approximation. Ce n'est pas faute de l'avoir souhaité, cependant ! On doit vivre, on doit flamber. Voilà, des émotions ! Ah ! monsieur mon cœur, si vous veniez à vous prendre tout à coup, comme je vous malmènerais, comme vous rattraperiez vivement le temps perdu, comme vous illumineriez ma vie ! ! ! Au fait, à quoi cela m'a-t-il jamais servi, tous ces semblants d'amour ? A des désillusions instantanées qui suivaient tout grand succès ; à être prêt à offrir les clefs de la place à l'ennemi, le lendemain même de sa prise.

Ah ! parlons-en ! ! ! Tenir garnison d'amour dans le cœur d'une femme pour laquelle on sent, il est vrai, un désir suffisant pour une comédie, mais si délicat, si léger, qu'il s'éteint quand on veut l'éteindre. Voilà un plaisir

souhaitable aux adversaires qu'on aime le moins.

Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit et je ne sais pourquoi ma pensée me ramène toujours à moi-même lorsque je songe à cette jeune femme. Je m'étonnais donc de cette imprudence de Roland qui laisse le loup dans la bergerie. Si je lui prouvais qu'il ne faut point se vanter ? Il n'a jamais su, ce grand Paladin, qu'il m'avait soufflé madame de L... Quelle revanche, si je lui soufflais sa femme !!!

Ce serait mal, et j'aurais vraiment trop d'avantages. Surtout après la confiance qu'il m'a faite.

Lui souffler sa femme ! ! ! non... non... mille fois non. Quoiqu'on s'ennuie ici à périr, quoique la neige m'y invite, que laisser une telle perle à ce monsieur gourmé nommé Léon Marcillac soit un meurtre, et pis que cela, une bêtise ; quoique le diable de regard... Enfin... je ne le puis pas.

D'ailleurs lui souffler sa femme, ce ne serait déjà pas si facile ! ! ! ainsi que je le pensais tout à l'heure. Il y aurait là une tactique toute nouvelle à employer, un inconnu à sonder, des adversaires à vaincre, un danger à courir ; ce diable de Roland ne plaisanterait pas, s'il savait quelque chose. Ce serait drôle !!!

Mais que de précautions ! Envelopper de velours toutes ses démarches, de ouate toutes ses paroles, désirer ce qu'on craint, craindre ce que l'on désire. Passer par des millions de petites angoisses, qui montent des jambes au cœur, comme un fourmillement. Plus de ces mystères si faciles de Paris, où l'on est plus caché dans la foule que dans une forêt ; mais une prudence cauteleuse, une diplomatie terrible. Et avoir affaire à cette petite créature, souple et fine comme l'ambre, qui joue son rôle, sans l'avoir appris, avec une perfection incomparable ; une ingénue qui ne connaît pas elle-même jusque dans quelles profondeurs elle est rouée ! Jouer cette comédie *coram populo* ! ! ! Il y a de quoi tenter plus vertueux que moi-même.

Allons, c'est un rêve, un mauvais rêve, dont je veux m'éveiller à moins que les circonstances ne m'y replongent malgré moi. »

Durant ce monologue, il procédait aux soins minutieux de sa toilette.

— Ça, dit-il, quelle conduite vais-je adopter vis-à-vis de madame de la Ferronaie ?

« Nous verrons bien... »

En ce moment, le Paladin entra d'un air contrit.

— Déjà levé, Parisien ? Tu vois d'ici notre mésaventure cynégétique. Au moins allons-nous tâcher de nous distraire de notre mieux. C'est un heureux temps de chasse aux canards, et si courre un chevreuil nous est interdit, nous avons tout près d'ici un marais superbe qui nous offrira quelque dédommagement.

— Une chasse au marais ? Et les rhumatismes ? Il fait un froid terrible sans doute.

— Effroyable. Quelque chose comme, douze degrés.

— Douze degrés ! tu me gèles !

— Vas-tu reculer ? On dira que tu boudes.

— Je te suivrai !

— On t'apportera des bottes immenses.

— Et j'ai mes fourrures, tout ira bien.

Quelques instants après, un à un, frayant leur route à travers la neige, ils suivaient les bords de la rivière. Roland marchait le premier, et les quatre ou cinq chasseurs, enveloppés jusqu'aux yeux, le suivaient à la file. Le ciel, toujours très-bas, était plein de neige, le vent faible, mais glacial. L'haleine gelait sur les lèvres. De temps à autre un vol de cygnes ou d'oies sauvages rayait la nuée à l'horizon. Les grands corbeaux à manteau poussaient dans le ciel leurs croassements, désespérés.

C'était une matinée lugubre. Le froid de la mort semblait être prêt à vous saisir au passage. La vie était comme engourdie dans toute la nature. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on distinguait le marais, morne et vide des troupeaux de l'été. Les roseaux, jaunis et ployés par la gelée, formaient au loin des plaques noires qui zébraient la plaine unie.

Ça et là, derrière un saule creux et solitaire, s'élevait lourdement un héron, salué par quelque coup de fusil, tiré trop loin pour l'atteindre.

On n'entendait que le frémissement de la rivière contre les glaçons de la rive, et le cri du vent dans les grands arbres.

Le gibier d'eau était rare, le froid avait solidifié les plus grandes mares.

La neige était haute et souvent elle avait affaibli la glace. On passait au travers de l'une ou de l'autre pour tomber jusqu'aux genoux dans l'eau glacée. Tantôt il fallait franchir un passage dangereux en tout temps sur une passerelle rendue glissante par le givre.

Le jeune comte, hardi, adroit et résolu, n'hésitait pas. Ses compagnons, habitués dès l'enfance à ces luttes avec la nature, le suivaient facilement. Maubriion, agile et énergique, les suivait et les devançait souvent ; mais il se fatigua bientôt de ce terrible exercice.

— On laisse M. Marcillac au logis, pensa-t-il, et là, bien chaudement Capitoné, il rit de nos misères volontaires entre une partition, un dessin ou une causerie charmante. Son affaire avec le loup a singulièrement servi cet heureux garçon-là. Il faut que je trouve aussi ma petite ruse qui me confine à la maison. Mais venu en apparence pour la chasse, je ne puis décemment refuser de chasser. Il faut le cas de force majeure, un cas sérieux. La petite comtesse, que je vais assurément gêner beaucoup, ne s'y laisserait pas prendre aisément.

Il chercha un instant et, avisant à quelques pas de lui le porte-carnier qui le guidait :

— Par où regagner la rivière ? demanda-t-il ; j'en ai assez, et voici un chemin diabolique.

— Dame ! monsieur, fit le gars breton, vous voyez d'ici le Couesnon, là-bas, cette ligne de saulaie. Mais vous ne verrez plus les autres chasseurs, le marais étant très-fourré d'osier dans cette partie.

— Je le vois bien, mon ami ; mais si tu es intelligent... comprends-moi bien ?

— Dame ! monsieur, j'essaierai.

— Veux-tu gagner vingt francs ?

— Dame ! monsieur, je veux bien !

— En ce cas, écoute-moi. Tu vois d'ici M. de la Ferronaie ?

— Monsieur le comte ?

— Oui. Eh bien ! tu vas tâcher de me mener dans quelque partie du marais, où, si grand qu'il soit, il ne me puisse apercevoir.

— Oui, monsieur, fit le gars en riant.

— Là, je me donnerai quelque foulure en franchissant un fossé.

— Oh ! que nenni, monsieur, je vous empêcherai bien. Monsieur le comte m'a recommandé...

— Veux-tu dix francs de plus et m'écouter ?

— Je veux bien.

— Ce sera une plaisanterie ; je n'aurai pas de mal, mais je pourrai m'en retourner au château ; nous nous serons égarés, voilà tout ; j'ai assez de la chasse.

— Moi aussi, monsieur ; va comme il est dit.

Ils s'en allèrent donc vers la rivière, à travers des difficultés qui achevèrent de mettre la patience et les forces du diplomate à la plus rude épreuve. C'est là qu'il acheva de détester Léon Marcillac.

— Il se chauffe, le traître ! grommelait-il, pendant cette campagne de Russie. Il n'attend guère mon retour. C'est un métier de mari que je vais faire là.

La levée du Couesnon les protégeait enfin. Ils se glissèrent le long des berges.

— Hâtons-nous, disait Pierre Maubrimon. Ce diable de brouillard me pénètre jusqu'aux os. Il me semble avoir senti quelques frissons de fièvre.

Ils se hâtaient, mais soudain le malaise de Maubrimon augmenta. Il lui fallut s'appuyer sur son guide.

— Je ne sais ce que j'éprouve, fit-il ; c'est singulier, ma tête est en feu. Véritablement, je souhaiterais être arrivé.

— En effet, monsieur, fit le pauvre garçon très-effrayé, vous voici bien pâle.

— Je n'aurai guère besoin de simuler une foulure, fit Pierre Maubrimon, voilà un prétexte de retour. Ma foi, mon garçon, le diable s'en mêle, mais je n'en peux plus. Asseyons-nous ici.

— Monsieur, monsieur ! il est nécessaire que nous marchions, le froid est trop vif. Il faut que j'appelle ces messieurs. Nous vous porterons, s'il le faut. Mais, seul, je ne peux vraiment pas.

— Ne les appelle point, j'espère que cela va se passer. On se moquerait d'une femmelette qui ne peut supporter quelques degrés de froid. Et cependant... je n'y vois plus...

— Au secours ! cria le jeune paysan, le monsieur se trouve mal. Au secours !!!

Mais les chasseurs étaient trop loin, la voix se perdait dans l'air lourd. La situation devenait critique, lorsque, par un de ces hasards faits pour les gens heureux (et Maubrimon se vantait de l'être), une charrette vint à passer sur la route prochaine, dans laquelle le conducteur et le paysan hissèrent le jeune homme évanoui.

On l'amena à la Ferronaie et madame Diane poussa un grand cri d'étonnement et de pitié en voyant le brancard sur lequel les domestiques transportaient son hôte, en proie à une fièvre terrible et ayant perdu connaissance.

Ce ne fut que longtemps après, lorsque les moyens énergiques employés pour combattre un commencement de fluxion de poitrine eurent produit leur effet, que Pierre Maubrimon ouvrit les yeux.

La petite comtesse, assise à son chevet, brodait. Une garde-malade dormait devant un grand feu.

Pierre fut quelque temps à se rappeler par quelles circonstances il se trouvait ainsi.

— C'est ma faute, aussi, pensa-t-il ; je suis singulièrement ridicule à l'heure présente. Aussi, délicat et fragile, comment vais-je rivaliser avec cet hercule de Roland et ses compagnons, hommes des bois ?

Il contempla sans parler, durant quelques minutes, le profil éclairé de madame de la Ferronaie, cet indéfinissable charme qui s'échappait continuellement de ces traits si fins et si purs.

Il fermait à demi les yeux, craignant à la fois de mettre fin à cette contemplation et d'être surpris en flagrant délit d'admiration.

XVI

La main délicate de madame de la Ferronaie avait orné la chambre de ces fleurs d'hiver qui réjouissent les yeux et n'ont point de parfums violents. Elle avait profité de l'assoupissement profond qui suivit la saignée faite à Maubrimon, pour emmener Marcillac les choisir avec elle, dans les serres.

— Qu'allez-vous faire de tout ce parterre ? avait demandé celui-ci, auquel elle confiait une à une ses préférences.

— C'est pour ce pauvre M. Maubrimon, répliqua-t-elle en souriant.

— Voilà un heureux mortel. On voudrait être malade à pareil prix.

— Savez-vous qu'il est très-attaqué ? Songez-vous que nous pourrions avoir un malheur au château ?

— Bast ! Une fausse fluxion de poitrine ! le tempérament est délabré. Voilà tout.

— Voilà tout ! ! Là est le danger, mon cousin ! ! songez au chagrin de Roland lorsqu'il reviendra de la chasse, sans compter son inquiétude. Vous devriez aller au devant de lui.

— Ce serait l'alarmer et effrayer inutilement tout le monde. M. Maubrimon est un imprudent.

— Roland est bien plus imprudent, à mon sens, d'entraîner ainsi tout le monde à ses expéditions... brutales. Vous avez failli y demeurer, et voici M. Maubrimon dans un pitoyable état.

— Il porte le fruit de tant de plaisirs, fit Marcillac.

— Il est donc des plaisirs qui tuent comme le travail, pensa la jeune femme ; puis se tournant vers Léon :

— Vous semblez peu bienveillant, mon cousin, pour l'ami de M. de la Ferronaie ?

— A vrai dire, Diane, il m'est peu sympathique ; cette figure blême, ces yeux froids, ces enthousiasmes à la glace, ce sourire si calme d'un homme trop maître de lui-même, me laissent méfiant, ce personnage muré pour tous doit être suspect aux gens sincères. Je le crois plus impressionnable qu'il ne veut le paraître, et, pour dissimuler ainsi les bonnes impressions, il faut se défier des mauvaises.

— Ainsi, vous le pensez méchant ?

— Je le crois dissimulé.

— Mais que dissimulerait-il parmi nous ? Il est maître de sa vie passée, il apporte à mon mari un peu de distraction et de bonne compagnie en exil, voilà tout ; pourquoi chercher si loin ? Il n'a pas de rôle au milieu d'inconnus, et le roman n'a point de place à notre foyer paisible.

— Le roman, Diane, il est partout, dans le coin le plus pratique de la vie positive. Il se glisse sous toutes les formes dans les âmes que le rire ou la raison semble éloigner davantage de lui. Le romanesque ! vous rendez-vous un compte exact de cette maladie, dont vous parlez à la légère ?

— Allons, grand enfant d'artiste que vous êtes, développez-moi votre fantaisie. — Prenez-moi ce begonia, et prenez garde d'en briser les feuilles, romanesque musicien ! Avec les fougères que voici, j'aurai une jolie jardinière,

— J'aime mieux me taire, Diane, j'aurais, l'air d'être jaloux de ce nouveau venu.

— Jaloux ! jaloux de ce pauvre monsieur qui a un gros rhume ? dit la jeune femme devenue rouge subitement, en fourrageant dans les hautes plantes pour cacher son Visage. Vous supposez donc que ce quadragénaire est assez inflammable pour qu'une Fougéraise, en le contemplant, fasse battre son cœur cuirassé d'indifférence ?

— Pourquoi pas ?

— Comment, fit-elle vivement, vous admettez qu'au mépris des lois de l'hospitalité, de l'amitié, M. Maubrimon, l'homme le plus blasé du monde, s'éprenne de moi, me le dise ? — Quelle opinion aurait-il donc d'une femme qui l'écouterait dans de telles conditions ?

— Je le Crois capable de s'ennuyer, et naturellement de se distraire.

— Vous devenez impertinent, mon cousin.

— Non, mais je pense l'apprécier comme il faut.

— Ai-je donc l'esprit auquel il s'est habitué, les grandes façons des dames auxquelles son caprice s'adresse ?

— Non, et c'est une raison de plus. Tous êtes le fruit jeune et savoureux qu'on cueille à même du pêcher,

Diane partit d'un vif éclat de rire.

— Ah ! vous avez dit vrai, mon cousin Léon, le romanesque se trouve à tous les carrefours de la vie et de votre conversation. Vous êtes très-amusant ; serait-ce donc un mal si grand que ce jeune homme cherchât à me plaire ? Vous avez joué vous-même cet aimable jeu, sans reproche,

— Oh ! moi, fit Léon qui devint subitement pâle, c'était bien différent.

— Pourquoi ?

— Parce que pour moi, dit-il d'une voix attendrie vous êtes l'idole immaculée, vous êtes sacrée...

— Et pour lui ?

— Lui, Diane, ou plutôt eux ! ceux de là-bas, les viveurs, les sceptiques, les séducteurs, leur plaisir poignant, leur ivresse, c'est, suivant l'expression d'un poète, de marcher sur la neige... de salir l'hermine.

Toute pureté les attire, toute vertu peut les prendre au piège. Leur vie est une éternelle comédie, devant laquelle ils sont à la fois les auteurs et le parterre.

Ils mentent ! La vérité elle-même, quand par hasard ils la disent, n'est que l'appoint du mensonge. Ils trompent et sont fiers d'avoir dupé ; et quand, à force d'attirer à eux une pauvre femme qui résiste, qui faiblit, qui succombe, ils l'ont jetée à bas de sa chasteté, de sa conscience et de ses scrupules, quand ils la voient pleurer, ils rient, et celui qui fait verser le plus de larmes est le héros du jour. On appelle cet assassinat moral une bonne fortune.

Voilà le monde d'où ce personnage vous arrive.

Avez-vous donc la prétention qu'il ait dépouillé le masque au seuil de votre porte, laissé là-bas son âme habituée à la chasse, cet épervier de femmes ? Le croyez-vous, vraiment ? Non, Diane, vous ne pensez pas cela, et ces fleurs que voici me disent clairement que vous savez le contraire.

Ma pensée m'étouffe ; Diane, fit le pauvre garçon avec de grosses larmes dans les yeux ; si je me trompe, pardonnez-moi d'avoir parlé comme je fais. Si je dis vrai, ne refusez pas de m'entendre.

Il me semble que vous êtes dominée par un orgueil blâmable. Quelque chose me souffle que vous tentez une expérience, celle de votre propre pouvoir..

Que sommes-nous devant lui ? des paysans, des hommes naïfs. Lui, il a l'attrait de l'inconnu. Si celui-ci m'aime, dites-vous, quel triomphe ! » et vous rirez ; vous le croyez au moins.

Prenez garde, Diane, il lui plaira peut-être de vous laisser rire un jour. Mais votre argile aux mains de ce hardi pétrisseur sera bientôt là statue qu'il voudra.

Diane, je vous en conjure, laissez-moi parler jusqu'au bout ! n'entourez point ce malade de vos délicatesses et de vos fleurs. Tout lui servira bientôt de prétexte pour jeter sur vous des filets aussi invisibles, aussi dangereux, aussi invincibles que ceux de Vulcain.

Marcillac s'épuisait par sa propre éloquence. La violence de ses sentiments intimes avait fait explosion.

— Ah ! s'écria madame de la Ferronaie, dont le visage pendant cette apostrophe avait passé par toutes les expressions de la colère, j'ignore si M. Pierre Maubron est un dilettante, un virtuose en amour, s'il mérite les couleurs gracieuses sous lesquelles il vous plaît de le peindre. Mais, assurément, c'est un galant homme qui ne m'eût pas insultée comme vous venez de le faire. Vous avez, mon cousin, une façon d'adorer les gens qui vous est particulière. Je ne crois pas avoir donné à qui que ce soit, à vous moins qu'à tout autre, le droit de dire que je me jette à la tête de mes hôtes. Vous êtes d'une cruelle insolence, en vérité !

Les pleurs jaillirent de ses yeux. Elle s'éloignait...

— Diane, murmura Marcillac en tombant à ses genoux et en cachant sa tête dans les plis de sa robe, je vous en supplie, ne partez pas ainsi. Je ne vous ai point offensée en mon cœur ; mais je ne puis pourtant vous dire que j'ai eu tort de parler ainsi... C'est la vérité que j'ai fait luire. Quelque chose me dit que cet homme vous sera fatal, et que le moment est suprême ! Écoutez votre ami, Diane, n'allez pas à son chevet.

— Êtes-vous fou, monsieur ? Quand bien même l'hospitalité ne me ferait pas un devoir de veiller à la maladie d'un hôte, ne sentez-vous pas que votre insistance est une insulte de plus ?

— Vous me tuez, Diane ! n'en croyez pas votre devoir ; je suis fou, c'est vrai, mille fois vrai, mais ces longs tête-à-tête, ces entretiens vous perdront, je le sens ; vous ne pouvez imaginer comme je souffre,

Diane eut un moment pitié du pauvre garçon qui était à ses genoux comme un ange gardien en détresse. Elle le regarda avec un peu plus de douceur.

— Mais qui vous empêche, monsieur, d'être entre le malade et moi ?

— Rien, Diane, mais il me semble que ma présence me serait Un supplice. Cet homme aura toutes les audaces.

— On ne saurait me dire plus clairement que je suis prête, même devant vous, à toutes les faiblesses, et qu'un témoin, tel que vous serait un complice..

Elle avait repris son accent dur et courroucé. Elle tentait d'échapper aux mains de Marcillac, qui tenaient les siennes.

— Laissez-moi, monsieur, vous êtes ridicule ainsi. Marcillac se releva navré.

Il sentait, plus encore qu'il ne le prévoyait, le danger que ce séjour prolongé de Maubron au château de la Ferronaie, l'intérêt qui s'attache à un malade, allaient amener. Il hésita sur le parti à prendre. Quitterait-il de nouveau la place ou demeurerait-il pour observer ce qui allait advenir entre cette jeune femme désœuvrée, ennuyée, curieuse, et l'homme auquel l'imprudance de son ami donnait le champ libre ?

Chose étrange, ces deux hommes s'étaient donné même mission l'un vers l'autre.

XVII

Diane s'était donc assise au chevet de Maubrion, le sein agité, les joues enflammées. Elle jetait de temps à autre, à la dérobée, un regard sur celui qu'elle veillait.

Pierre Maubrion, ainsi endormi, les traits détendus, avait le visage fin et la physionomie aristocratique.

— Si Léon avait dit vrai, pensa-t-elle une fois, n'y aurait-il pas quelque plaisir à le renvoyer à Paris, guéri et fêru d'amour ?

Lorsqu'il se réveilla, Pierre Maubrion parut tout confus de sa situation ; il fallut le consoler par de bonnes paroles, le calmer, le retenir ; il voulait à l'instant quitter le château pour quelque maison de santé de Rennes ou de Fougères. Il ne savait s'excuser assez.

Diane usa de toute la bonne grâce qu'elle possédait.

— Il n'y a point de maisons de santé, et y en eût-il une à notre porte, que vous êtes notre hôte, notre ami, nous vous garderions.

Et, comme il allait insister, elle posa un doigt sur sa bouche.

— Chut ! fit-elle, vous êtes encore bien malade, le médecin a défendu que vous parliez. Vous aurez sans doute ce soir quelque gros accès de fièvre. Aussi va-t-il falloir suivre mes injonctions et boire mes tisanes.

En ce moment Roland entra ; il accourait désespéré, après avoir tout le jour cherché son ami qu'il croyait égaré.

— Il s'accusa de tout, assura qu'il y avait de quoi gagner toutes les morts, que le temps était horrible...

Il félicita sa femme des soins rendus, exigea qu'elle veillât elle-même à tous les détails, qu'elle le remplaçât lorsqu'il serait absent. Enfin, il fut excellent ami, hôte inquiet et empressé.

Durant les deux premiers jours, il ne voulut laisser à personne le souci de tenir compagnie à Maubrion. Mais la troisième journée, la neige disparut dans un dégel subit, le soleil inonda la campagne de rayons joyeux, et à partir de ce moment le pauvre chasseur ne put tenir en place.

Il passait des heures entières à tambouriner des fanfares sur les vitres, il poussait malgré lui des soupirs qui faisaient sourire Maubrion, très au fait, bien qu'il n'en dit mot, de ce que se passait dans l'esprit de son ami. Quelquefois madame de la Ferronaie, surprenant également ces impatiences, ce besoin d'activité chez son mari, et comprenant les tête-à-tête qui allaient en résulter ; sentant enfin le regard de Pierre peser sur son visage, se prenait à rougir.

Cette rougeur indiquait au diplomate que le moment de rendre aux champs ce malheureux garçon n'était pas encore arrivé.

Un tel régime eût assurément rendu Roland le plus malade des deux. La conversation languissait, le veneur faisait amener les chevaux et les chiens sous les fenêtres pour les contempler, ne pouvant s'en servir.

Enfin, le troisième jour, Diane lut dans les yeux de son mari le désir si effréné de s'en aller au bois pour quelques heures, qu'elle crut devoir lui venir en aide et le pria de se rendre à quelques kilomètres de là dans une de leurs fermes, sous prétexte de travaux à visiter.

Diane avait parlé ! Maubrion n'avait plus qu'à la suivre sur ce terrain. Il engagea son ami d'une voix encore faible, mais avec un sourire presque convalescent, à chasser comme d'habitude, l'assurant qu'il allait mieux.

Roland les fit insister quelque peu ; puis il finit par céder. Après avoir recommandé à sa femme de ne pas quitter son ami, de ne pas l'abandonner aux soins des domestiques, il partit, débarrassé du poids, désormais intolérable, d'une inaction de cinquante heures.

Marcillac tenait compagnie à madame de Coralie et à sa fille. Le mauvais temps avait à peu près écarté tous les visiteurs. Dès ce moment, Diane et Pierre Maubrion se trouvaient livrés à eux-mêmes, Roland, profitant largement de l'insistance du malade, ne fit plus que de rares apparitions.

XVIII

Dès lors commença pour tous deux une vie nerveuse et tourmentée. Diane avait fait monter son piano dans la chambre de Pierre ; elle y passait toutes les après-dînées et demeurait auprès de Maubrion jusque bien avant dans la soirée. Roland leur tenait compagnie ; mais alourdi par les fatigues du jour, il ne tardait pas à s'endormir devant le feu.

C'était l'heure où la fièvre saisissait Maubrion. Ses idées prenaient alors un caractère de violence et d'exaltation singulière. Il parlait, se plaignait, discourait sur toute chose avec volubilité. On devinait les efforts de son énergique volonté pour ressaisir le fil de sa raison, prêt à lui échapper. Il devenait enfant ; dans sa faiblesse et dans son impuissance, il suppliait Diane avec une voix douce et un regard éclatant, de l'arracher à ses visions, à sa folie. La jeune femme s'approchait, lui parlait tout bas, le grondait maternellement, le calmait en posant sur son front en

feu ses mains fraîches. Peu à peu, la fièvre s'en allait ; les folles idées, soulevées, tombaient ainsi qu'une écume malsaine ; Maub里昂 s'éveillait.

— Je vous en prie, disait-il d'une voix basse, ne retirez pas de mon front votre main bienfaisante.

Diane y consentait quelquefois, et tous deux, l'un près de l'autre ainsi, commençaient, à l'heure où les visions voilées descendent, où le silence, complice de l'ombre, enveloppe la terre, leurs longues causeries.

De quoi parlaient-ils ? De tout et de rien. L'esprit fatigué du malade refusait de s'attacher à aucun de ces éblouissants paradoxes dans lesquels il excellait d'habitude. Maub里昂 sentait que son mal était grave, grave surtout dans un corps surmené tel que le sien. Il se voyait devant la mort, car une rechute l'eût sans doute amenée. Il se voyait seul, lui, l'égoïste et sceptique personnage qui n'avait même point, comme Hamlet, posé devant sa conscience ce problème : Etre ou n'être pas.

Il songeait à cette heure qu'il ne s'était point créé de famille, et que ce cortège des enfants et de la femme pleurant et souffrant de votre mal en même temps que vous-même lui manquerait.

Sa solitude lui était devenue implacablement amère, et l'ennui se dressait à son chevet menaçant et lugubre,

Aussi s'accrochait-il, qu'on nous passe le mot, en désespéré, à cette jeune femme attentive et dévouée qui ne le quittait point et dont la présence le réconfortait.

Il lui racontait son enfance, son abandon dans la vie, ses débuts, ses misères, ses joies, ses chutes et ses triomphes. Il mettait son âme à nu ; il se dépouillait de son vernis d'homme ultra-civilisé.

Ce fut comme la confession à un ange de ce pécheur.

Et quelle éloquence sauvage il mit quelquefois dans ces récits. Quelle saveur dans ces confidences souvent scabreuses, mais qu'il sut dire avec un air sévère et repentant à la fois, devant lequel Diane émue ne pouvait ni se voiler ni se troubler.

En quelques nuits elle connut toute cette existence.

Elle sut par lui, sans qu'il pensât un seul instant aux confidences de Roland, sans qu'il se souvînt de ses recommandations (et celui-ci ne songeait même point à les lui rappeler) tout ce qu'est cette vie de Paris, si différente de la vie de province ; cette vie où la pensée domine toute matière, où l'âme est reine, où la passion, débarrassée d'entraves, se rit au soleil et a droit de cité, où chacun fête à son aise le dieu qu'il a choisi, où chaque supériorité s'affirme, où les femmes se classent, mieux encore que les hommes.

Il raconta à la jeune femme, avec une verve d'autant plus grande et plus puissante qu'elle n'était point apprêtée, tout ce que son mari lui avait soigneusement caché,

Il lui conta l'histoire des grandes passions et des grands dévouements. Il lui dit cette histoire contemporaine de tous les âges, qui se nomme l'ingratitude dans l'amour. L'amour, ce dieu que la pauvrete était si mordue d'entrevoir, il le lui montra dominant le monde, le conduisant, non plus, comme dans l'allégorie, les yeux couverts d'un bandeau, mais divinité d'un troupeau d'aveugles.

Il lui fit l'amour sublime, suave et doux. Grâce à lui, loin des emportements à demi-sauvages du pauvre Roland, elle comprit des ivresses dégagées de toute matière. Elle sentit les raffinements qu'une passion vraie, des nerfs délicats, des sentiments doux peuvent apporter entre deux êtres qui s'adorent. Elle l'apprit dans le mystère de ces conversations intimes, lorsque tout dormait au château, que la lampe jetait autour d'eux ses lueurs mourantes, que la voix de Maub里昂 s'alanguissait comme son cœur à ces souvenirs.

Elle apprit l'amour, sans qu'il lui dît un mot d'elle ou de lui-même, parlant d'autrui, demeurant au milieu de généralités, coupant par de longs silences que creusaient les réflexions dangereuses, les récits qu'il faisait.

Quand minuit et bien souvent une heure du matin avait sonné, elle ranimait les lumières, sentant d'instinct que ce demi-jour était déjà une complicité de sa conscience avec les germes d'un sentiment nouveau ; puis elle réveillait Roland, qui s'excusait d'être écrasé de fatigue, et l'on se séparait.

Rentrée chez elle, elle demeurait le reste de la nuit à voir tomber l'un après l'autre du ciel les feux de la nuit.

L'âme perdue, mesurant l'homme qu'elle apprenait ainsi qu'on apprend un livre ; le trouvant dangereux et charmant, obsédée de sa curiosité, elle luttait avec la fierté, avec la vertu, avec l'honneur, de toutes ses faibles forces.

Elle se promettait chaque soir de ne plus jouer avec ces poisons, et chaque midi la retrouvait assise à la même place, en face de Maub里昂, travaillant à son grand métier de tapisserie, n'osant, dans le plein jour, le regarder en face, mais le voyant en rêve et le voyant plus beau.

Les jardinières étaient renouvelées chaque matin, Nul autre qu'elle-même ne veillait avec une plus minutieuse ponctualité aux ordonnances de la faculté. Il régnait dans l'atmosphère tiède de cette chambre de malade, au lieu de l'odeur nauséabonde des fioles et de l'air de la fièvre, comme un parfum de fleurs fraîches et de jeune femme ; cela ressemblait à un sanctuaire, tant on avait soigneusement écarté tous les bruits ; tant on y pénétrait avec précaution.

L'après-midi, Diane faisait de la musique ; on avait au château toutes les compositions du malade. Elle s'efforçait de les jouer avec perfection, demandant conseil d'une voix soumise, tenant compte rigoureusement des moindres avis.

Puis elle lisait. Le jour, on ne causait point. La liberté dont elle jouissait auprès de Maubrion l'effarouchait un peu ; la présence de son mari la rendait plus audacieuse.

Ses grands yeux vert d'émeraude se cernaient, la petite comtesse n'avait plus ses airs coquets et libres. Un pli se creusait à son front par l'insomnie et la lutte.

Elle sentait grandir en elle un être nouveau : la passion qui l'étreignait.

Elle avait des envies de pleurer sans cause et des allégresses soudaines. Elle retournait à son mari avec des emportements étranges, qui eussent indiqué à des yeux plus clairvoyants que ceux de M. de la Ferronaie, les combats qui la déchiraient.

Elle évitait avec soin les yeux scrutateurs de Marcillac, qui suivaient ces progrès avec une jalousie et un chagrin mal dissimulés.

Une fois, il la rencontra seule et essaya de lui parler d'elle-même.

— Diane ! lui dit-il tristement, vous changez ! vous avez du chagrin sûrement ?

— Non, mon cousin, dit-elle doucement.

— Un ami ne vous fait point défaut.

— Un ami, fit-elle, à quoi bon ?

Et elle passa.

Elle commençait à prier avec une ferveur qu'on ne lui connaissait pas. La pauvre enfant luttait, enfin, contre son cœur par tous les moyens à sa portée et de toutes ses forces.

XIX

Un mois cependant s'était écoulé ainsi. Maubrion se levait maintenant, mais à cause de son extrême faiblesse, les médecins lui ordonnaient de garder la chambre. Néanmoins la convalescence marchait à grands pas.

Un matin que Roland n'était point à son château, le diplomate s'approcha de la fenêtre. Un soleil d'hiver, un peu attiédi, dorait le parc ; le jardinier avait ouvert à ce visiteur ses serres toutes grandes. Maubrion poussa un soupir.

La jeune femme, qui en était venue à épier sur ce visage, quand elle ne se croyait point observée, jusqu'à ses moindres impressions, comprit sans doute, car elle se leva vivement, toute pâle, et vint à lui.

— Qu'avez-vous, monsieur Maubrion, lui dit-elle, souffrez-vous ce matin ?

— Plût au ciel, madame, répondit-il en laissant tomber sur elle son regard chargé de tristesse.

Diane baissa les yeux et, sentant d'instinct que *son ami* allait parler, elle devint livide et attendit.

On voyait son sein battre précipitamment sous sa robe. Elle n'osait point interroger, mais elle voulait entendre sa voix.

— Que je vais être malheureux, madame ! continua Pierre Maubrion.

— Vous, malheureux ! murmura la pauvre femme, dont le cœur s'en allait, tandis que les mots s'arrêtaient dans sa gorge.

— Je vais partir, Diane, fit-il avec une douceur infinie sur le visage, dans le geste et dans le sourire triste et navré dont il accompagna ses paroles.

Il avait pris ses mains, que Diane ne retirait pas. Elle était brisée, anéantie. Ce mot seul de départ l'avait retirée de ce monde. Elle n'entendait plus. En songeant qu'elle allait le perdre, ce bonheur infini d'aimer pour la première fois, entièrement, ardemment, passionnément, lui apparaissait aussi nécessaire que l'air même pour sa vie. Elle le regardait avec des yeux profonds et palpitants de tant d'émotions, de souffrances intérieures, de secrets retenus qui, s'échappaient enfin.

— Vous partez ? lui dit-elle dans un sanglot qui ouvrit la porte des larmes.

Elle tomba à genoux, la tête cachée dans un fauteuil, éperdue de douleur.

— Il part, murmurait-elle, et moi je demeure ! Oh ! misérable que je suis, femme sans foi, femme parjure ! Oh ! monsieur Maubrion, ne me méprisez pas. J'ai tant lutté depuis un mois, j'ai tant souffert ! Non, vous ne pouvez savoir ce que j'ai combattu contre moi-même au nom du devoir qui me défendait de vous chérir ! Vous ne savez pas que tout a été inutile ; qu'après avoir juré mille fois de désertir votre chevet, je venais la nuit, sur la pointe des pieds, comme un voleur, comme une femme perdue, épier votre sommeil, votre sourire, votre rêve.

« Vous dormiez, moi je mourais d'amour. O honte ! ô remords ! ô regrets éternels ! j'ai parlé, je me suis trahie et vous me voyez à vos pieds suppliante. Moi, Diane de Coralie, si fière, si dédaigneuse, que j'ai cru pouvoir jouer le cœur de ceux qui m'ont aimée ! J'en suis bien punie ! »

Elle étouffait ; il la prit dans ses bras comme une enfant, et, après avoir poussé le verrou de la chambre pour qu'on ne les surprit point en ce désordre, il la délaça, et, à force de sels et de soins, parvint à lui faire reprendre ses sens.

La pauvre créature était dans un état à inspirer la pitié. De grosses larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle les sentit. Elle laissait pendre, inertes, ses belles mains de cire et regardait à travers les vitres le ciel pâle de février charriant les nuées ;

— Il part, pensait-elle, et comme ces nuages qui passent dans mon ciel, tout à l'heure il sera disparu. Rien de lui ne restera.

Maubrion s'était mis à genoux devant elle ; il contemplait avec une passion profondément sincère ce visage décoloré, ces cheveux blonds dénoués autour d'elle, cette poignante expression d'une vertu combattue par des sentiments violents.

— Pauvre enfant, murmura-t-il, pour elle et pour moi même, quelle infortune que je sois venu ! Resterai-je ? Non, ce serait lâche, ce serait cruel. — Et pourtant, partir !!! partir au seuil de la félicité même, au moment où le ciel m'accorde ce regain d'amour qui vaut toutes les moissons de ma vie. — Laisser là ce cœur tout chaud, tout embrasé d'affections, laisser cette perle humaine, qu'après tant de désillusions, tant d'amertumes, je trouve au fond du verre. — Je ne le puis point.

On se joue des vains préjugés de ce monde. Mais cette amitié sainte, cette héroïque confiance de Roland qui n'en est point prodigue, — sont-ce là des choses qu'on puisse fouler aux pieds ? Et que lui apporterai-je en échange à elle, l'immaculée, l'heureuse, l'adorée ?...

Moi, moi-même, toujours ce moi qui devient odieux à la fin, seul trésor que j'aie échangé contre l'or et contre le billon. — En vérité, que suis-je devant cette divine créature qu'une illusion abuse, qu'un rêve mène à sa perte ?

Il eut un mouvement de générosité.

— Oui, je partirai, Diane, fit-il, je partirai le plus loin qu'il me sera possible. Car je vous veux heureuse et je vous aime, assez même pour consentir à vous perdre, afin de vous sauver.

Oh ! radieuse espérance d'un jour, qui ne sera plus demain qu'une ombre tremblante au fond de ma mémoire ! J'espérais me taire jusqu'au bout, mais une voix plus forte que toute ma pauvre vertu a parlé. Il faut partir. Et ne le voudrais-je point, que tout m'y forcera demain, quand peut-être je n'aurai plus sur moi-même la puissance qui me reste encore aujourd'hui. Je partirai. Je retrouverai là-bas, sinon l'oubli, au moins les agitations de la vie.

— Ainsi, je ne vous reverrai plus, dit la jeune femme enjoignant les mains. Ce sera fini ; ainsi je ne vous aurai connu que pour vous oublier ; je retomberai tout à l'heure de tout mon poids sur moi-même. C'est trop, je ne le pourrai point ! ! ! je ne le pourrai jamais. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ! ! Restez, je vous en conjure, vous serez notre ami, notre frère. Vous êtes ce que Roland aime le mieux au monde. Nous serons deux à vous faire dédaigner cette vie troublée, à vous faire trouver doux notre repos commun.

« Quel besoin de Paris avez-vous donc ? Sommes-nous mauvais à votre égard ? Ne vous aimons-nous pas tous deux, de toutes nos forces, monsieur Maubrion ? »

Elle vit qu'il souriait, elle le crut ébranlé et une ombre de joie inquiète passa sur son visage.

— Vous verrez comme vous serez bien ici. Votre Paris que j'enviais tant, je le déteste à l'heure présente. Vous êtes assez riche pour être indépendant. Il y a dans le parc un pavillon qu'on meublera ; je m'en charge. Je le rendrai digne de vous. Voici les beaux jours. Nous jouirons ensemble de la paix des champs, et cette solitude, que je trouvais odieuse hier, me paraîtra désirable demain.

Vous resterez, n'est-ce pas ?

— Rester ! s'écria Pierre, demeurer près de vous, dans ce danger perpétuel où votre vue me jettera...

Me parler de repos lorsque j'aurai perdu celui de tous mes instants ; vous souhaiter, vous vouloir et vous voir aux bras d'un autre ; me réduire à ce triste rôle d'ami, c'est-à-dire à la souffrance, ou désirer le rôle d'amant et trahir perpétuellement sous ses yeux la Ferronaie, lui tendant chaque jour une main fausse et parjure !

— Taisez-vous, je vous en prie à genoux, Pierre, ne parlez plus ainsi. Vous me tuez.

— Et pourtant ce rôle d'amant, malgré moi je le jouerai ; l'autre est au-dessus de mes forces ; ma raison, ma volonté, ne sont rien contre un de ces doux regards qui m'ont guéri. Je vous perdrais, Diane, sans me sauver moi-même. Vous voyez bien qu'il faut que je parte.

— Partez donc, alors, puisqu'il le faut, puisque tout le commande. Mais souvenez-vous qu'une pauvre femme Vous aime ici de tout ce que Dieu lui a donné de cœur. Souvenez-vous qu'elle souffre, qu'elle prie ; gardez-moi, je vous le demande en suppliante, une place sacrée. Ne me confondez point avec les autres femmes. Si vous devez vous éloigner, Pierre, le plus tôt sera le mieux, car plus vous resterez près de moi, plus grand sera le sacrifice.

Elle se releva vivement, essuya ses yeux rougis par les larmes avec une sorte de résolution fébrile et quitta la chambre, laissant Pierre Maubrion sous une impression de douleur vraie, de regrets et d'incertitude bien nouvelle assurément pour lui.

XX

Le soir, Maubrion annonça son départ.

Ce fut le tour de Roland de supplier son ami. Celui-ci fut inébranlable. Je ne sais quelle joie mélancolique illumina le visage de Marcillac lorsqu'il sut la nouvelle.

— Elle est sauvée ! pensa-t-il.

Maubrion surprit cette expression. La jalousie le mordit au cœur.

— Tant de scrupules, pensa-t-il, n'auraient-ils servi qu'à ce muguet ? L'ennui, l'absence travailleront-ils contre moi, contre mon pauvre Roland, pour celui-là seul ?

L'amour-propre, sentiment qui, chez tant d'hommes, domine tous les autres, faillit tuer chez lui ses sages résolutions.

Bah ! pensa-t-il, de loin je serai bien plus grand pour la comtesse que de près. Par mon sacrifice même, je me mets hors de pair et me voici inviolable. Son amour, qu'elle estimera le plus noble et le plus permis parce qu'il demeurera un secret entre elle et sa conscience, que cette conscience ne lui reprochera rien, son amour la préservera de ce Marcillac. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'ai éprouvé un sentiment délicat, vivace, nerveux, qui m'a rajeuni. J'ai l'heureuse chance d'occuper la pensée entière d'une ravissante créature ; je n'ai trompé personne, pas même mon ami Roland ; j'ai entouré d'un rempart contre tous les cousins mélancoliques de ce monde le cœur de madame de la Ferronaie.

« Je me suis vu intéressant, aimé, choyé. J'ai, moi, le viveur vagabond, trouvé une famille dans laquelle on est près d'élever des autels à ma vertu et à mes qualités morales.

Trouvez un homme, un homme « sans préjugés, » qui ait fait autant de bonnes choses en si peu de temps. Joignez à cela que la mission dont Roland m'a chargé est remplie. Diane ne demandera plus à visiter Paris. Sa curiosité est morte, ou plutôt elle est satisfaite. Chaque année, je viendrai passer ici quelques mois de la belle saison et me remettre au vert de l'amour platonique.

« Eh bien ! foi de Maubrion, je ne pensais pas que ce jeu-là fût si doux !!! L'aimable femme, en vérité !!! »

Là-dessus le diplomate s'endormit, content de lui même, et ne s'éveilla que très-tard.

Cette nuit, Diane la passa toute en prières, dans les larmes, serrant sa poitrine de ses mains crispées pour étouffer les battements de son cœur.

XXI

Le lendemain soir la grande calèche ramena le convalescent à Fougères. Il avait été convenu que, pour éviter une trop grande fatigue, Maubrion coucherait une première nuit dans une ville intermédiaire, et n'arriverait à Paris que deux jours plus tard.

Au dernier moment, Roland déclara soudain que lui et sa femme accompagneraient leur ami jusqu'au Mans. On passerait la journée ensemble et le soir on remettrait Maubrion en wagon en le confiant à la Providence jusqu'à Paris.

La petite comtesse, que tant d'émotions avaient pâlie et qui tremblait à tout moment de se trahir, accepta avec une joie contenue, mais visible, ce moyen de prolonger ses joies éphémères. Ce fut un voyage délicieux pour les amants. L'intimité la plus grande régnait entre eux, et madame de la Ferronaie n'était pas moins empressée que son mari auprès de Maubrion. Roland remerciait à tout instant sa femme de tant d'efforts faits pour lui plaire et d'une communauté de sentiments, si parfaite.

Quelquefois les yeux de Diane rencontraient ceux de Pierre et se livraient une seconde dans une expression d'indicible félicité.

On descendit au Mans dans un hôtel proche de la cathédrale et dont les fenêtres s'ouvraient sur la vallée. Cette grande ville, triste d'habitude, l'était plus encore ce soir-là. La pluie tombait à flots. Une triple couche de nuages interceptait le jour.

Maubrion était fatigué du voyage. A peine étendu sur une chaise longue, il subit l'influence d'un bon feu, succédant au froid humide dont on ne peut entièrement se défendre en wagon, et s'endormit. Roland offrit à sa femme de visiter avec lui la ville. Elle accepta seulement d'entrer dans la cathédrale voisine dont le profil gris se dessinait sur le ciel sombre avec une mélancolie singulière. Roland l'y laissa et s'en fut courir les musées, les bibliothèques, les édifices publics.

La petite comtesse demeura seule dans le grand vaisseau sonore, cherchant à retrouver le calme, à ressaisir sa pensée. Elle avait beau faire. Je ne sais quelle douleur poignante lui rongait le cœur. Elle souffrait, elle se sentait abandonnée, seule. Elle devinait que cet amour dont elle était tout enivrée n'était rien qu'une sorte de poison

moral. Si doux, si entraînant qu'elle le trouvât, elle comprenait que c'était quelque chose de pareil à ces fleurs d'Orient dont les éclatantes couleurs et le subtil parfum grisent les yeux et les sens, puis tuent ceux qui les respirent.

« Mon pauvre Roland ! disait-elle agenouillée dans une des sombres chapelles dont le chœur est entouré, vais je donc en être réduite à le haïr. Que m'a-t-il fait ? Un tel sentiment en moi-même, n'est-ce pas là une trahison ? Et le puis-je arracher de mon cœur ? Dieu sauveur, Dieu qui avez relevé la pécheresse du Temple, rendez moi la forcé et le repos ! »

Mais elle revint à l'hôtel et contempla quelques instants le visage endormi du tentateur.

La flamme vacillante du foyer s'en allait mourant, en même temps que les ombres du soir s'allongeaient sur la vallée. Le fantôme des hautes tours fouillées de figures grimaçantes se dressait noir devant les fenêtres, tandis que la grosse voix lugubre des cloches sonna six heures. La pluie redoubla de violence, le vent mugit, furieux d'être arrêté dans sa course par l'énorme monument, et revint avec des sifflements étranges secouer les vitres.

Il réveilla Pierre Maubron. Je ne sais quelle tristesse infinie qui étreignait l'âme se répandit autour d'eux. Il sembla que le monde entier disparaissait. Ils oublièrent, en se retrouvant seuls, dans cette ombre, dans ce silence troublé, dans cette plainte des éléments, lui ses raisonnements, elle ses serments, sa foi donnée, ses scrupules.

Il s'était agenouillé devant cette ravissante idole si menue, si faible, si fragile, qui ne tentait point de résister, parce qu'elle se sentait vaincue d'avance par un démon mystérieux.

Cette dernière heure de leur réunion fut la première de leur bonheur défendu, de leurs trahisons enivrantes.

Quand ils se réveillèrent de ce songe au bruit des pas du comte Roland, Diane poussa un cri terrible. La réalité la frappait au visage. Dès cet instant, il fallait trahir, trahir, trahir ; elle était condamnée à toute, une vie de trahisons, et il lui fallait se faire un visage ; son sourire même, son divin sourire qui en avait fait une reine, ne lui appartenait plus, il était au mensonge, Elle n'était plus la femme de Roland ; c'était maintenant une créature double appartenant à deux hommes, tout à l'heure amis, aujourd'hui séparés par un abîme de honte dont elle était le pont.

— Oh ! misérable que je suis ! s'écria-t-elle en devenant blanche comme un suaire.

Roland souriant apparaissait dans le cadre de la porte.

— Eh bien ! criait-il de sa grosse voix sonore en s'adressant à sa femme. Voici l'heure du festin. On nous monte le petit dîner fin dont vous me direz des nouvelles tous les deux.

— Diane, fit-il en prenant à deux mains celles de la petite comtesse et les couvrant de baisers, cela ne va-t-il pas nous rappeler nos parties fines de l'hôtel Saint Jacques, à Fougères ? Que vous semble, mignonne, d'une partie fine à trois, avec mon meilleur ami !

Le diplomate n'eut pas de peine à couvrir d'un sourire ses traits habitués à se taire. Mais au fond de l'âme une angoisse le saisit. Cet ami si confiant, cette hospitalité si grande, si généreuse, ainsi payés ! Il lui passa sur le front comme une rougeur de honte.

Le dîner d'adieu fut ce qu'il devait être, triste, et chacun y suivit sa propre pensée plutôt que celle d'autrui. Toute la gaieté de Roland tomba bientôt devant ce parti pris. On se sépara de bonne heure, et, le lendemain, sans échanger autre chose qu'un froid adieu, Diane-et Maubron se quittèrent à la gare. La jeune femme avait constamment évité de rencontrer les regards de son amant, et refusé énergiquement tout à *parte*.

XXII

DIANE A PIERRE MAUBRON.

« Mon ami, il y a huit jours que vous êtes parti. Huit jours que je vous cherche dans la maison vide, dans votre chambre déserte. Huit jours de tortures et d'épouvantables remords !! Vous m'aviez demandé de m'écrire, je vous l'ai refusé ; je vous ai refusé jusqu'à l'adieu, jusqu'au dernier bonheur qu'on donne dans une larme à celui qui s'en va. J'ai vu votre chagrin, votre visage bouleversé, et j'ai caché le mien dans mes mains, pour que vous ne vissiez pas que je pleurais.

Huit jours ! l'éternité ! Et vous ne viendrez plus, et d'ici à de longs mois je demeurerai seule en ce château ; entre mon mari, bon, dévoué, je le veux, mais pour qui je ne suis, plus rien depuis vous, rien qu'une statue inanimée.

J'étais coquette et curieuse autrefois. Et maintenant que j'ai cueilli le fruit défendu, je n'ai plus de désirs ; j'ai perdu jusqu'à l'envie de plaire. Peu m'importe ceux qui m'entourent, je hais ceux qui me flattent, je décourage ceux qui m'aiment ; que d'amertumes après tant de joies ! Après ces heures si pleines, un abîme insondable de remords et d'ennui.

Il me prend d'incurables envies d'en finir avec l'existence.

Et j'ai vingt ans, Pierre, j'ai vingt ans d'hier ! C'était ma fête anniversaire. Tout le monde m'a comblée de cadeaux et de bouquets : Roland m'a donné le plus beau de tous, un bouquet de camélias blancs, de lilas et de violettes de Parme, qui couvre de son ombre toute la grande table du salon. C'est une merveille de parfums et un miracle en cette saison. Toutes ces fleurs répandent une odeur de printemps, de jeunesse et, vous allez me trouver stupide, d'innocence, si vraie, si pénétrante, au milieu de ce rigoureux hiver, que j'en souffre. Oui, j'en souffre comme d'une ironie. Et ma sœur qui rit autour de moi, qui chante comme un oiseau, elle ne sait point que toute sa joie me tombe ainsi qu'une glace sur le cœur, car je ne chante plus, moi, je ne ris plus. Je fais des efforts qui me tuent pour ne point pleurer.

Non, je ne peux plus sourire. Pierre, vous l'avez tué, ce sourire que vous aimiez tant. Je sens que tout est immobile en moi, tout est mort, mon visage comme le reste.

Où est la petite comtesse aujourd'hui ? Hélas ! elle est absente, et chacun commence à le voir. On s'inquiète de mes tristesses. On voit que je change. Hier, mon cœur a failli éclater. Roland, qui prend en grand souci ma tristesse, parlait bas à ma mère. J'ai compris qu'on s'occupait de moi. Il interrogeait maman sur mon état..

— Ce n'est rien, a dit madame de Coralie avec un sourire, ou plutôt je crois fort que c'est un événement heureux qui s'annonce.

Mon mari a compris ce que maman voulait dire. Il est devenu tout pâle de joie. Il n'a rien répondu, mais son ravissement m'a paru bien effrayant. Depuis ce moment, il veut m'interroger et se tait ; il attend que je parle la première, que je lui prédise que nous aurons un fils, — son espoir, sa folie !

Et que voulez-vous que je lui dise, Pierre ? Un fils ! ce n'est pas cela qui me rend si triste et si pâle ! Quelle mère de vingt ans ne se réjouit à l'idée d'une telle faveur de Dieu ! Demain il me dira ce qu'il croit, ce qu'il attend. Je le détromperai ; mais alors, il voudra que je m'explique. Le supplice des questions auxquelles on ne répond pas, parce qu'il faudrait mourir à l'instant, commence pour moi.

Pierre, je n'ai plus qu'une excuse, l'amour que je vous porte, l'amour profond, immense, exclusif. Je ne puis vivre sans vous ; il faut que je vous voie, que je vous possède. Je ne sais pas comment cela se pourra, mais il faut que cela soit.

Si vous ne venez, — je suis de celles qui pensent à leur salut éternel, je ne me détruirai point ; mais je ne subirai pas la torture morale qui m'attend ; — je dirais tout à mon mari. Je le connais, s'il ne me met point à mort à l'instant, il me pardonnera, il me laissera me réfugier dans quelque couvent de Rennes.

Si vous ne revenez pas, Pierre, c'est que vous m'avez trompée ; je laisserai à mon mari le soin de venger sa propre offense ; La mienne... hélas ! je serai certes plus malheureuse que coupable. Il est des entraînements que de pauvres femmes comme moi, toutes encore aux illusions de l'inexpérience, ne peuvent détourner d'elles-mêmes.

Ce n'est point là une menace, mon ami, car je ne doute pas de votre cœur. Ce qui me force à vous parler, c'est la peur, la terrible peur que j'ai de l'abandon. On m'a dit qu'en amour, certaines fourberies sont permises. Que ce serait mal à un homme comme vous de tromper une confiance !

Je ne puis revoir les lieux que vous habitiez sans pleurer. Et pourtant, c'est une puissance plus forte que ma volonté qui me pousse à y retourner chaque jour, et dix fois par jour, sous quelque futile prétexte. Je tremble de dévoiler mon trouble et de me trahir par ces petites rusés qui ne trompent personne et qu'il faut bien pourtant que j'emploie.

Marcillac me regarde avec des yeux qui m'effraient. Il ne me parle plus, il n'essaie plus de m'arracher d'importantes confidences. — Il semble qu'il a lu mon crime dans mon regard, sur mon front. — Est-ce donc écrit quelquefois ce remords qui suit l'honnête femme tombée ? — Oh ! Pierre, je voudrais être morte ! — Pourquoi n'êtes-vous pas là ? — Tout à l'heure j'ai eu comme une bonne fortune dont je suis encore tremblante.

Ma jeune sœur est entrée avec les journaux de Paris. Elle battait des mains, avec une joie sans pareille.

— Qu'as-tu ? lui ai-je dit.

— Devine qui est caché ici ?

Nous étions dans votre chambre. En une seconde, je me suis forgé vingt romans impossibles. Vous étiez revenu, comme les bons génies, à cheval sur un follet. Notre chère Bretagne a tant de ces beaux contes pour bercer l'enfance de ses jeunes filles... Vous étiez dissimulé sous quelque tenture. Vous alliez paraître. J'ai failli me trouver mal de bonheur...

Ah ! Pierre, je ne vous refuserai point la bienvenue comme je vous ai refusé l'adieu ! ! ! J'étais joyeuse. Hélas, il ne s'agissait que de votre portrait ! votre portrait qu'un journal illustré donne aujourd'hui à propos de votre livre nouveau : *la Folie d'un homme sage*.

J'ai bien dû m'en contenter. J'ai remercié ma petite sœur, et j'ai emporté le livre et le journal chez moi.

Le livre, ce n'est pas vous, et je vous aimais bien mieux ici qu'en cette trop brillante effigie.

DIANE A MAUBRION.

A peine ma lettre d'hier vous arrive-t-elle, que je vous écris encore, sans attendre que vous m'ayez répondu ; je n'avais pas songé que vous ne pouvez m'écrire comme tout le monde, vous ! je suis encore si peu rompue au mensonge.

Écoutez, j'ai un vieux pauvre dans le village, qui ne vit que de nos aumônes et qui me chérit, mettez vos lettres sous son couvert. Noëllic, auquel j'ai conté je ne sais quelle fable, m'a promis qu'il me les remettrait fidèlement. Pierre, en me disant cela, il m'a semblé que le pauvre vieil homme avait l'air plus triste qu'à l'ordinaire. J'ai cru qu'il avait deviné mon secret, et que son regard me blâmait. Lui aussi, je le trompe ; je lui fais jouer un rôle infâme. Faudra-t-il donc qu'il en soit ainsi désormais à chacun de mes pas ?

J'ai encore quelque chose d'important à vous dire. Après vous avoir écrit, j'ai été saisie d'un accès de désespoir. J'ai supplié Roland, que mes sanglots consternaient, de m'emmener loin de la Ferronaie. Il a attribué, sans doute, ce désir à l'un de ces caprices singuliers qui dominent quelquefois les femmes pendant leur grossesse. Il a été décidé, séance tenante, et sans objection de sa part, que nous irions nous installer, la semaine prochaine, dans la maison de Fougères, qui nous vient de mademoiselle de Pen-Farouet. C'est bien vieux, bien délabré, quoi qu'on ait fait pour l'empêcher de tomber en ruines ; mais j'y serai moins désespérée sans doute, car je ne rencontrerai point à chaque pas votre cher et redouté fantôme.

Quelle abnégation que celle de mon pauvre mari ! C'est le meilleur moment de ses chasses. Rallye-Bretagne est au grand complet. L'inaction le tue, il a Fougères en horreur. Peu lui importe, cela me plaît ; il ne me fait point d'objections, et nous partons.

Hélas ! plus il est dévoué, tendre, plus je souffre et plus je pleure.

Mon cousin Marcillac part ce soir pour Fougères. Son départ me fait plaisir. Il me soulage comme d'un poids trop lourd. Ce regard scrutateur allait jusqu'au fond de moi-même. Je le retrouverai là-bas, mais nous ne vivrons plus d'une vie commune.

J'attends votre lettre par le prochain courrier. Mais souvenez-vous que je veux vous revoir. Adieu, mon ami, cette lettre me laisse un peu de calme. Il est minuit, tout dort au château. Voici beaucoup de mes nuits que la fièvre et le sommeil se partagent également. Que de mauvais rêves, que de cauchemars se sont assis à mon chevet !!!

DIANE.

PIERRE MAUBRION A DIANE DE LA FERRONAIE.

Diane, je ne vous écrirai que deux lignes : Je serai à Fougères ou près de Fougères en même temps que vous. Je n'ai pas essayé de lutter contre le sentiment qui m'a envahi. Je suis vôtre, et, quelle que soit l'issue de ces terribles amours, je partirai. Ne parlez de moi à qui que ce soit. Vous comprenez combien il importe que le mystère le plus impénétrable enveloppe nos entrevues. Ne le confier à personne est le seul moyen d'être maître d'un secret.

MAUBRION

XXIII

Maubrion disait vrai. Lorsqu'il se retrouva au milieu de Paris, qu'il eut repris le cours de ses occupations et se fut jeté de nouveau dans la lutte, il ne retrouva point sa souplesse, son indépendance d'esprit habituelles.

On ne touche point impunément à cette borne de la vie qu'on nomme la quarantaine. La fatigue et la satiété y viennent souvent atteindre les plus forts et les plus heureux de ce monde. Déjà Maubrion avait ressenti les premières attaques d'affaiblissement et d'ennui.

— Il faut se marier, lui disait un jour un docteur célèbre de ses amis. Il faut se marier, le temps des rhumatismes est proche. Vous êtes surmené, mon cher Maubrion.

— Se marier ! pensait celui-ci, c'est bientôt dit. Je n'ai d'abord point de goût pour un ménage. — Tout ménage est une tyrannie de part ou d'autre. — Si je suis le tyran, c'est une lutte fatigante pour garder le sceptre : si je suis la victime, c'est une bataille éternelle pour le reconquérir. — Si, par hasard, c'est la tranquillité, si ma future femme est passive, alors je tombe de fièvre en repos, de l'équateur au pôle. — Je bâille. Un mari qui bâille, mieux vaut mille fois un célibataire fourbu.

« Et d'ailleurs, quelle femme choisir pour pendre chez elle cette crémaillère conjugale. Une jeune fille ? je suis trop vieux, trop blasé, trop... L'énumération n'est pas possible, du trop au plus assez.

Une veuve ? on a tout dit sur les veuves. Elles font de charmantes maîtresses, mais des femmes détestables. L'habitude de vivre au dehors tue, passé un certain âge, la possibilité de vivre au dedans.

Et quels soucis ! Les enfants ont un père trop vieux pour les guider, trop loin de sa jeunesse pour être indulgent ; on devient égoïste, on se cuirasse d'indifférence, et la famille vous a bientôt imité !

Se marier ! Est-ce que des gens de haute lutte comme nous se marient jamais ! N'y pensons pas. »

Il avait effectivement cessé d'y penser. Mais bientôt il commença à comprendre que la liberté et la solitude ne sont point toujours les premiers des biens de ce monde. Il regarda autour de lui, et n'y trouva que des amis tièdes ou d'ardents envieux.

Le dévouement n'est pas monnaie commune en ce monde, surtout pour ceux qui n'ont ni famille, ni liens d'aucune sorte. Il fallut souffrir quelquefois en silence, sentir les bilieux sentiments remonter à la surface, renoncer peu à peu à ces liaisons d'un jour qui naissent d'un regard noué, d'un sourire échangé.

Pauvres bonheurs charmants de la jeunesse qui s'enfuient comme les hirondelles lorsque l'automne arrive, que les yeux s'éteignent, que le sourire s'éraille, que le front se dégarnit de cheveux noirs ou blonds !

Il fallut se résigner à ces regains d'amour : à ces faux semblants de passion qu'inspire à l'orgueil d'une femme la liaison avec un homme connu, liaison qui se traite comme un bijou rare, qui ravale l'amant plutôt qu'elle ne l'élève.

Il en était, là, réduit à des théories furieuses contre le mariage, contre ses résultats et ses félicités, se vengeant par des plaisanteries terribles, toutes les fois qu'il le pouvait, devenant méchant, cruel, atrabilaire, sentant ce venin des vieilles filles jalouses et inutiles lui monter au cerveau, et s'en dépitant lorsqu'il fit le voyage de la Ferronaie.

Il avait souhaité voir un peu de ses yeux ce phénix des unions assorties, ce bonheur que Roland ne cessait de lui vanter depuis un an.

Nous avons dit le vide. — Au déclin de l'âge mûr, au milieu des regrets et des souvenirs, prêt à désespérer de lui-même, cet amour suave et charmant de la petite comtesse avait jailli comme une fleur au milieu des neiges de l'hiver, dans le château breton, au sein d'une société à demi ossifiée.

Il en avait, dans des conditions de fatigue et de souffrance particulières, subi profondément l'atteinte. — Lui aussi fut touché au cœur. Toutes les révoltes de son égoïsme, tous les conseils de sa raison, toutes les ironies de son esprit, s'usèrent contre cette réalité d'une passionnée sur des ruines et les couvrant de floraisons inattendues.

Il fut cruellement meurtri du silence de Diane lorsqu'il la quitta au Mans. Les remords qu'il eut d'avoir profané son bonheur et trahi son ami l'étonnèrent lui-même, et il ne put, pour la première fois de sa vie, peut-être, se persuader que cela était licite parce qu'on le voyait communément.

Mais peu à peu il en revint dans le secret de lui-même à s'interroger, et il vit avec terreur que le souvenir de la petite comtesse était tout-puissant, que jamais il n'avait été si profondément touché. Puis il souffrit, puis il passa par toutes les angoisses de l'ennui et de l'incertitude.

— Elle ne m'aime plus, pensait-il ça été quelque caprice d'enfant gâtée. Une curiosité l'a jetée dans mes bras.

C'est à ce moment qu'il reçut les deux lettres que nous avons traduites à nos lecteurs. Sa résolution fut prise aussitôt. Il écrivit le billet que nous avons donné et partit la nuit même sans dire où il allait. Fou de joie, comptant pour rien les obstacles, les dangers, la surveillance jalouse, impossible à tromper, qui s'exerce dans les petites villes.

— Je la reverrai ! s'était-il dit. Qu'importe le reste !

XXIV

La maison de mademoiselle de Pen-Farouet, où revenaient le comte et la comtesse de la Ferronaie, est située dans la rue qui mène à la poterne encore existante du vieux château, la rue de la Linterie. — C'est cette maison grise à contrevents noirs qu'on voit au fond d'une cour. Cette cour est fermée par une grille ouvragée, que depuis Louis XIV la rouille dévore. Elle a, derrière, des terrasses successives qui descendent jusqu'au Couesnon, une rivière large de quatre pieds. Là, les grands saules et les cyprès penchent dans l'eau claire leurs branches ; les merles nichent, et les grandes mauvaises herbes, l'ortie, la ciguë, toute là troupe bigarrée des pariétaires pousse à son aise. — A l'extrémité, surplombant l'eau comme une tourelle d'un mur depuis longtemps disparu, un pavillon de briques s'accroche à la berge.

Au siècle dernier, ce pavillon fut une sorte de petite maison pour les amours d'un Pen-Farouet régence. A la dernière demoiselle du nom, pieuse personne, il servait d'oratoire et de *buen-retiro*. Ce pavillon fut autrefois peint à fresques, mais les peintures ont été remplacées par un papier sombre que l'humidité détacha par lambeaux de la muraille ; alors on vit apparaître le torse de quelque bacchante ou la face poilue d'un satyre. Ce pavillon, au moment où Roland revint à Fougères, n'avait point été ouvert depuis de longues années.

En face du jardin, une grande muraille sombre qui fait partie de l'ancienne enceinte, un fouillis d'arbres. Autour, des haies touffues et impénétrables au regard. La terrasse était comme une sorte de bois sacré dans lequel on ne pouvait pénétrer que d'un seul côté, sur lequel aucune fenêtre des environs ne plongeait.

Nous avons dit et le lecteur se figure sans doute facilement ce que pouvait être la demeure de cette vieille demoiselle morte à quatre-vingts ans en odeur de sainteté. Meubles déjetés, parquets compromis. On avait, tenté de

remettre toutes ces choses en état, mais les tapissiers n'y avaient qu'imparfaitement réussi. On apportait bien du château, des tentures, des rideaux, des choses indispensables, mais l'aspect général était navrant d'abandon et de vétusté.

Quel qu'il fut, Diane le trouva à l'instant conforme à ses pensées et déclara à son mari qu'elle s'y plairait le mieux du monde. Roland insista pour faire venir madame de Coralie.

Diane répondit qu'elle n'avait besoin de personne, que la solitude lui semblait préférable à toutes choses.

— Mais votre piano, chère enfant ? Permettez au moins que je le fasse venir.

En même temps il promenait ses doigts sur les couches poussiéreuses du clavecin de mademoiselle de Pen-Farouet ; le clavecin rendit un son aigrelet, tenant un peu de la crécelle.

— Vous ne pouvez vous servir de cela, fit-il.

— Pourquoi non ? fit-elle.

Elle s'assit, avec un rire presque gai, à ce vieil instrument, et joua un air de Gluck. La poudre s'en allait par légers nuages sous ses doigts, les ais du bois craquaient au bruit ; des légions de papillons de nuit sortaient des flancs de la boîte, et l'air, comme chanté par la voix cassée d'une centenaire, éveillait les échos des antiques boiseries.

Il y eut un moment de gaieté, mais ce ne fut qu'un éclair. Diane, voyant que son mari se préoccupait de nouveau, le pria de visiter quelques personnes.

Lorsqu'elle fut seule, elle continua de jouer avec un singulier plaisir. Il lui semblait qu'elle-même était aussi vieille que les objets qui l'entouraient ; que tout cela n'était qu'un rêve ; puis elle pensa soudain qu'il allait venir à Fougères ; qu'il était peut-être venu.

— Où le verrai-je, mon Dieu ? pensa-t-elle.

Il y a certainement quelque diable qui prend, dans certaines circonstances, la place de la Providence. Ses doigts tombèrent par hasard dans l'intérieur du vieux clavecin et y rencontrèrent un papier jauni, qu'ils en retirèrent machinalement. Ce papier contenait une clef et cette suscription en écriture française assez ancienne :

Clef de la petite porte blanche du pavillon.

Sans qu'elle sût précisément pourquoi, et par un mouvement machinal, la jeune femme cacha cette clef, et le soir elle n'en parla point à son mari. Seulement, elle demanda au comte l'historique de la maison, les légendes qui s'y rattachaient et dont l'enfance de celui-ci avait été bercée.

Ces récits l'intéressèrent ; ceux mêmes touchant le vicomte de Pen-Farouet, qui fut si talon-rouge, et qui laissa tant de rejetons illégitimes de sa race dans le pays, l'amusèrent. Roland finit enfin par parler du pavillon.

— Ce pavillon, dit-il, est célèbre ; les peintures murales y sont : excellentes. On affirme qu'elles sont de Lancret. Mais ma grand tante a cru devoir, par scrupule, les habiller. A part cela, cette construction n'a pas d'histoire, du moins on n'en connaît point.

— Par où y pénètre-t-on ?

— Par la porte assurément, répondit Roland en souriant, il n'y a que la porte vitrée donnant sur le jardin.

Diane se tut ; une idée qu'elle tremblait encore de s'avouer germait en elle.

Qu'est-ce donc que cette petite porte blanche, se dit-elle, que mon mari connaît pas, dont j'ai la clef et qui n'a point d'histoire.

Le lendemain, à travers la rosée, elle courut au pavillon qu'elle visita. Il n'y avait point de porte blanche, apparente du moins. Elle ne se découragea point, sonda tous les murs et finit par remarquer un léger gonflement et un tremblement de la tapisserie, sous l'influence d'un souffle venu du dehors.

— Ce doit être là, se dit-elle.

Avec une grande adresse, elle détacha la bande de tenture et se trouva effectivement en présence d'une porte peinte elle-même et représentant un bosquet ; les rainures étaient parfaitement dissimulées dans les arbres, et l'imperceptible serrure se cachait dans le tronc de l'un d'eux.

Cette porte que Diane eut quelque peine à ouvrir donnait dans un passage voûté qui courait naguère le long du mur d'enceinte et servait à faire communiquer entre elles l'intérieur des différentes tourelles. A l'heure présente, ce passage obstrué sur bien des points par des pierres tombées de la voûte, et offrant quelque danger aux visiteurs, existe seul comme un souvenir plutôt que comme une voie de communication.

Ce souterrain fait tout le tour de l'ancienne ville ; tantôt une porte dissimulée dans l'anfractuosité d'un rocher y donne accès, tantôt on y pénètre par une ouverture située dans l'intérieur même des maisons adossées à la muraille granitique qui porte Fougères.

Le passage est donc connu de tout le monde et ne pouvait être ignoré de la jeune Fougèraise. Elle le reconnut aussitôt à la bouffée d'air humide et moisi qui la frappa au visage.

Elle demeura, après cette découverte, un instant immobile et sombre.

— Le démon s'en mêle, murmura-t-elle, tout conspire à ma perte. Voilà le moyen.

Elle referma soigneusement la petite porte, ne parla point de sa découverte et fut soucieuse, concentrée et muette, deux jours entiers.

XXV

A une lieue environ, de Fougères, sur un rocher qu'escaladent les joubarbes et les ravenelles, il reste une autre ruine. Toute construction sur cette terre bretonne porte le cachet indélébile des mains fortes, patientes, tenaces, qui l'ont élevée. Les murs s'écroulent plus difficilement qu'ailleurs, et le passé est plus lent à mourir qu'en tout autre lieu du monde.

Les habitants eux-mêmes demandent tout à la tradition ; et l'avenir ne les attire point.

Autour de ce rocher de vieilles métairies grises et dépareillées groupent leurs pauvres foyers sur lesquels le sarrasin cuit, autour duquel l'aïeul s'éteint et l'enfant grandit depuis deux cents ans, au-dessus duquel le fusil du chouan s'accroche, commandant non la crainte, mais le respect.

Ce fut devant ces mesures que, par une matinée attiédie de mars, Pierre Maubron descendit de cheval.

— Mon ami, dit-il, en mettant pied à terre, au paysan obligeamment accouru pour lui tenir l'étrier, je désirerais me reposer un peu. Combien compte-t-on de lieues d'ici à Fougères ?

— Cinq kilomètres, monsieur. En haut de la montée, vous verrez les clochers.

— Pourriez-vous me loger ici pour quelques jours ?

— Vous loger ici, seigneur Dieu ? mon bon monsieur, mais c'est impossible ! jamais pareille idée n'est venue à personne et chacun de nous n'a qu'un lit.

— Oh ! je ne suis pas difficile ! mais, si vous ne pouvez me procurer un gîte dans votre propre maison, est-il donc impossible que je loue aux environs de ce village une chambre. Je me contenterai d'un lit, d'une chaise, d'une table, avec une écurie pour mon cheval.

Le paysan chercha quelques instants. On voyait que l'étonnement avait bouleversé ses idées et qu'il ne retrouvait plus leur équilibre.

Ce beau monsieur, si bien mis, se mettant en pension chez de pauvres paysans, dont les œufs, le beurre et la galette de sarrasin forment le principal repas, cela était rare effectivement.

Maubron, comprenant son incertitude, tira de sa poche une pièce de vingt francs. Cet argument eut à l'instant raison de la mémoire du Breton.

— Dame, monsieur, fit-il avec une surprise joyeuse, si vous y tenez absolument, j'ai bien quelque chose à votre convenance ; mais dame, ce n'est pas beau ! Vous voyez la vieille, tour de là-haut ? C'est vieux, c'est-lé zardé à l'extérieur, c'est comme un nid de hiboux. Mais à l'intérieur, cela est encore plus habitable qu'on ne croirait. Les poutres de la grande salle sont intactes, les carreaux du sol tiennent bon, et il fait sec. Avec du papier huilé, j'arrangerai la fenêtre et vous serez à l'abri et tranquille chez vous.

— Je prends la tour, et voici une année de loyer d'avance, dit Maubron en lui glissant un billet de banque dans la main. Maintenant, je vous prie de ne pas raconter ma venue dans le pays ; je suis un savant qui a étudié la botanique.

— La botan...

— La botanique... c'est la science des plantes.

— C'est entendu, monsieur. Ma femme va vous procurer un lit et le reste. — Et pour les repas ?

— Je me contenterai d'œufs et de laitage.

Maubron, le soir même, fut installé dans la tour. Au dessous de lui, un grand lac étendait ses eaux tranquilles et sa ceinture de forêts.

De l'autre côté, les prés coupés de haies vives, les champs plantés de pommiers s'étagaient sur la colline ; Au loin, à l'horizon, les lumières de Fougères perçaient la brume.

Pierre se rassasia de mélancolie.

— Me voici près d'elle ! pensa-t-il. Quelques pas seulement nous séparent. Me sera-t-il permis de franchir cette distance ? Cela peut être plus difficile que pour l'Océan lui-même.

Il passa quelques jours dans cette thébaïde, faisant aux environs de longues promenades, dessinant des croquis de paysages. Il était doux et presque communicatif avec les paysans qui l'entouraient. Les enfants à demi nus de ces pauvres gens l'entouraient sans qu'il les renvoyât. Il était vêtu le plus simplement du monde, d'un habit de chasse en velours et de hautes guêtres pour entrer dans les genêts.

Maubron souffrait. Pour la première fois, la double lutte entre son indépendance morale et son amour, entre ce même amour et sa conscience qui lui criait que cette trahison était infâme, le brisait ; ce qui lui restait, après toute une vie de scepticisme, de sentiments loyaux, se révoltait.

— Ma Seule présence ici est un crime, pensait-il. Jamais cet homme, pour lequel les scrupules avaient le plus souvent pris le nom de préjugés, ne s'était trouvé si garrotté et si résistant à la fois dans une passion.

Ce combat lui avait pâli le visage en lui ôtant le sommeil, et sa nerveuse nature y puisait de longs accès de mélancolie.

Je ne sais quelles sympathies s'attachent à la tristesse. On aima bientôt dans le hameau ce grand monsieur qui riait si peu, parlait si doux, ne faisait point de bruit et se reléguait comme un hibou dans la vieille ruine.

Les villageois vinrent fumer leur pipe au seuil de sa porte en le regardant peindre. On ne lui fit pas de questions. L'indiscrétion est un vice des gens civilisés. Mais, on lui montra comme on s'intéressait à lui.

Il y avait environ une semaine qu'il vivait ainsi, irrésolu, et plus prêt à repartir pour Paris qu'à persévérer dans son entreprise, lorsqu'un événement inattendu vint le jeter de nouveau hors de lui-même.

Il n'avait point osé pousser ses promenades jusque dans Fougères, craignant d'y rencontrer quelqu'un de la Ferronaie, d'un autre côté, craignant de confier une lettre pour Diane à qui que ce fût. Le secret d'une intrigue est si vite perdu en province !

Il n'avait donc recueilli que des indices vagues, et sur la maison et sur les habitudes du comte Roland à Fougères.

Cette situation perplexe, la difficulté de communications entre la petite comtesse et lui, la disposition d'esprit que nous avons traduite, tout le dérangeait.

Revenir sans invitation directe lui semblait tout aussi impossible. Il y a des sentiments qu'on ne peut si bien garder dans le for intérieur qu'ils ne s'échappent par éclairs imprudents. Il savait que Diane était de ces femmes qui se perdent par héroïsme amoureux.

D'autre part, lui-même répugnait à se retrouver en présence de son ami, à vivre sous son toit, à rompre son pain en lui volant sa femme.

Un matin qu'il agitait pour la centième fois cette question du retour, le bruit d'une conversation arriva jusqu'à lui. Le sentier qui menait à la tour y montait tortueusement au milieu des vergers. On entendait, en même temps que les voix, le fer de plusieurs chevaux gravissant la côte et se heurtant aux cailloux.

De la fenêtre où il était placé, Maubriion ne pouvait voir les personnes, mais une voix bien connue, la voix retentissante du Paladin, vint soudain lui causer une foudroyante émotion.

Le groupe s'était arrêté, encore caché par une haie vive, à quelques pas de la porte.

— Et vous dites, interrogeait Roland, qu'il y a dans cette tour un habitant qui n'est point du pays ? Vous voyez, Diane, que le temps des ermites n'est point tout à fait passé. Enfin, ce brave homme est-il si sauvage qu'on ne puisse lui demander de visiter sa demeure ? On doit, en vérité, jouir d'un beau coup d'œil de si haut !!

— Pourtant, répondit la jeune femme, l'heure est encore matinale, et je ne sais pas si nous pouvons entrer ainsi.

— Entrer ainsi, chez un ermite ! Assurément, chère amie. Et s'il lui plaît d'être hospitalier, ce que je veux croire, nous déjeunerons chez lui. Les œufs frais ne manquent point ; le laitage est exquis dans cette partie de la Bretagne...

« Mais j'y songe. Nos chevaux seraient assez mal partagés s'ils n'avaient pour toute provende que les maigres brouillies de ces haies. Je vais les faire rétrograder jusqu'au village et veiller à ce qu'ils prennent la part de foin et d'avoine qui leur est due après cette longue promenade. »

Roland s'éloigna accompagné des villageois, et Diane continua de monter lentement jusqu'à la tour. Elle marchait dans ses pensées, la tête basse. Lorsqu'elle arriva au seuil de la demeure de Maubriion, il lui sembla qu'une ombre surgissait devant elle, et, levant les yeux, elle le reconnut qui la contemplait venir à lui dans le soleil.

Elle poussa une sorte de cri où se révélait une joie surhumaine.

— Toi ! lui dit-elle à demi-pâmée, toi, ici ! toi, que j'attendais !

— Chut ! fit Maubriion radieux. Que dirait Roland s'il me savait ici ? Je vais m'éloigner laissant ce que j'ai à votre disposition. Mais où vous reverrai-je ? j'étais bien malheureux, Diane.

Elle tira rapidement de sa poitrine la clef du pavillon ; lui indiqua brièvement la voie souterraine.

— Lorsque la nuit sera tombée, lui dit-elle, venez, je vous attendrai.

Pierre Maubriion disparut du côté opposé, gagnant les bois. Presque au même instant la figure curieuse de M. de la Ferronaie se montra sur le seuil.

— Eh, mais ! fit-il, vous êtes seule ici, Diane ! qu'est devenu l'ermite ?

— Je n'ai vu personne, mon ami, répondit la jeune femme en rougissant jusqu'aux yeux. La maison est déserte et l'hospitalité s'y donne à l'aventure.

— Voilà, certes, un heureux qui ne craint point les voleurs ! s'exclama le comte en jetant un regard sur le misérable mobilier de la tour.

« Enfin il est permis d'user des biens d'un pareil cénobite, même en son absence et sans trop de scrupule. »

On leur servit le déjeuner frugal qu'ils avaient demandé sur la table même de Maubrion. Roland se faisait une vraie joie de ces grossières assiettes de faïence peintes, de ces grandes jattes en terre rouge, débordant d'une crème écumeuse. Ce luxe indigent le charmait.

Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent avec un étonnement profond sur la table boiteuse où le repas était servi.

Le chiffre de Diane de Poitiers, le D légendaire que tous les arts ont reproduit sous tant de formes y était sculpté dans le bois avec un certain art, entouré d'attributs.

— Voilà qui est singulier, fit-il avec bonne humeur, il semblerait, Diane, qu'on vous attendît, car voilà votre chiffre, et, Dieu me damne ! ! ! il semblerait que voici l'écusson des Coralis.

— Quelle folie ! dit la jeune femme qui devint pâle comme une morte, et qui se pencha pour voir ce qu'elle tremblait de constater.

— Oh ! fit-elle, Roland, les armes de Coralis ! Vous avez bien de l'imagination, mon ami. Notre épée en pal, cette façon de clou, et nos merlettes, ces oisillons ?

— Bah ! Vous avez peut-être raison !... Que vais-je me figurer là ? Le brave homme aura vu quelque armoirie, et s'amuse, non sans quelque sentiment de vérité, à tenter de la reproduire.

Dès ce moment, Diane ne vivait plus ; elle tremblait qu'à toute minute une découverte de son mari ne vînt ajouter à sa première remarque et n'éveillât ses soupçons.

Bientôt, elle n'y tint plus. Elle se leva.

— J'ai froid, dit-elle, cette salle est humide. Partons, je vous en prie.

— J'aurais cependant Souhaité d'attendre ici le retour de notre hôte.

— A quoi bon ? ces bonnes gens du village le remercieront.

— Au moins veux-je lui laisser un souvenir de notre visite, fit le jeune homme qui jeta un louis sur la table. La pièce d'or roula jusque sur le chiffre de Diane, où elle s'arrêta. Ce hasard frappa l'esprit de la comtesse et la fit souffrir.

— Roland, fit-elle vivement, vous l'offensez, mon ami.

— L'offenser ! répondit celui-ci, pourquoi ? Est-ce donc un homme de notre monde qui vit ici ? Vous en a-t-on parlé comme étant d'une autre classe que ces gens-ci ?... Mais non, car ils ne vous ont parlé de lui que devant moi. Quand on vit ainsi pauvrement, il est certain qu'on ne peut faire d'autre sorte, à moins qu'on ne soit un voleur ou tout au moins quelqu'un qui se cache... Au surplus, comme vous le dites, je vais m'en informer, Diane, car je ne voudrais blesser personne.

— Laissez cela, dit avec une impatience feinte Diane, qui voyait se renouveler ses horribles transes. Priez qu'on fasse avancer les chevaux.

Le docile Paladin ne répliqua rien ; il commençait à se faire à ces caprices soudains de sa femme, et son mystérieux espoir de paternité s'en fortifiait d'autant.

Il descendit allègrement la colline pour se rendre aux désirs de la petite comtesse.

Lorsque celle-ci se retrouva seule, elle baisa le chiffre tracé par Maubrion tandis que deux larmes tombaient de ses yeux.

— De quel prix te payer, cher souvenir, fit-elle, ah ! certes, ce n'est point au poids de ce métal que se pèsent les choses du cœur. O trace de sa pensée constante, de l'obsession d'un rêve où je t'apparaissais, que tu me rends heureuse !

Elle remonta vivement à cheval, craignant de laisser trop paraître son émotion, et s'éloigna sans s'être aperçue que son amant, attiré comme une phalène l'est par le feu et oublieux du danger qu'il courait, avait assisté à cette scène caché dans le lierre épais dont les murs de la cour sont vêtus. Maubrion, le cœur perdu d'amour, les yeux humides d'émotion, la suivit des yeux le plus longtemps qu'il put, et lorsqu'il cessa de la voir, comme si tout à coup la lumière et la vie lui eussent manqué, il s'affaissa sur lui-même, en proie à cette prostration physique et morale qui suit toute commotion de l'âme.

XXVI

Le Château-fort qui commandait autrefois, à Fougères, la vallée du Couesnon est une des plus majestueuses ruines que conserve la Bretagne.

La charpente de murailles et de tours est intacte, et, du dehors, à voir ainsi debout ce vieil athlète de pierre, qui semble faire corps avec sa base de grès rouge, on s'attend qu'il surgira tout à l'heure sur la plate-forme, du donjon quelque homme d'armes amenant le pennon des comtes de Montfort.

Ce pays est tout un nid de légendes. Des milliers de récits s'attachent à ces remparts si vieux et si fiers. On les raconte à l'étranger en l'amenant à l'intérieur du château par un pont ou plutôt par une passerelle jetée pittoresquement sur le Couesnon.

On ne sait trop où l'on va en s'engageant sous les buissons de néfliers et de lilas qui ont poussé à leur fantaisie dans les terre-pleins écroulés. Çà et là un vestige de cour intérieure, un puits mystérieux, une tourelle vide d'escaliers, du fond de laquelle on voit un cercle de ciel bleu.

Là-bas, c'est une dalle descellée où sont creusés des écussons énormes ; sous la pierre branlante, on voit les marches humides d'un escalier qui semble conduire aux enfers.

Si vous ne craignez pas les reptiles et toutes les bêtes de l'ombre, descendez les marches sonores, elles vous conduiront à quelque poterne dont la porte est absente. Vous y retrouverez la rivière, qui n'a même plus la puissance de vous empêcher de passer et qui coule dans un lit encombré de débris, s'irritant avec un murmure argentin contre les grosses pierres dont elle se venge en les couvrant d'un réseau vert de mousses et de guirlandes d'eau.

De grands ormes, des marronniers, qui d'en haut semblent des arbustes, enchevêtrent leurs branches et donnent aux fossés l'apparence et le charme de quelque source au fond d'un bois sacré.

Çà et là quelque enfant, en cueillettes de fruits sauvages, court de pierre en pierre, faisant fuir la truite au ventre d'argent ; au loin, les bruits de la ville, le tic-tac du moulin prochain, le cri effarouché du merle.

Si vous continuez cette visite, tout le passé se dressera pour vous, en visions soudaines, évoquées tantôt par l'anneau de fer où le cavalier attachait sa monture, tantôt par la grande cheminée sculptée où pend encore un débris de marbre effrité par le soleil et les pluies.

Vous grimpez de terrasses en terrasses, d'échelle en échelle, trouvant partout le jardin suspendu d'un ouvrier, ou, quelquefois, sa maison taillée en pleine muraille. Le plus souvent, vous effaroucherez dans les salles éventrées par le temps, et dont quelques piliers subsistent, les chouettes aux ailes dormantes qui vous effleurent sans bruit, et des légions d'hirondelles nichant sans crainte dans ces asiles.

Enfin, vous arriverez en haut, sur le donjon, où l'herbe seule pousse en plein air. Là, vous trouverez les guérites spacieuses des veilleurs d'armes, les bancs de pierre près du créneau, où ils s'asseyaient. Tout cela est intact, et la vue merveilleuse de la vallée du Couesnon, émeraude entre les rochers sombres, se déroule sous le regard.

Tel est le château fort de Fougères, plus machiné qu'un théâtre, plein de surprises, où la poésie et le souvenir, embusqués à tous les coins, surprennent le visiteur et le retiennent en pleine rêverie.

Au pied d'une de ces poternes dont nous avons parlé en traversant le Couesnon sur des roches émergeant à fleur d'eau, se trouve une des portes du passage voûté dont nous avons entretenu nos lecteurs, et sur lequel le pavillon du jardin de mademoiselle de Pen-Farouet possède une issue.

Un vieux plan de Fougères trouvé le soir chez un libraire de la ville indiqua cette porte à Pierre Maubriion.

Aucune n'était plus favorable au mystère. Après le couvre-feu, les Bretons dorment dans la paix du Seigneur avec cette force et cette conviction qu'ils apportent dans toute chose.

On peut errer en liberté dans les ruines désertes, sans y rencontrer autre chose que des âmes en peine, dont les gens peu superstitieux ou les amoureux ne se soucient guère, mais qui suffisent pour mettre en une sainte terreur toute la population une fois la nuit tombée.

Maubriion connut bientôt ou devina ces détails, il se glissa dans le lit de la rivière, et marchant à l'ombre plus obscure des arbres, sautant de pierre en pierre, il arriva jusqu'à l'ouverture du passage, qu'il commença de suivre à tâtons.

Le difficile était, à une personne qui prenait cette singulière voie pour la première fois, de trouver dans l'ombre la porte vers laquelle elle se dirigeait. Ainsi que nous l'avons dit, le passage est rarement fréquenté ; mais comme il abrège les distances, on y rencontre quelquefois des habitants pourvus de lanternes.

Il faut alors, réciproquement, à cause de l'étroitesse de la voie, se ranger le long de la muraille. On se reconnaît, on se salue, et ce simple incident suffit pour fournir un récit. Mais si on vient à se croiser là avec quelque inconnu, quelque jeune homme soupçonné de passion clandestine, ce qui n'est souvent qu'un bruit devient un scandale. On le suit dans l'ombre, On l'escorte, on le traque, et voilà la plupart du temps l'honneur d'une femme par terre.

Maubriion s'était tenu tous ces raisonnements. Il avait fait causer le libraire, vieux bonhomme bavard qui, en trois heures, le prenant pour quelque voyageur de commerce, l'avait mis au courant de l'histoire de la ville, de ses curiosités, parmi lesquelles il faut assurément compter le passage voûté.

— C'était autrefois le rendez-vous des amants, avait-il terminé, mais les mœurs changent et les rendez-vous se donnent ailleurs. L'endroit est aujourd'hui mal famé.

Ce fut donc avec une grande appréhension d'être suivi par quelque rôdeur, par quelque désœuvré qui se trouvât ainsi dépositaire indiscret de ce terrible mystère, qu'il s'engagea dans ce chemin.

Son cœur battait à rompre sa poitrine, il marchait étouffant le bruit de ses pas, éteignant à chaque seconde l'éclair de sa lanterne sourde ; le vol d'une chauvesouris frôlant la pierre, le choc d'un caillou roulant sous son pied, l'écho lointain des voitures passant au-dessus de lui, tout était matière à des frayeurs qui agitaient cet homme

malgré sa bravoure éprouvée, et qui se voyait, devant sa propre conscience, devant le mal qu'il faisait, plus désarmé qu'un enfant.

« Tout serait perdu, pensait-il, et pourtant ici je suis encore sur une voie publique, que sera-ce lorsque cette porte clandestine de la maison se sera refermée sur moi ! »

Le bruit de la rivière qui rejoignait le passage à la hauteur du pavillon lui indiqua qu'il était arrivé. La petite porte blanche dont il possédait la clef était devant lui.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans l'intérieur, aucune lueur ne filtrait à travers la serrure. On n'entendait que le murmure des flots, le bruit du vent dans les arbres. Le sommeil régnait en maître dans toute la ville.

Maubrion essaya d'ouvrir. La porte résista, le pêne rouillé ne glissait point.

En ce moment, une chanson retentit sous les voûtes, Une faible lueur apparut dans l'ombre ; on venait vers lui, il fallait entrer ou s'éloigner. Pour comble de malheur, sa lanterne s'éteignit tout-à-coup, il allait fuir quand une seconde lumière, venant en sens inverse de la première, lui enleva soudain tout espoir de se retirer inaperçu. En même temps, il crut reconnaître le pas régulier des rondes de police.

Il perdait la tête, s'efforçant d'ouvrir, les mains en sang, lorsque enfin la porte céda. Il était temps. La ronde, qui sans doute avait surpris quelque bruit, accourait. Elle s'arrêta, prêta l'oreille, interrogea le passant lorsqu'ils se croisèrent et s'éloigna.

Maubrion était de nouveau l'hôte de M. de la Ferronaie. Il se trouvait dans la plus complète obscurité.

Le pavillon était humide et froid. Le vent d'ouest secouait furieusement au-dessus de lui les branches des marronniers. La, nuit, la nuit profonde et noire, l'entourait tandis qu'un remords lui serrait le cœur comme dans un étau et lui imposait une terreur inconnue.

Les minutes de l'attente lui semblèrent des heures. Des impatiences fébriles le saisirent. Où était l'amour pendant le combat intime de tant de sensations ? Le désir lui-même ne se retrouvait plus.

Soudain le léger froufrou d'une robe sur les degrés de la terrasse se fit entendre ; et presque au même instant, blanche comme une morte, les yeux agrandis par la passion, par la folie de la terreur et de l'amour mêlés dans la même angoisse, Diane parut sur le seuil du pavillon.

Dès que la porte fut ouverte, un blanc rayon de lune échappé des lourds nuages éclaira la jeune femme et l'intérieur de la pièce.

Elle s'avança rapidement les bras tendus en avant.

— Pierre, fit-elle, êtes-vous ici ? je ne vous vois point.

— Diane, dit-il, me voici, mon amour !

Il tomba aux pieds de la comtesse. Leurs mains se joignirent dans une indicible étreinte.

Il s'assit à ses pieds.

Il ne pouvait distinguer que son ombre toute blanche. Il sentait sur ses cheveux les doigts longs et fins de Diane. Dans ce profond silence, dans cette âpre félicité, on eut entendu battre ces deux cœurs.

— Enfin ! murmura la jeune femme.

— C'est moi qui suis près de vous, Diane ; j'ose à peine en croire ma joie profonde. J'ai tant souffert !

— Et moi !

— Nous ne nous séparerons plus.

— Dieu le veuille, Pierre !

Puis après un silence :

— Nous voici réunis, fit-elle, tant d'obstacles nous séparent, ainsi que tant de lois humaines et divines ! Il y a contre nous un tel faisceau de loyautés et de forces, de telles traditions d'honneur, que je me sens bien criminelle. Qui sait si chaque minute de ces entrevues ne nous amènera point la mort ? Nous jouons un jeu dont notre vie répond. Il faut être prêts à fous les sacrifices ; il faut savoir accepter sans pâlir l'injure que nous aurons méritée ; il faudra boire la honte. Et d'ailleurs, termina-t-elle avec un sourire, nous serions sauvés de tout cela si quelque jour Roland nous surprenait, car nous péririons à l'instant. Êtes-vous ici d'un cœur résolu, mon ami ?

— Autant qu'un homme possédé d'un amour implacable peut l'être, Diane. Je n'ai point de famille, point d'amis, plus de parents. Je demeure seul au monde au milieu d'indifférents. Vous êtes pour moi la vie, le but. Je suis à vous.

« Je sens, moi aussi, que nous faisons mal, mais, dans cette trahison même, je puise d'ardentes résistances. Cette lutte, ce danger possible m'empêchent de sentir l'infamie, et je vous aime presque sans remords. »

La porte du pavillon était demeurée ouverte.

Je ne sais quel bruit les força d'écouter.

— Et lui, que fait-il, à cette heure ? demanda Maubrion.

— Il dort, mon ami ; j'ai prétexté une névralgie, un malaise, pour me retirer de bonne heure chez moi. Mon mari est bon, il m'aime, il ne m'a point refusé la solitude. Il y a une heure, je ne dormais point, je l'ai vu venir retenant

son souffle, inquiet de mon sommeil comme il l'est perpétuellement de ma santé. Quand j'ai cru qu'il était à son tour endormi, j'ai quitté ma chambre. Mais il suffit qu'il se réveille pour que nous soyons perdus.

— Oh ! Diane !... fit Maubrion avec un geste ; je vous défendrais !

— Non, répondit la comtesse en secouant la tête ; je ne veux pas être défendue. Notre amour, vois-tu, c'est un poison que j'ai bu, qui doit tuer, qui tuera ; j'ai là quelque chose qui me le dit. Ecoute ! s'il vient, nous mourrons ensemble du même coup, sans demander grâce et bravement ; c'est une fatalité, cela, mais c'est notre seule excuse pour l'heure.

« Aimons-nous donc pendant que l'heure est à nous tout entière ; que rien ne nous sépare, mais retiens ma volonté suprême ; si le sang devait être versé pour la cause de cet amour-là, que ce soit le nôtre uniquement ! ! ! »

Ils passèrent ensemble de longues heures, sans songer que le temps fuyait.

Un forgeron, au travail avant l'aube, les réveilla de leur ivresse. Ils se dirent au revoir.

Gomme quatre heures du matin sonnaient, Maubrion, sorti par le chemin qui l'avait amené, s'en allait d'un pas joyeux vers son ermitage. Il s'était, repris à aimer la Vie ; je ne sais quoi de jeune et de printanier ranimait dans sa poitrine ce cœur sceptique qu'il avait cru mort à jamais.

Autour de lui, les oiseaux s'éveillaient dans les arbres ; peu à peu, le soleil levant monta sur les campagnes poudrées de givre ; un ciel rose, au fond duquel perçait çà et là l'éther, couvrait le monde ; lorsque Maubrion arriva le matin au milieu des paysans, ses voisins, il était comme transfiguré.

— Qu'a donc notre monsieur ? se demanda-t-on.

Quant à lui, profitant d'un jour d'avril qui semblait être emprunté à ceux de juin, il alla s'étendre sous un pommier parfumé de ses fleurs innombrables et se prit à rêver.

XXVII

Telle fut la première entrevue des deux amants. Ainsi commença cette vie pleine de périls et d'angoisses, dans laquelle Pierre Maubrion puisa les audaces d'une seconde jeunesse et la force d'en supporter les fatigues.

Diane, elle, y trouva ces joies défendues et terribles qu'on savoure en tremblant, mais dont le charme est tel qu'on n'en peut détacher son âme.

Presque chaque jour, Maubrion, une fois la nuit tombée, quittait sa demeure, et, par des sentiers détournés, faisait le tour de la ville.

Il s'engageait, ainsi que nous l'avons vu, dans les fossés du vieux château, gagnait la poterne, et pénétrait dans le pavillon. Il avait pris le costume d'un homme du pays, ses favoris avaient été coupés, et nul n'eût reconnu le brillant gentleman, l'artiste, l'écrivain, sous cette livrée villageoise.

Diane prétextait une mauvaise santé, que ses joues pâlies par les veilles et par les angoisses justifiaient presque. Lorsque dix heures sonnaient, elle se retirait et s'enfermait.

Puis, dans l'ombre de la nuit, un fantôme blanc, que les servantes attardées durent prendre quelquefois, en se signant avec terreur, pour un esprit égaré, se glissait sous les arbres, et allait attendre l'arrivée du bienaimé.

Est-il un Dieu secourable aux amants ? Ce mystère, qu'un hasard eût pu révéler, fut gardé sans qu'il en transpirât rien au dehors.

La belle saison était revenue, les touristes, les visiteurs arrivaient de tous côtés dans cette pittoresque partie de la Bretagne. Nul ne fit attention à ce grand jeune homme en chapeau rond, en veste de chasse, qu'on rencontrait quelquefois aux environs.

Les liserons, les hautes herbes et les arbres touffus des rives du Couesnon empêchaient qu'on ne distinguât le nocturne visiteur du pavillon. Sa bonne étoile voulut qu'il ne passât, durant deux longs mois, personne dans l'étroit souterrain.

Peu à peu, ainsi qu'il arrive en pareil cas, l'impunité amena la confiance. Ils crurent qu'on ne pouvait les surprendre et qu'une puissance invisible veillait sur eux. Ce fut un miracle qu'au milieu de précautions si mal prises et d'un tel aveuglement, il ne leur arrivât point de mésaventure.

Nul ne se réveilla ou ne s'attarda des serviteurs ; Roland dormit les poings fermés.

Il n'y eut durant ces soixante nuits aucun de ces événements imprévus qui attirent les gens hors de leurs lits

— Dieu est pour nous, disait Diane.

— Dieu ou démon, profitons de ces douces heures, murmurait Maubrion ; profitons d'un songe dont le réveil sera peut-être tragique.

Vers le milieu d'avril, madame et mademoiselle de Coralie vinrent s'installer auprès de la petite comtesse dans la maison de mademoiselle de *Pen-Farouet*.

Les soirées recommencèrent, auxquelles assistèrent, Marcillac et le vieux notaire Dorion. Le bon Roland faisait joyeusement les honneurs de chez lui et se livrait tout entier à sa chimère d'unir Léon et sa belle-sœur. A toutes ses

avances, à tous ses encouragement, le jeune homme répondait par un triste sourire et un :

— Nous avons bien le temps !

Qui mettait le paladin hors de lui.

— On n'a jamais le temps quand il s'agit d'être heureux ! grommelait-il, et Gabrielle de Coralie est une charmante fille.

Puis il invitait sa femme à faire aboutir cette union. Diane répondait par un signe de tête ; elle allait à son tour *persuader* Marcillac, Mais celui-ci la recevait avec une telle et si sombre physionomie, qu'elle cessa bientôt d'insister près de lui et le dit à M. de la Ferronaie.

La jeune fille elle-même semblait prête à accueillir le pauvre musicien, et madame de Coralie, ébranlée, tâchait de ressaisir un refus qu'elle opposait de jour en jour moins vif aux obsessions de son gendre.

Cependant le caractère de Diane, subissait l'influence de cette vie à double face et de ses émotions ignorées. Elle avait des tristesses et des découragements inattendus.

— Cela ne peut durer toujours de même, pensait-elle ; il y aura au bout quelque catastrophe.

Tous les efforts de ses proches et de ses amis luttèrent en vain contre ces dispositions morales. Le plus étrange, c'est qu'elles succédaient à une période de gaieté fébrilement nerveuse.

Elle avait des mots qui saisissaient l'esprit de ceux qui les entendaient.

Elle était devenue meilleure qu'on la vit jamais. La moqueuse jeune fille, la jeune femme prête à rire de tout ; prompte à saisir au vol le ridicule, avait disparu.

Il ne restait qu'une créature compatissante ; pleine d'indulgence, et cette égalité de bonté était en elle la seule chose qui ne variât jamais.

Un jour qu'elle causait avec sa mère et sa jeune sœur, on vint à parler de Marcillac.

— Il est bien pauvre, dit madame de Coralie.

— Gabrielle serait assez riche pour deux, fit vivement Diane ; et peut le devenir un jour beaucoup plus.

— Comment cela ? demanda la jeune fille.

— C'est bien simple, fit la petite comtesse avec un sourire sombre et désenchanté si je meurs, je t'institue ma légataire universelle. Notre mère est assez riche.

— Si tu meurs !! dirent les deux femmes. Quelles idées funèbres !!

— On ne sait où la mort s'embusque.

— Mais ton mari aurait l'usufruit de ta fortune ; dit ma dame de Coralie.

— Mon mari rendrait peut-être dans son intégralité ; la dot qu'il a reçue de moi, répondit gravement Diane.

Un autre jour on racontait qu'un homme du voisinage, dans un accès de jalousie, avait frappé sa femme, brutalement. Chacun prenait cet homme à partie et le blâmait de sa violence.

— Il a raison, dit Diane, peut-être le trompait-elle réellement. Elle est heureuse en ce cas d'en être quitte à si bon compte. Il eût dû la tuer s'il eût fallu payer ses mérites.

Cette conclusion si dure étonna tout le monde.

Roland en fut plus surpris que personne, connaissant l'esprit d'indépendance de madame de la Ferronaie.

Enfin, la conversation tomba un soir sur les antiquités de Fougères. Le passage souterrain fut bientôt cité.

— C'est une des plus grandes curiosités de : notre pays, dit Marcillac. — Ce passage a plus de cinq cents ans d'âge, et près de trois kilomètres de longueur.

— Est-ce possible, fit. Roland !

Les détails abondèrent, car le jeune Fougerais savait toute l'histoire de la cité.

— Il faudra que je vous montre ; un plan de ce chemin de ronde, qui porte la date de 1418. A cette époque, avoir, une sortie sur cette voie était un privilège. Aujourd'hui, c'est un inconvénient.

— Le passage existe donc encore à l'heure présente ?

— Assurément.

— Et où cela ?

— Un peu partout, cette maison est bien capable, la sournoise, d'avoir le sien.

— Pour cela, non ! fit Roland, j'en aurais connaissance ; car je possède tous les baux depuis 1790, et je n'en ai trouvé nulle part de trace.

— Je n'affirme pas, mon ami, mais cela ne prouve rien ; car beaucoup de ces issues, par mesure de prudence, ont été condamnées depuis plus de deux cents ans.

La causerie en demeura là, — et par suite de cette sauvegarde tacite dont la Providence semblait entourer Diane, personne ne s'aperçut que la pauvre femme était livide durant tout le temps que dura l'entretien.

Le lendemain, Diane arriva au pavillon vers minuit clans un état d'extrême surexcitation.

— Il y a un malheur sur nos têtes, fit-elle, il m'a semblé, lorsque pour venir j'ai ouvert la porte du jardin, qu'un éclat de voix étouffé arrivait d'en haut jusqu'à moi. On m'a vue sortir. — Peut-être la maison est elle dès maintenant en rumeur. Peut-être encore, je n'ose penser à cela, suis-je espionnée depuis longtemps. — Viens demain, à présent il faut que je rentre.

Maubrion ne répondit point. Il avait, lui, d'autres sujets de crainte qu'il ne voulait point confier à sa maîtresse.

Depuis plusieurs jours, Marcillac, à différentes heures, dirigeait ses promenades du côté de l'ermitage habité par le Parisien.

Roland avait raconté leur visite à la vieille tour, le déjeuner fait chez un cénobite invisible, l'histoire des armes de Coralie, vraies ou fausses, accouplées au chiffre de Diane.

Le jeune homme, intrigué au plus haut degré et plus défiant, plus fin que le Paladin, se promit d'avoir le mot de l'énigme. Il n'osait croire à la présence de Maubrion dans le pays, toutefois il devinait là d'instinct quelque mystère : mais, dès le premier instant, le diplomate fut sur ses gardes ; il défendit sa porte, ne sortit que le soir.

Marcillac renonça, de guerre lasse, à résoudre ce problème pour lequel il ne se sentait qu'une simple curiosité.

Mais Maubrion lui-même voyait que la fortune abandonnait la partie.

Des hommes qui l'avaient aperçu, pénétrant une nuit dans l'enceinte du vieux château, le suivirent des yeux.

Il dut renoncer ce soir-là à sa visite accoutumée.

XXIX

ROLAND A PIERRE MAUBRION.

Je ne puis t'inviter à revenir à la Ferronaie, mon cher Maubrion, ma femme est souffrante.

Je te confie en toute discrétion que, selon l'avis de l'aimable matrone que j'ai pour belle-mère, il est sans doute question d'un héritier de la maison de la Ferronaie.

Vois-tu ma joie, mon ami ! Un fils, un enfant ! ! ! Tu ne peux savoir (et le pourrais-je moi-même !) combien j'idolâtre ma femme ; c'est cruel à dire, mais ses langueurs et ses tristesses sans cause font mes joies. Pour tout autre que pour moi notre maison est bien peu gaie.

La petite comtesse n'est plus que l'ombre d'elle même. Ses grands yeux vert d'eau me semblent plus grands et plus doux que jamais.

Que je l'aime ! Pierre, et qu'ai-je fait, moi, le vaurien que tu sais, pour mériter d'être si heureux ! heureux d'un bonheur sans mélange et sans prix ?

Que puis-je désirer désormais ! Hors toi, tout le cercle de mes affections se concentre ici. J'ai même la paix de ne craindre pour le cœur de Diane ni comparaison, ni rivaux.

Des rivaux, d'autres hommes qui aimeraient ma femme, qui élèveraient sur elle un œil outrageant... vrai Dieu ! Maubrion je serais jaloux, je te le dis... je serais féroce !

Tu le croiras. Ce serait une bataille à mort, dans laquelle tu me serviras de témoin.

Qui donc, parmi ces hobereaux, pourrais-je, en pareille circonstance, choisir pour m'assister en une affaire d'honneur ?

Mais de quoi vais-je te parler, mon ami ? Je suis, Dieu merci, au-dessus et en dehors de toute jalousie ; Diane est un ange. Et pourtant depuis quelques jours, malgré moi, j'ai creusé cette idée dans mon for intérieur. J'ai fait des songes de fou. Maintenant que je les ai racontés à quelqu'un, je dois présumer que ces diables noirs quitteront mon cerveau.

Après tout, c'est là un exutoire. Je te le disais, j'étais trop heureux !

Depuis que nous sommes installés en ma maison de ville (une idée de la petite comtesse, singulière, comme tu vois, mais je m'en trouve bien) ! nous vivons dans un calme auquel je n'aurais jamais pensé qu'on pût s'accoutumer.

Je fais, avec ma femme, au pas, à cause de sa situation présumée, des promenades à cheval. La campagne est verte, la terre est charmante à voir poudrée de fleurs. Moi, je passe doucement les bras autour de la taille de ma chère adorée, (où trouver des mots pour le bien dire) ? et nous allons sous les pommiers roses comme deux fiancés d'hier, non des époux de l'an dernier.

Elle est douce et s'efforce d'être patiente, mais il me semble qu'elle souffre.

Parlons un peu de mon fils. Il s'appellera de ton nom, mon ami, et tu le viendras tenir sur les fonts. C'est entendu. D'ici-là, reste à Paris. Tu serais maussade, car je suis tout à ma femme et telle qu'elle est aujourd'hui, moque-toi de moi à ton aise, je ne veux la laisser à personne, ne fut-ce qu'une heure, pas même à toi.

ROLAND.

XXX

Le comte de la Ferronaie avait pour valet de chambre un Breton aussi crédule, aussi effrayé qu'un Breton peut l'être lorsqu'il ne s'agit pas de choses tangibles.

Depuis quelques semaines, Roland s'apercevait d'un dérangement d'esprit singulier chez ce vieux serviteur. Son service en souffrit bientôt assez pour que le jeune châtelain le crut ou malade ou atteint de quelque trouble d'esprit.

Il résolut de s'en assurer et l'interrogea brusquement.

— Ce que j'ai, monsieur, dit Yvon, c'est facile à dire à monsieur. J'ai, que je veux quitter le service, monsieur, car j'aurais trop de chagrin s'il me fallait servir ailleurs qu'à la Ferronaie dans ce pays.

— Quitter mon service, Yvon ! fit Roland véritablement affligé. Mais si tu avais de sérieuses raisons pour le faire, ce que je ne puis admettre, tu n'aurais point à servir en d'autres maisons. Après trente ans de séjour ici et de soins rendus à nous, les vieux et honnêtes serviteurs comme toi n'ont plus à travailler : on leur assure l'existence. Mais d'abord, tu es vigoureux, vert comme un jeune homme ; ton office à Fougères comme au château n'est point fatigant ; pourquoi t'en vas-tu ?

— Eh ! monsieur, le sais-je ? Les esprits qui reviennent et se promènent au clair de lune ont-ils l'habitude de crier leurs noms ? S'ils parlaient, monsieur, ajouta-t-il en se signant, ce ne seraient point des esprits. La maison est hantée !

— La maison hantée ! Mais tu me fais sortir de moi même ! cria Roland ; hantée par qui, par quoi ? Hantée comment ? Hantée pourquoi ?

— Pour l'amour de Dieu, monsieur le comte, ne parlez point si haut, c'est ici une maison de famille. Qui vous affirme qu'il n'y a point là quelque drame dans le passé ; quelque mort qui demande la sépulture ? — qui sait ? Un crime peut-être ! On n'est pas plus responsable de ses ancêtres que de ses descendants, et il y a quelquefois des choses terribles demeurées cachées. Nous respectons nos maîtres, nous autres, vieux Bretons ; mais les domestiques parisiens ! Des pas grand'chose, monsieur ; cela parle, cela jase à tort et à travers, et voilà une bonne renommée compromise.

— Mais tu me fais sécher d'impatience avec tes contes de vieilles femmes, mon pauvre Yvon.

As-tu vu quelque chose que tu puisses me montrer ?

— Oui, monsieur, affirma le Breton, j'ai vu, j'ai bien vu, mais vu à plusieurs reprises, à l'heure de minuit. Mais vous faire voir, comment le pourrai-je promettre ? Ne savez-vous pas qu'il est des esprits qui, se laissant apercevoir à certains hommes, se refusent à tous les autres ?

— Puisque tu as vu, qu'as-tu vu, Yvon ?

— J'ai vu comme une ombre blanche qui sortait de la maison, sans bruit, effleurant à peine les marches. Je l'ai vue flotter sur les terrasses et s'évanouir comme une vapeur sur la rivière, vers le pavillon.

— Une ombre, Yvon ? Mais c'est de l'hallucination, c'est un rêve, que tu me racontes-là.

— Plût au ciel, monsieur, j'aurais mieux dormi que je ne le fais depuis un mois, durant lequel, très-éveillé et très-effrayé surtout, je l'ai vue plus de dix fois, cette ombre, vue comme je vous vois. Un fantôme blanc, vous dis-je !

— Tu as vu une ombre blanche, à minuit, sur la terrasse ? fit Roland secrètement mordu au cœur par les soupçons qu'il ne pouvait analyser, mais commençant à croire à quelque chose de mystérieux et de réel dont le Breton ne pouvait se rendre compte.

— Oui, monsieur, je le répète, comme j'ai l'honneur de voir monsieur le comte, voilà plus d'un mois que je ne me couche qu'après minuit, de peur de périr étouffé dans mon lit.

— Écoute, Yvon, ne parle à personne de tout cela. Tu as été discret jusqu'aujourd'hui ?

— Si discret que, sans la volonté expresse de monsieur le comte, j'aurais emporté mon secret avec moi de la maison.

— Yvon, je veillerai avec toi cette nuit-même.

— Oh ! monsieur le comte !...

— Seulement, comme je ne puis, sans éveiller les soupçons des domestiques, te suivre dans ta chambre, tu m'accompagneras jusque sur la terrasse du bord de l'eau.

Il y a là un groupe de marronniers derrière lesquels nous serons bien placés pour voir l'esprit, pour lui parler au besoin.

— Voir l'esprit, parler à l'esprit ! mais le souffle seul de l'esprit tue les vivants ! Jamais je ne pourrai accompagner monsieur, mes jambes me refuseraient le service, alors même que ma volonté me ferait obéir.

— Niais, qui ne comprend point que, si l'esprit lui en voulait, il n'est point de portes, qui, fussent-elles fermées, pussent refuser passage aux fantômes et qu'il serait déjà depuis des mois étranglé dans son propre lit si sa personne

était en jeu !

Cet argument fit une vive impression sur Yvon, lorsqu'il se mit à y réfléchir, si vive qu'il fut persuadé.

— Monsieur le comte a raison, dit-il avec cette fermeté particulière à cette race lorsque la résolution lui est venue ; j'irai.

Ils se séparèrent. Mais l'esprit de Roland commença à bouillonner comme une cuve en fermentation.

— Une ombre, pensa-t-il. C'est quelque femme de chambre en affaire d'amour.

Pourtant, ces femmes sont presque toutes âgées. Et Yvon, qui vit au milieu d'elles, aurait reconnu la coupable. Il faut que cette démarche soit effectivement bien légère, pour avoir trompé les yeux même d'un poltron durant un mois, peut-être.

Bah ! fit-il presque, rasséréné par une pensée ; qui que ce soit, fût-ce ma femme...

(C'était la première fois, qu'il permettait à son esprit de produire cette idée.)

— Oui, fût-ce ma femme. Qu'irait-on faire sur la terrasse ? et y allât-on, qu'y pourrait-on faire de blâmable ? C'est une prison, que ce jardin, de tous les côtés.

Tout à coup l'idée du passage voûté lui revint à la mémoire.

Il se rappela avec une grande netteté les explications que Marcillac lui avait fournies.

Il courut à l'instant chez celui-ci.

— Tu m'as affirmé, lui dit-il sans préambule, que tu possédais un vieux plan de Fougères relatant les différentes issues du souterrain dont nous parlions il y a quelques jours. Pourrais-tu me le confier ?

— Voici, dit Marcillac, qui leva les yeux sur son cousin et reconnut à l'instant une profonde altération des traits. Mais pourquoi cette agitation et ce besoin d'archéologie ?

— Curiosité pure, mon ami, dit le jeune comte.

— En ce cas, voici, parfaitement indiqué, le passage voûté : ici, le château fort, alors entier, là, le Couesnon. Tiens, voici ta propre demeure, et, chose singulière, tu peux voir une issue très-nettement indiquée et donnant accès dans le : pavillon de ton jardin, au bord même de la rivière. En cherchant, tu retrouveras cette porte, qui a dû être murée depuis.

— Murée, pourquoi murée, Marcillac ? dit Roland, qui sentait sa tête se perdre, condamnée, plutôt.

— Condamnée ou murée, c'est tout un. Mais tu es mal à ton aise, cousin Roland ?

— Affaire de saison ; ne t'inquiète point, mon ami, répondit celui-ci d'une voix étrange.

Il s'en retourna chez lui. Durant toute la soirée, il fut sombre et terrible, en dépit de ses efforts pour paraître libre et enjoué.

Diane le regardait sans comprendre l'effroyable effort que cet homme faisait pour se maintenir, et s'aperçut qu'il souffrait. Elle s'approcha de lui, mais il la remercia du geste.

— Ce n'est rien, lui dit-il, je vais me retirer à l'instant chez moi.

Il sortit en effet vers dix heures, et alla rejoindre Yvon.

— Êtes-vous toujours décidé, monsieur le comte, à attendre l'esprit ? dit le vieux serviteur qui tremblait de tous ses membres à l'idée de cette expédition nocturne.

— Assurément, mon brave Yvon, répondit Roland. Tout en parlant, il visitait les cartouches d'un revolver, qu'il mit dans sa poche.

— Un revolver ! Seigneur Dieu, c'est une défiance, monsieur le comte ; on nous retrouvera pendus aux arbres, comme ces gens de l'an dernier, qui ont été relevés la tête noircie, tombés des murailles du vieux château dans le Couesnon.

Roland sourit.

— Ne crains rien, dit-il ; ce n'est pas contre le fantôme, mais contre les voleurs ou les vivants, s'il nous fallait suivre l'esprit hors de chez nous, que je me précautionne ainsi.

— En ce cas, fit Yvon en relevant ses manches et en montrant son bras nu et noueux comme un tronc de chêne, pas n'est besoin de revolver ; voilà de bonnes armes, sans compter le coup de tête. En ai-je donné, dans les Pardons !

Le comte ne répondit rien. Il ferma toutes les portes de son appartement, laissant la lampe brûler sur la table, afin qu'en ne s'aperçut point de son absence, et descendit en silence les terrasses, suivi d'Yvon, qui ne craignait rien, disait-il, tant que minuit n'était point sonné.

XXXI

Ils se cachèrent sous les grands marronniers du bord de l'eau, dissimulés par une haie de noisetiers.

La nuit était encore sombre ; mais déjà le bord de l'Orient se colorait des premières clartés de la lune. L'astre montait rapidement et promettait d'être à son plein vers une heure. On distinguait les objets dans le clair obscur.

Peu à peu les bruits s'éteignirent, et, l'un plongé dans des réflexions sombres, l'autre dans une appréhension qui, de minute en minute, à mesure qu'on approchait de minuit, se changeait en terreur, le maître et le serviteur demeurèrent seuls, muets, anxieux.

— C'est impossible, murmurait le comte ; ce pauvre homme est fou ; il y a des exemples de visions semblables produites par l'imagination. C'est un cauchemar.

Puis il retombait lourdement sur lui-même.

— Si c'était ma femme ! disait-il... Pourquoi viendrait-elle là... à pareille heure, seule ? Ma tête se brise !... Non, ce ne peut être elle. Diane !... Avant de la croire coupable, je me couperais la main droite !

Minuit sonna lentement à l'église du Saint-Sépulcre. Un imperceptible, bruit se fit entendre dans le pavillon. Presque au même, instant une forme aérienne, enveloppée d'un vêtement blanc, parut sur les marches qui conduisaient à la rivière. Le fantôme descendit sans bruit et lentement ; la tête, dissimulée par, un légercapuchon, se penchait vers le sol et ne laissait pas voir le visage.

Yvon pressait son mouchoir sur ses lèvres et le mordait à belles dents pour ne pas crier d'effroi ; mais, bientôt, n'y tenant plus, il se laissa tomber, la figure cachée dans l'herbe, se tenant aux vêtements de son maître comme à une protection, laissant Roland seul spectateur de la scène étrange qui se passait sous leurs yeux.

L'esprit, comme disait Yvon, entra dans le pavillon et la vision Cessa.

Quiconque'eût pu voir, durant cette apparition, les transformations qui s'opérèrent sur le visage du comte Roland, eût été épouvanté. Il fut un moment la vivante image de l'Ecriture. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Ses traits se décomposèrent. Il devint livide. Son regard se ternit, comme s'il eût passé par ses veines.

Il ne prononça pas une parole, ne fit pas un mouvement. Seulement, ses bras levés un instant vers Diane, se détendirent comme si quelque secousse intérieure les eût brisés.

Il marcha droit au pavillon. Ses pas, ensevelis dans l'herbe haute, ne faisaient point de bruit.

Il s'avancait, protégé par l'ombre des marronniers. C'est ainsi qu'il parvint à l'une des fenêtres, laquelle donnait sur le Couesnon. Là, il demeurait dans l'ombre ; il voyait, en même temps que la porte demi-ouverte et éclairée par un flot de lumière bleuâtre, tout ce qui se passait dans la pièce.

Cette fenêtre arrivait à la hauteur de la tête de Roland. De là, il put contempler Diane, assise dans un fauteuil ; l'expression radieuse de ce visage, telle qu'il n'en avait point vu de pareille à la jeune femme dans leurs, meilleurs jours, une sorte d'exaltation la transfigurait. A ses pieds était assis un homme que Roland ne pouvait reconnaître, car il lui tournait le dos.

Les deux amants se parlaient, les mains serrées, les regards confondus. Ils touchaient à ces vertigineuses hauteurs de l'idéal que les âmes éprises franchissent quelquefois et qui leur font oublier la terre.

Roland n'entendait point leurs paroles, mais chaque expression nouvelle et délicieuse de la physionomie de Diane traduisait son langage.

Il avait le cœur percé de mille poignards à la fois. Il haletait. Le géant tremblait de ne pouvoir dominer son émotion et d'être par elle terrassé sans vengeance.

Il tenait à la main son revolver tout armé, il en broyait la crosse d'ivoire d'une main convulsive.

— Tout à l'heure, murmurait-il, ce sera le réveil. O mon bonheur ! ô ma vie !...

Je ne puis pourtant tuer un homme sans défense chez moi, pensait-il ; quel est cet homme-là ? Vrai Dieu ! y a-t-il des tortures qui puissent venger de celles que j'éprouve ?

Je voudrais voir son visage. Tourne-le donc vers moi, lâche ! Par où est-il venu ? Quel démon est-ce là. Ma tête se perd, je n'y vois plus. Oh ! cela ne peut être une réalité ! Il faut que mes yeux se trompent ! Quel désordre en moi-même ! »

Il éleva son pistolet à la hauteur de la fenêtre, le doigt sur la détente.

— Je ne puis pas la briser, cependant, cette tête d'ange ! C'est plus fort que moi-même. Elle est victime ici de quelque piège, de quelque philtre. Elle est aux mains de l'enfer. Mais cet homme ne se retournera donc point ? Non.

« Eh bien ! je vais le tuer en gentilhomme, ce voleur de femmes. Yvon me servira de témoin et creusera la tombe de celui de nous deux qui va tout à l'heure rester ici, fit-il avec un sourire affreux. L'esprit l'aura frappé ! »

Malgré lui, malgré tout, cette scène terrible le fascinait. Il se saturait de cette torture inconnue aux hommes et qui touchait aux supplices infernaux.

Il ne pouvait s'arracher de cette fenêtre maudite.

Dix fois son arme s'abaissa après s'être dirigée sur les coupables.

Enfin, le léger choc d'une pierre, que son pied frappa, fit détourner la tête de l'homme, M, de la Ferronaie reconnut Maubriion.

A cette vue, Roland tourna sur lui-même, comme s'il eût été frappé de balles invisibles et s'affaissa, sans un cri, sans une parole, dans l'herbe élevée qui couvrit aussitôt son corps. On n'entendit aucun bruit, qu'un profond

soupir qui fit tressaillir les êtres du ; pavillon, sans qu'ils pussent savoir d'où venait cette plainte.

Le sang si riche, si impétueux, du comte Roland s'était soudain porté du cœur au cerveau ; il n'avait pu supporter tant de chocs successifs et quelque chose s'était soudain brisé en lui.

Lorsqu'une heure plus tard, Diane sortit du pavillon et rentra dans la maison, Yvon ; effaré, cherchant du regard son maître et ne le voyant plus, se persuada que l'esprit avait terrassé le comte.

Lorsque avec les premières lueurs du jour il reprit un peu ses sens, il aperçut le pauvre Roland couché sur le bord de l'eau et poussant de longs gémissements. La fraîcheur de l'aube le rappelait peu à peu à la vie.

Le vieux domestique traîna avec la plus-grande peine son maître sur la berge même, et, à force de frictions d'eau pure, le ranima. Lorsqu'il put le regarder en face, il recula plus épouvanté que s'il s'était trouvé face à face avec le fantôme lui-même.

Le comte Roland avait les cheveux gris, et le visage d'un homme frappé dans les sources de l'existence. En quelques instants, il avait vécu vingt années.

L'œil vitreux, les lèvres tremblantes, encore sous le coup de l'apoplexie, M. de la Ferronaie se releva en chancelant.

— Où suis-je ? demanda-t-il à voix basse. Et qui êtes-vous ?

— Je suis Yvon, fit le vieux Breton en pleurant.

— Yvon ? J'ai eu un serviteur qui s'appelait ainsi. Je souffre, Yvon, j'ai froid. Oh ! j'ai bien froid !

Il éclata en un rire convulsif.

— J'ai vu l'esprit, fit-il, l'esprit de ma femme. L'esprit, Yvon, c'est la honte de ma famille. Il y a là un secret terrible. Le vieux Breton avait raison. C'est un mystère, cela, dont il ne faut point parler, parce que de pareils mystères, cela rend fou.

— O maître, murmura le pauvre serviteur désespéré. Je vous l'avais bien dit, que tout cela était un danger. J'aurais dû me taire ; mais qui peut lutter contre les fantômes !

« Me taire ! Oh ! certes, je tairai tout ; cela. Il y a quelque crime ; il y a une victime qui se venge. J'ai trahi un secret vis-à-vis de mon maître. Dieu m'écrase si ce secret n'est enterré dans ma tombe. »

XXXII

Le vieux serviteur reconduisit le comte de la Ferronaie dans son appartement. — Ce n'était plus qu'un être sans conscience de lui-même, agissant sous l'impulsion de, celui qui le guidait et ne prononçant que des paroles rares et sans suite.

Il semblait que l'âme se fût retirée de ce géant dont elle fut si longtemps impuissante à maîtriser les sensations. — Sa haute taille paraissait voûtée sous le poids de ce cerveau que la pensée n'animait plus.

Yvon devêtit son maître, le coucha sans appeler personne, et, comme, durant ces tristes occupations, le jour avait envahi le ciel, il s'en alla, après avoir ouvert les fenêtres, pour que l'air pur du matin calmât cette fièvre qui dévorait son maître.

Roland ne répondait plus. — Quelquefois il tournait machinalement la tête, mais il était évident que les sens ne transmettaient plus les idées. — Il écoutait sans comprendre.

Le vieux Breton se sauva dans l'église prochaine, pour demander à Notre-Dame de Ploërmel, sa patronne, de sauver le malheureux qu'il croyait avoir perdu.

Yvon revint au logis. On ignorait tout encore ; on s'étonnait seulement que le comte ne fût point descendu comme d'habitude pour visiter les chevaux, et souhaiter à la meute hurlante le bonjour quotidien.

Yvon demanda un moment d'entretien à madame de Coralie. On l'introduisit aussitôt. Diane était près de sa mère.

— Qui vous amène si tôt ici, Yvon ? demanda celle-ci.

— Madame est bien bonne. Je voudrais parler à madame en particulier.

— Mais, Yvon, ma fille ne doit-elle pas entendre cette confidence ?

— Pour ce que j'ai à dire à madame, non, fit celui-ci avec fermeté.

Diane pâlit. Sa conscience parlait trop haut pour qu'elle ne fût pas toujours inquiète. Néanmoins elle n'osa point faire voir son appréhension ; elle sortit.

— En vérité, vous êtes mystérieux, fit madame de Coralie très-surprise.

— Il faut l'être, et si je n'ai point parlé devant madame la comtesse, c'est qu'il faut la préparer au grand malheur qui la frappe. M. le comte est devenu fou ; le malheur est arrivé cette nuit.

— Fou ! s'écria madame de Coralie en se levant vivement toute tremblante ; mon gendre est devenu fou ! ! Yvon, vous m'épouvantez.

— J'ai dit la vérité, madame. Quand j'ai pénétré ce matin chez mon maître, il ne m'a point reconnu.

— Mais enfin, ce terrible accident, s'il est réel, si ce n'est point un accès de fièvre, a une cause. Qu'est-il arrivé ?

— Il n'est rien arrivé que je puisse vous dire, madame, dit le vieux serviteur, évitant ainsi de mentir.

— Courons chez lui, mon ami, allez chercher un médecin ; prévenez M. Marcillac. Mon Dieu, que faire ? ma raison s'en va !

Elle courut chez Roland. Il était : toujours sous l'influence d'un *côma* très-accusé ; il ne répondit mot à tout ce qu'elle essaya de lui dire.

On avait chargé Gabrielle de tenir éloignée du lit de son mari madame de la Ferronaie, craignant qu'il ne survînt, dans un premier saisissement, quelque crise chez la jeune femme. Mais la rumeur de la maison, les allées et venues des serviteurs ; les exclamations à demi-voix, l'absence de son mari, révélèrent, à Diane quelque événement important.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en pâlisant. On me cache quelque chose.

— Rien, fit sa sœur qui l'entoura de ses bras. Rien... je te le jure, calme-toi !

— Je te dis qu'on me cache quelque chose. Elle fit un pas vers la porte.

— Eh bien ! Dinah, fit la jeune fille, ton mari est malade, et... il ne faut pas aller le visiter maintenant.

— Il est mort ! ! s'écria Diane en se voilant la figure des deux mains.

Cette nouvelle ; en tombant à l'improviste dans cette âme pleine de mystères et de tromperies ; y alluma un grand incendie. Sa première pensée fut celle-ci :

— Il est mort ! ! Je suis libre !

Elle se cacha le visage pour qu'on ne vît pas l'expression cruelle, sauvage, joyeuse, qui s'y produisit aussitôt. Mais elle fut bientôt maîtresse d'elle-même, et des sentiments plus naturels commencèrent à l'envahir.

Elle se souvint de cette merveilleuse bonté qui l'avait entourée, de ce dévouement sans bornes, de cette affection sincère et dévouée jusqu'à la mort dont Roland ne s'était jamais départi.

Elle vit d'un seul regard à la fois les entraînements souverains de sa passion, et les satisfactions que lui avait données le devoir.

Elle jugea d'un coup d'œil l'homme nerveux, excessif, qui lui avait inspiré l'amour, le feu, la tendresse débordante et victorieuse, et l'être indomptable auquel le mariage l'avait liée, ce Roland qu'elle avait vu doux et soumis à ses pieds, grâce auquel elle avait goûté la puissance et l'Orgueil de la domination. Celui-là aussi elle l'avait aimé, doucement, mais non sans trouver du charme à cet amour.

Toutes ces choses lui traversèrent l'esprit en un instant. Elle le vit avec netteté, comme on voit les objets durant la nuit, à la clarté d'un éclair.

— Mort, non, répétait Gabrielle sans qu'elle l'entendit. Mort, non, ma sœur, Roland n'est pas mort. Seulement il est souffrant ; Ma mère est auprès ; de lui.

Diane n'écoutait plus ; elle s'était élancée dans la chambre de son mari.

Celui-ci ne la vit pas tout d'abord ; il tenait les yeux fermés, repassant en esprit quelque vision terrible, car de grosses gouttes de sueur mondaient son front et coulaient le long de ses joues.

Elle put donc s'approcher du lit du malade, et prit une de ses mains dans les siennes.

Roland ouvrit les yeux et la regarda fixement.. Ses yeux n'exprimèrent pas de suite l'intelligence. Mais peu à peu, une flamme, intérieure les illumina.

Le comte ne parlait toujours point, mais il semblait reconnaître quelqu'un. — Je ne sais quelle terrible expression eurent ces regards, quel magnétisme inconnu s'en dégagea. Mais au bout de quelques secondes, la jeune femme se prit à trembler. — Roland, cria-t-elle, ne me regarde pas ainsi, j'ai peur de toi, mon-Dieu ! — Je veux sortir d'ici. — Ma mère, manière, emmenez moi ! c'est horrible, ce regard !!! — Il me parle, et je ne sais ce qu'il me dit.

Elle se cachait le visage dans la robe de sa mère, et comme les enfants qui retournent invinciblement à leur curiosité, de temps à autre elle relevait : la tête et revoyait sur le visage de son mari ce sourire marmoréen, immobilisé comme le regard lui-même, dans cette figure privée de l'éclair de la raison humaine.

O mère, sera-t-il toujours ainsi ? — Qu'a-t-il vu, le pauvre garçon, pourquoi cet horrible accident ?

Elle eût voulu s'approcher de nouveau du lit. Elle sentait que sa place d'épouse était là, mais elle n'osait point. Elle se sentait clouée à distance.

— Yvon doit avoir le secret de tout ceci, murmura soudain à l'oreille de Diane la voix de Marcillac.

Madame de Coralie venait en effet de raconter en détail au jeune homme les événements de cette matinée. L'air mystérieux du vieux domestique avait surpris Marcillac et, avec le sens de déduction qu'il possédait, il en avait tiré des conclusions qui le menaient aux portes de la vérité.

Telle fut la folie de Roland de la Ferronaie. Cette folie se manifesta par un mutisme et une immobilité presque absolus. Sa voix semblait s'être envolée de ses lèvres, comme l'âme de ce corps qu'elle animait encore si ardemment la veille.

Tous les efforts qu'on fit pour l'arracher à cette mort anticipée n'aboutirent à rien. Les révulsifs les plus puissants y perdirent leur vertu.

La présence seule de Diane eut pour effet constant d'amener, dans cet esprit malade, un effort visible, et dans les yeux ce regard épouvantable qui terrifiait la comtesse et l'empêchait, quelle que fût sa résolution, de demeurer au chevet de son mari.

Les docteurs, consultés, répondirent unanimement que ces sortes de folies, un peu bizarres, sont le résultat d'une congestion cérébrale. Le cas présent n'avait assurément rien de surprenant chez un sujet d'une telle force et d'une complexion aussi sanguine.

Après s'être minutieusement renseignés sur la vie, en dernier lieu, du comte de la Ferronaie et sur ses habitudes, ils ajoutèrent qu'ils attribuaient cette attaque au repos succédant sans transition à une existence de rudes fatigues.

Un seul médecin spécialiste, appelé en consultation de Paris, annonça que, si on remontait aux causes, il faudrait se prononcer avec une grande prudence, et se garder de rien affirmer, car il avait observé un grand nombre de congestions semblables, dont la présence était due à de grandes émotions soudaines.

— On pourrait, ajouta le célèbre praticien, voir si M. de la Ferronaie a subi quelque émotion de ce genre ? La vie de province ne permet guère de rien cacher à ses proches et, dans la famille, on doit savoir à quoi s'en tenir à cet égard. Notre mission s'arrête au bord de cette indiscretion. Nous ne sommes pas là en confesseurs, mais en médecins et en appréciateurs d'un fait. Le fait existe ; jugeons-le et laissons les causés de côté.

« Cependant je dois ajouter que, dans ce dernier cas, il existe des exemples qu'un fait semblable au premier, c'est-à-dire une émotion nouvelle s'imposant à des organes endormis, mais nullement morts, vienne à les réveiller. La guérison peut venir de la même cause qui amena le mal.

— Mais, lui objectèrent les confrères, comment le sujet subirait-il une nouvelle émotion, puisque les influences extérieures lui échappent ?

— Vous n'en savez rien, répliqua-t-il, peut-être ne lui manque-t-il, de ce qu'il était encore il y a trois jours, que le moyen d'exprimer ce qu'il pense et ce qu'il ressent. Enfin, ce qu'il faut souhaiter assurément, c'est cet événement heureux.

Le docteur salua madame de Coralie, Diane et Marcillac, et se retira.

Madame de Coralie crut pouvoir prendre sur elle d'affirmer que cette dernière hypothèse d'une émotion assez terrible pour foudroyer ainsi un homme tel que Roland, et cela durant la nuit du samedi au dimanche, était chose invraisemblable, impossible et absurde.

Quant à Diane, le soupçon qu'elle n'était peut-être pas étrangère à cette folie lui saisit subitement le cœur.

On n'est pas impunément fille de la romanesque Bretagne. Elle pensait qu'il peut y avoir des révélations mystérieuses.

Une seule personne avait écouté avec une profonde attention les paroles du médecin aliéniste, et s'était à l'instant rangée à son avis. C'était Marcillac. Cette hypothèse satisfaisait mieux : son esprit que toute autre. Il avait en effet quitté son ami la veille, sans que rien ne pût faire prévoir, une congestion cérébrale.

Les natures prédisposées à ces accidents sont plus ou moins travaillées par le flux du sang. Il y a en elles, sous ce rapport, quelque chose : de mal pondéré dont elles : souffrent. Tel n'était pas, notoirement, le cas de M. de la Ferronaie, en qui le sang n'était que le ressort d'une constitution incomparablement puissante, mais qui ne : souffrait jamais de malaises, et dont le visage : ne se rougissait point de ces chaleurs subites des hommes trop sanguins.

Marcillac ne dit rien, mais se promit de rechercher les causes de la folie de son cousin en se basant sur la théorie développée devant lui par le docteur parisien.

Il commença par interroger Yvon, qui demeura inébranlable dans le récit fait à madame de Coralie.

— Je le saurai ; si cet entêté Breton ne veut ou ne peut pas me le dire, je le découvrirai par induction.

Quand les hommes se taisent, il est des témoins muets qui parlent encore.

Le jeune homme ne s'avouait pas à lui-même les inquiétudes dont il était travaillé. Né, comme beaucoup d'artistes, avec des facultés particulières d'observation et d'analyse, il avait, étudié ; noté et commenté en son for intérieur les divers changements de physionomie, de caractère et d'habitudes, à travers lesquels sa passion pour Pierre Maubron avait entraîné successivement, la petite comtesse.

Il avait retenu ses paroles, compté ses larmes ; les combats de sa conscience ne lui avaient point échappé. Mais, voyant les effets, il n'avait pu apprécier les causes, et il était assurément à mille lieues de la vérité.

Néanmoins, le problème s'était imposé à son esprit.

— Je ne puis croire à quelque intrigue secrète, pensait-il, depuis le départ de M. Maub里昂, ma cousine n'a vu aucun homme auquel ce détestable honneur de l'avoir charmée puisse être imputé. De son indifférence avec moi qui l'ai tant aimée... qui l'aime tant à cette heure, dois-je donc inférer qu'elle est coupable ? Ce serait injuste. Mais enfin, d'où viennent ces bizarreries et ces contradictions, dans cette femme d'un caractère si parfaitement égal, et si prompt à railler sur ; toutes choses ?

Il n'y eut, dans cet esprit alerte, qu'un pas à franchir pour croire secrètement à quelque corrélation entre le phénomène physique de la folie de son cousin, et le phénomène moral de la mélancolie de la comtesse.

Chacun des membres de cette famille, à partir du premier instant, veilla le malade : et lui tint à son tour compagnie silencieusement.

Lorsque vint celui de Marcillac, qui ne quittait plus guère ses parentes, il commença ses investigations.

Il chercha et retrouva facilement dans un cabinet de toilette ; tels encore : que le vieux domestique les avait déposés le matin, les habits que portait le comte dans la nuit que nous avons racontée.

La redingote était en plusieurs : endroits souillée par des toiles d'araignée : le contact du mur poussiéreux et la mousse des marronniers au pied desquels les deux hommes, attendirent, accroupis dans l'ombre, y avaient imprimé leurs traces.

Le genou du pantalon de Roland portait une empreinte argileuse.

Le gant de la main gauche était tout une révélation. Ce gant était froissé, pétri, lacéré ; le bout des doigts en avait été comme haché avec les dents.

Quant au gant droit, jeté, négligemment à terre, il restait intact ; mais en l'examinant de près, Marcillac reconnut, au médium et dans la paume de la main, le frottis métallique que donne le contact du fer ou de l'acier.

— Il y a eu un drame, fit-il d'un air sombre, un drame nocturne. Roland tenait une arme, cette nuit-là ; s'en est-il servi ? je le saurai tout à l'heure...

« Le docteur avait raison. Quel a été ce drame, dans lequel la raison d'un homme a sombré ? Faut-il plaindre Roland ? Va-t-il falloir que je le venge ?

Ce fut en vain qu'il chercha l'arme présumée du comte dans ses vêtements.

— Peut-être, fit-il, la retrouverai-je en cet endroit où il y a de l'argile, de la mousse et un mur poudreux...

En tout cas, la logique m'oblige à commencer mes recherches par la maison même. »

Il descendit au jardin et chercha vainement dans les terrasses supérieures quelques indices qui pussent le mettre sur la voie.

Ce ne fut qu'à la dernière, à celle qui se trouvait en plein pied avec le Couesnon, qu'il commença de rencontrer des indices. L'herbe autour des arbres, haute comme en tous les terrains humides, semblait foulée et conservait de larges empreintes. Du pied des marronniers, une piste se dirigeait en droite ligne vers la porte du pavillon. Là, toute verdure disparaissait en partie, mais l'argile déposée par la rivière lors des crues conservait la forme du genou de Roland. M. de la Ferronaie, en tombant, s'était appuyé au mur, puis il était tombé la tête renversée dans l'herbe. Cette scène semblait inscrite sur le sol.

En se baissant pour la mieux comprendre, Marcillac trouva le pistolet du comte rouillé par la rosée. Il visita le barillet du revolver, les six coups étaient chargés, aucune trace n'indiquait qu'on eût fait feu. Le jeune homme mit l'arme dans sa poche et entra dans le pavillon. Là, rien ne révélait les entrevues nocturnes qui s'y succédaient depuis plusieurs semaines. Les vieux meubles moisies, rangés dans leur ordre habituel, semblaient n'avoir point servi depuis la mort de mademoiselle de Pen-Farouet.

— On ne peut venir ici pourtant, murmura le jeune homme, que de l'intérieur de la maison ou par la rivière, dont la berge est escarpée et garnie de murailles. La berge ne laisse voir aucune trace d'escalade. Les plantes qui tapissent les vieilles briques ne sont point arrachées, l'argile ne porte la trace d'aucun pied.

Toutes ces choses-là ne s'effacent point ; et si j'avais ici affaire à des gens prudents, ils eussent assurément tenu à ne pas laisser subsister ce que je viens de voir ; on ne trouverait point à terre des revolvers révélateurs.

Quant à la maison, comment croire qu'on ait pu soulever la lourde chaîne de la porte, tirer les verrous que deux domestiques remuent avec peine, et cela sans éveiller personne : cette nouvelle hypothèse s'écarte d'elle-même.

Soudain un éclair illumina son esprit. Il y a ici une porte secrète qui donne dans le passage voûté, mais où est-elle ? Qui a pu prendre un pareil chemin ?... Un ennemi ? Roland n'a point d'ennemi. Un voleur ? Roland l'eût tué, et eussent-ils été dix, qu'il ne fût pas devenu fou d'une pareille bagarre ; au contraire ! Une bataille eût fait du bruit, et nul n'a rien entendu.

Mais qui alors ? Un suborneur, un amant ? Mais un amant de qui ? Un galant subalterne de quelque femme de chambre n'eût excité que sa pitié. Il ne pouvait être question de Gabrielle.

Mais de qui donc ? »

La vérité foudroyante se fit soudain jour en son esprit. Diane a un amant, pensa-t-il. Si ce n'est ici le jeu des choses surnaturelles, si je ne dois voir en cet événement que le résultat des passions humaines, Diane trompe son

mari et Roland le sait, Roland, hélas ! ou plutôt ce qui reste de ce cœur loyal.

Diane, une femme adultère ! fit-il le cœur saisi d'une mortelle angoisse. Mais quel est le complice ? »

Il s'arrachait les cheveux.

— La malheureuse ! criait-il, de quel front elle considère son ouvrage ! — Ah ! ma mission est toute tracée, je dois remplacer ici la main du Dieu vengeur, jouer le rôle de la juste Providence.

Dans le pavillon, il remarqua bientôt la rainure de la porte secrète. Chaque pas en ayant qu'il accomplissait vers la découverte du drame lui donnait comme un frisson intérieur de stupéfaction et de désespoir.

— Que s'est-il passé ? criait-il, il y a donc eu là quelque lutte mystérieuse ? — Qui me la révélera ?

Enfin, reprenant lui aussi, le Breton, les hypothèses fantastiques, son esprit partait sur les ailes de l'impossible à la poursuite de quelque fantôme extravagant. Il cherchait dans son souvenir je ; ne sais quelles légendes terribles, et, tout en repoussant ce que sa raison se refusait à admettre, il était prêt à expliquer la réalité par le rêve.

— Quoiqu'il en soit, murmura-t-il en s'éloignant, je saurai la vérité. Je ferai alors ce que me commanderont les circonstances. Dût ce don-quistottisme me rendre ridicule, j'irai jusqu'au bout et je ferai ce qu'eût fait Roland. C'est mon devoir.

XXXIV

Lorsque la nuit de ce même jour fut tombée, lorsque les rares promeneurs que le couvre-feu trouve encore debout à Fougères furent rentrés chez eux, Diane sortit doucement de chez elle, enveloppée de vêtements noirs ; elle prit le chemin du pavillon, ouvrit la porte secrète et se risqua, plus pâle qu'une ombre, dans le passage secret qui amenait chaque fois Maubron à ses pieds.

Elle passa comme lui le Couesnon sur les pierres glissantes et s'engagea bientôt sur la route déserte conduisant à la tour ruinée qu'habitait son amant.

Il pouvait être onze heures ; le ciel la favorisait, couvrant sa marche sous les grands arbres de lourds nuages couleur d'encre.

Tout présageait l'orage. Le vent, tombant sur la terre en tourbillons, pressés, roulait sa robe autour d'elle. Les oiseaux de nuit la frôlaient et toutes sortes de voix plaintives sortaient des pommiers secoués par les rafales, des haies noires et des vieux rochers.

C'était une vraie nuit de tristesse et d'épouvante, où le malin esprit semble agiter ses rondes d'âmes errantes et de démons ennemis des vivants. Tout se préparait à la tempête, et l'éclair sortant rouge comme une épée de la nuée illuminait l'horizon, presque aussitôt suivi d'un tonnerre lointain.

La jeune femme, qui se hâtait tout d'abord, se prit bientôt à courir. Toute sa raison ne pouvait rien contre ses épouvantes. Il lui semblait qu'elle marchait entourée d'ombres et de voix menaçantes.

Mon Dieu ! pensait-elle, protégez-moi !

Bientôt la pluie, la pluie froide et torrentielle d'avril, arriva. Elle fut bientôt trempée et hors d'haleine. Elle avait oublié ce qu'elle allait dire à Pierre Maubron ; elle se souvenait seulement qu'il fallait qu'elle le vit.

— Le doigt de Dieu est ici, pensait-elle ; il faut que je lui dise que tout est fini, qu'il ne vienne point demain, que ma porte, désormais, restera fermée, qu'il me rende la liberté, ne fût-ce que celle de gémir, de pleurer et de soigner mon pauvre Roland.

J'ai été bien coupable, et c'est déjà un châtement d'être seule, exposée à toutes les aventures de la nuit et des hommes par un semblable déchaînement de la nature.

Arriverai-je ? Mon Dieu ! je vous en supplie, vous qui avez relevé la femme adultère, soutenez ma force, laissez-moi debout jusqu'à la fin. Laissez-moi rompre ce nœud terrible, pendant que ma volonté et votre doigt m'y poussent. »

Elle sentait la fatigue fléchir ses jambes. L'eau torrentueuse creusait devant ses pas des ravines, et les terres détrempées des chemins de campagne qu'il lui fallait traverser s'attachaient à ses bottines et liaient ses pieds au sol.

Elle faisait de longs efforts pour s'arracher à cette glu, pleurant tout bas, étouffant une plainte que le désespoir la contraignait à pousser. Puis, reprenant un peu de l'énergie que tant de frères femmes gardent au fond même de leur faiblesse, elle continuait sa route.

Mais voici qu'un tronc d'arbre bizarrement contourné, entrevu comme un gnome accroupi à l'angle de la route lorsque la foudre éclate, l'effraie encore ; elle s'arrête, se voile le visage, et demande grâce ; ce n'est qu'au bout de quelques minutes, autant d'heures d'angoisses, qu'elle peut reprendre possession d'elle-même.

Et puis, les maisons délabrées à travers la lande déserte la font tressaillir. Reconnue, elle est perdue ; attaquée par quelque rôdeur de village, elle l'est également.

Quand l'épuisement l'arrête tout à fait, quand elle sent la vie la quitter, elle se retient aux buissons.

— Je veux rester debout, disait-elle, je n'ai pas le droit de mourir ; on me trouverait ici malade ou morte, c'est encore ma fin.

Cependant l'orage semblait la poursuivre durant toute cette passion. Ce ne fut que vers trois heures du matin qu'elle atteignit le hameau et la tour qu'habitait Maubrion.

Une lueur qui filtrait sous la porte lui annonça que celui-ci n'était point encore couché.

— Il est là, pensa-t-elle, je suis sauvée.

Elle poussa vivement la porte, qu'un simple pêne de bois retenait, et entra. Mais au même instant elle poussa un cri terrible auquel une autre exclamation répondit, et tomba évanouie de toute sa hauteur sur les dalles.

XXXV

Pour expliquer au lecteur la cause de cette mortelle émotion, nous sommes forcé de remonter le cours des événements de cette journée.

Le premier soin de Marcillac avait été de se rendre compte des moyens de pénétrer dans le pavillon de la maison de Pen Farouet. C'est ainsi qu'il observa toutes les issues du passage souterrain qui vont vers la campagne

Gomme nous l'avons dit, cette singulière voie touche de temps à autre la rivière. Il en résulte que le sol en est argileux et humide par places. Nous avons dit également que, dans beaucoup de ses parties, le passage n'est guère fréquenté. Marcillac retrouva bientôt la même empreinte de pas dans la terre glaise, se reproduisant d'autant plus nettement, que le pied en était coquettement chaussé de souliers de chasse parisiens, dont la semelle offre des dessins bizarres tracés avec les clous de cuivre.

Cette particularité fit réfléchir le jeune homme qui se rappela soudain cet insignifiant détail que, lors du séjour de Pierre Maubrion à la Ferronaie, les chasseurs de Rallye-Bretagne, peu au fait des raffinements du confort cynégétique, avaient beaucoup admiré une nouvelle chaussure à larges semelles que Maubrion avait apportée.

Il recueillit soigneusement cette empreinte et la porta dans l'office où le valet de chambre de Roland déclara aussitôt que cette singulière foulée appartenait, ou à M. Maubrion, ou à quelqu'un du Rallye qui eût pu en faire venir une semblable.

Marcillac se tut, et, sûr désormais de ne point se tromper, commença ses investigations dans la petite ville lien eut bientôt fini avec tous les logements garnis que Maubrion eût pu occuper.

Dès lors, il était assuré que celui-ci n'habitait point Fougères.

Soudain, le souvenir lui revint de cet ermite dont Roland lui avait raconté le mystère.

Il était alors sept heures du soir, Marcillac se fit seller un cheval et partit pour le hameau de Licusy, où se trouvait l'homme en question.

Il se renseigna, et, dès qu'il eut acquis la certitude qu'il avait trouvé la clef de ce secret qui sans doute coûtait la raison à un homme, il revint sur ses pas, renvoya à Fougères le cheval et le domestique qui l'accompagnait. Puis ; par un détour à travers champs, il se retrouva bientôt, sans qu'âme qui vive l'eût aperçu, devant l'une des portes de la tour de Licusy.

Il frappa. Un homme vint lui ouvrir, vêtu d'une vareuse noire. C'était Maubrion. A la vue de Marcillac, celui-ci ne put retenir un mouvement nerveux ; il pâlit :

— Qui me vaut, à pareille heure, l'honneur de votre visite, monsieur Marcillac ? demanda-t-il gravement en s'effaçant pour le laisser entrer.

— Je vais vous le dire, monsieur Maubrion, fit le jeune homme, blanc d'émotion et les lèvres tremblantes.

Il entra dans la monastique cellule de l'écrivain célèbre.

— Monsieur, dit sans préambule Marcillac à Maubrion, je n'ai pas à m'inquiéter des motifs qui vous ont fait choisir cette étrange retraite, sans qu'aucun, de nous, fût prévenu que notre hôte d'hier fût devenu notre proche voisin.

— Vous avez raison, monsieur, cela touche à des considérations qui me sont absolument personnelles et dépendent entièrement de ma liberté d'action.

— Ma visite prendra, monsieur, un caractère différent, et vous me permettrez de vous demander si vous avez suffisamment caché vos, visites nocturnes au pavillon de la maison de M. de la Ferronaie ?

— J'ignore, monsieur, ce que vous voulez dire ; mais s'il m'avait plu, par hasard, de faire les visites dont vous parlez, je n'aurais aucun compte à vous rendre, à vous.

« Quant à les avoir cachées, si je les eusse faites, j'ai à vous demander, moi, quel intérêt vous auriez à les surprendre, et pourquoi vous venez m'en parler ? Est-ce un conseil ou une menace ?

— Ce sera, si vous le voulez bien, monsieur, l'un et l'autre à la fois. Car celui qui eût pu vous demander raison de ces visites, mon ami, mon cousin, le comte Roland, n'est plus à même de s'adresser à vous pour cela.

Maubrion fit un bond qui le rapprocha de Marcillac ; le touchant presque, il lui saisit les deux mains :

— Que parlez-vous de Roland ? Je ne vous ai pas bien compris ; mais il lui est arrivé quelque chose de grave. Mon ami est mort... peut-être ?

— Ne parlez point d'amitié lorsqu'il n'est plus question que de trahison. M. de la Ferronaie n'est pas mort ; mais il vaudrait mieux qu'il le fût, car il a perdu la raison.

— Roland est fou ! s'écria Maubriion avec un saisissement profond.

— L'ignoriez-vous donc ? demanda Marcillac, stupéfait de cette émotion qu'il comprenait n'être pas jouée.

— Et qui donc m'en eût instruit, monsieur ? Je vis ici dans l'isolement le plus absolu.

— Monsieur, dit Marcillac, rendu par cette parole à toutes les défiances, vous jouez-là un rôle en acteur consommé ; mais quittez votre masque, je le crois inutile, et veuillez me raconter ce qui s'est passé entre vous et le Comte de la Ferronaie dans la nuit d'avant hier, au pavillon de la rivière, dans lequel vous avez pénétré par une porte dont vous seul avez la clef.

— Sur mon honneur, monsieur, j'ignore ce que vous voulez dire et le rapport qui peut exister entre la folie du comte Roland et moi. Je n'ai point vu M. de la Ferronaie depuis mon départ pour Paris.

— Feindre est superflu, monsieur Maubriion, fit Marcillac, qui commençait à s'irriter de ce qu'il : supposait être une obstination. Il importe, dans l'intérêt de toute une famille que ce fatal événement plonge dans la désolation, que je sache ce qui s'est passé entre vous et mon parent. Les causes de ces foudroyantes folies portent quelquefois le remède du mal qu'elles ont causé. Voulez-vous donc tuer le mari après, avoir déshonoré la femme ?

— Je vous écoute, monsieur, avec toute la patience possible. J'ai peine à croire qu'en tout ceci, le véritable insensé ne soit pas l'homme qui vient me dire toutes ces incroyables choses ;

— Personne ne sait ma démarche, monsieur, j'ai voulu que, touchant à de pareils secrets, on ne ; pût même soupçonner notre entretien.

— Notre entretien ! fit Maubriion avec explosion, mais il n'a point sa raison d'être. Je vous donne ma parole que j'ignore ce dont vous parlez ; que je donnerais ma main droite pour que cela ne fût pas, si vous dites vrai. S'il y a là quelque secret, je ne le connais point.

— Mais la scène du pavillon, mais le pistolet !

— Quel pistolet ? Allons, monsieur, brisons là, il y a méprise, je sais que vous ayez beaucoup aimé madame de la Ferronaie avant son mariage ; mais vous me permettez de vous dire que plaider ainsi le faux pour me faire avouer ce que je ne sais quelle jalousie vous inspire, c'est là une entreprise offensante pour moi et absurde pour vous.

— Vous osez dire que Diane, de Coralie n'est pas votre maîtresse ?... cria Marcillac hors de lui.

— Assurément, monsieur, et je vous prie de ne pas pousser chez moi, devant moi, ces insolentes clameurs, fit Maubriion en s'avançant vers lui.

— Mais, misérable ! j'ai les mains pleines de preuves !

— Des preuves, vous ! lesquelles ? pauvre halluciné !...

— Lesquelles ?... il le demande !

— Mais oui, je les veux, je les exige même ! Et maintenant, vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir dit, prouvé vos odieuses imputations.

Il se plaça devant la porte, menaçant et fier.

Toute l'exaltation de Marcillac tomba soudain ; ses preuves, toutes morales, il ne pouvait les donner comme on donne un fait. — Cette trace providentielle, irrécusable, il ne pouvait, ou plutôt n'osait pas la dire ; il s'attendait avec raison que Maubriion sans être pour cela forcé d'avouer sur cet unique témoignage, lui jetât à la figure ce mot :

— Espion !!!

Il demeura donc pâle, la respiration haletante, l'œil étincelant, mais muet et ne trouvant plus ce discours où la colère était prête à mettre tant d'éloquence.

Maubriion attendait, dédaigneux.

— Eh bien ? fit-il après un temps, il est donc acquis, monsieur Marcillac, que vous êtes un fourbe. Vous n'avez pas même une excuse pour troubler ainsi mon repos.

— Des preuves ! ! ! des preuves, Maubriion, Dieu m'en fournira d'éclatantes !... cria le jeune homme en s'élançant.

— C'est ce qu'il vous sera loisible de faire quand vous m'aurez rendu raison de vos insultes, répondit Maubriion en étendant la main.

A cet instant la porte s'ouvrit, Diane parut sur le seuil, échevelée, ruisselante de pluie, souillée de boue, livide. Elle embrassa toute cette scène d'un coup d'œil ; elle vit Marcillac, se sentit perdue et, glissant le long de la muraille à laquelle elle cherchait en vain à se retenir, elle perdit connaissance.

XXXVI

Maubrion poussa un cri terrible et là relevant avec une force incroyable, la porta toujours inanimée sur l'étroit lit de fer qu'on apercevait dans un angle obscur de la pièce. Puis, sans se retourner, sans donner à la pauvre femme aucun des soins que réclamait son évanouissement, il marcha droit sur Marcillac.

— Je vous ai bien dit, monsieur, fit celui-ci avec un sourire navré, que Dieu témoignerait ici.

— Oui, mais c'est une preuve que vous me rendrez tout à l'heure avec votre vie, monsieur Marcillac. Il ne faut pas laisser traîner ainsi les cadeaux que nous fait la Providence.

— Soit, aussi bien ne venais-je ici que pour un combat. Il y a longtemps que je vous hais, monsieur Maubrion.

— Je ne vous faisais point cet honneur, monsieur Marcillac, mais je commence, et, soyez tranquille, je vous ai déjà rejoint et dépassé.

Marcillac jeta un coup d'œil autour de lui.

— Je ne vois point d'armes ici, fit-il.

— Toutes les armes sont bonnes lorsqu'il s'agit de se tuer, répliqua Maubrion énergique et sombre. J'ai une carabine et un fusil de chasse. Vous choisirez, ou le sort décidera.

Il ne faut pas, ajouta-t-il après un instant de silence, que l'un de nous deux soit vivant demain. Pour moi, pour Diane, vous en savez trop. Si vous me tuez, rien ne sera survenu dans l'existence de cette chère femme ; elle m'oubliera peu à peu comme on oublie un songe qui fut heureux et fatal à la fois. — Si je vous tue, tout demeure dans l'ombre.

Marcillac accepta la rencontre telle qu'on la lui offrait. Le sort lui donna la carabine. Une carabine anglaise de précision, à canon court.

— J'irai souper chez Pluton, dit avec un sourire triste Maubrion, en lui présentant l'arme. Nous nous battons à vingt pas, si vous voulez, afin qu'un seul coup suffise ; avec une telle arme, vous ne sauriez me manquer. Ah ! monsieur, la vie est si lourde que ce sera un service que vous m'aurez rendu.

Les armes chargées, il fit un pas pour sortir.

— Allons-nous donc laisser ainsi sans secours cette pauvre créature ? demanda Marcillac.

— Plût à Dieu qu'elle pût dormir longtemps de cette mort anticipée ! répondit Maubrion qui le retint.

Ils s'éloignaient déjà. Soudain Maubrion revint en arrière, et, se jetant à genoux devant le lit où gisait la jeune femme, il saisit sa main pendante, la couvrit de baisers passionnés.

— Adieu, dit-il dans un sanglot, si je ne dois plus te revoir, créature idolâtrée ! le dernier battement de mon cœur sera pour toi.

Et s'arrachant de cette place, avec un tel effort qu'on eût dit que toutes les racines de son âme l'y retenaient cloué, il rejoignit Marcillac.

— Il est donc des créatures *fatales* ! murmura celui-ci en suivant son compagnon, qui s'engagea presque immédiatement dans les bois dont la tour de Licuzy est entourée.

Ils prirent durant quelques minutes un sentier qui contournait le rocher ; puis, se jetant à gauche, ils atteignirent après une demi-heure de marche deux étangs mitoyens que forme le Couesnon, dans un rétrécissement de la vallée.

— Nous serons bien ici, dit Maubrion. Tout témoin eût été un confident que j'eusse dû tuer à son heure. Le corps de celui de nous deux qui succombera tombera dans l'un de ces étangs, qu'on assure être très profonds. Si vous avez la fortune pour vous en cette circonstance, vous ne serez point inquiet, car nul ici ne sait mon nom. Si, au contraire, le sort me favorise, on ne m'attribuera pas votre mort tragique, puisqu'on ne sait point votre visite à la tour.

Au centre de ces deux étangs, une sorte de digue très-étroite forme un chemin de quelques centimètres de large. Maubrion mesura la distance sur cette langue de terre.

Puis le sort désigna celui des deux qui tirerait le premier. Marcillac eut pour lui, cette fois encore, la chance heureuse.

Les dernières nuées échevelées de l'orage s'en allaient en brume, les étoiles luisaient au ciel, mystérieux asiles peut-être pour celui des deux qui allait mourir, et déjà du côté de l'Orient une bande rosée, plus pâle que le reste de la coupole, annonçait le jour.

Les deux adversaires, dans cette teinte crépusculaire, se voyaient indistinctement, semblables, dans leur immobilité, aux troncs des saules ébranchés de la rive. Tout à coup un éclair illumina les étangs, suivi presque aussitôt d'un second : Marcillac chancela comme un homme ivre, lâchant sa carabine qui roula dans l'herbe, tandis que, s'abattant de toute sa hauteur, il disparaissait dans l'abîme.

Maubrion demeura longtemps silencieux à la même place, écoutant si le bruit du coup de feu n'amènerait pas quelque garde, songeant qu'il venait de tuer un homme sans témoin, comme on assassine. Il regardait le chemin parcouru par lui depuis son arrivée à la Ferronaie.

— Il est dit que je serai criminel jusqu'au bout, murmura-t-il d'une voix sombre. Pauvre garçon que cette femme a mis sur mon chemin, comme l'autre, comme le mari, et qui est déjà parvenu où nous irons bientôt sans doute, Roland et moi... Car elle est fatale, termina-t-il reprenant la parole que Marcillac avait prononcée et vérifiée si tôt.

Pauvre Diane ! ! ! avoir tous les attraits qui subjuguent, qui passionnent et qui perdent, donner invinciblement l'amour, un amour qui tue !!!

Il ramassa la carabine du malheureux jeune homme, s'assura que nulle trace ne révélait ce drame si court et si poignant, et s'en revint à la tour, courbé, vieilli, l'âme pleine de remords, les yeux pleins de visions sanglantes.

XXXVII

Lorsque les deux adversaires avaient quitté la pièce où ils avaient abandonné la comtesse de la Ferronaie évanouie, Maubrion, craignant quelque désespoir si elle venait à reprendre ses sens, l'avait enfermée. Ce ne fut que longtemps, après que Diane sortit de cette prostration extraordinaire qui succède souvent aux efforts trop violents que les femmes nerveuses exigent quelquefois de leur énergie. Elle promena autour d'elle un regard d'étonnement ; la lampe fumait sur la table.

Cette lampe éclairait de grands cercles, laissant dans la pénombre les murs gris et les solives noires de ce réduit ; les petites fenêtres grillées sentaient la prison. Une chauve-souris traçait de grandes ombres fantastiques sur la muraille. Le silence profond régnait autour d'elle, interrompu de temps à autre par les derniers gémissements du vent luttant contre le donjon.

Diane se souvint.

— Je suis chez lui, fit-elle. Ah ! je me souviens ! Marcillac était là ! Je suis perdue !

Elle appela ; la sonorité de sa voix lui fit peur.

— Pierre ! cria-t-elle, Pierre !

Rien ne répondit que les cris aigus des orfraies au dessus de sa tête. Alors elle se souleva et s'aperçut qu'elle était seule.

— Ils étaient deux ! fit-elle, j'ai bien vu... ce n'est point là un rêve, c'est une réalité affreuse. Marcillac était là où je suis. Il m'a vue, lui ! ! il m'a vue ici !... Tout est fini, je n'ai plus qu'à mourir ! ! Mais où sont ils ? pourquoi m'ont-ils laissée en cet endroit terrible où j'ai si froid et si peur ? Je suis transie, mes habits sont trempés d'eau et je ne sais quel poids pèse sur ma poitrine. Je veux sortir d'ici. Pourquoi Marcillac était-il là ? qu'y venait-il faire ? comment savait-il la retraite de M. Maubrion ?

Elle essaya d'ouvrir la grosse porte garnie d'épais verrous. Elle vit que cette porte était fermée à double tour.

— Je suis prisonnière ! Ils sont partis ensemble ! ! ! O mon Dieu ! Dieu tout puissant ! ! ! fit-elle avec un cri horrible qui retentit lugubrement dans la nuit et dans la vieille tour ; je comprends tout. Il y a eu entre eux une... discussion... Ils sont partis ; ils m'aimaient tous deux, chacun à sa manière. : ils sont allés s'égorger dans quelque coin, en mon nom, pour moi !...

« Mais c'est affreux ! cela. C'est un cauchemar insensé !!! Je suis donc maudite, à l'heure présente, qu'il arrive malheur à tout ce qui me chérit ! »

Elle tomba à genoux au milieu de la chambre, le front dans la poussière, poussant des sanglots déchirants, qu'elle essayait d'étouffer en serrant ses lèvres de ses mains, car elle craignait qu'on ne l'entendît, qu'on ne vînt, qu'on ne la trouvât !...

Et cette angoisse, ce calvaire, dura deux longues heures, jusqu'à ce qu'un pas lent et lourd se fit entendre. La clef tourna dans la serrure et Maubrion, plus pâle qu'un spectre, tenant de chaque main, ses armes déchargées, apparut dans le cadre de la porte.

Ils n'échangèrent qu'un regard, mais ils s'étaient compris.

Diane ne fit qu'un bond jusqu'à lui ; elle saisit son bras avec une force surhumaine.

— Tu l'as tué ? lui dit-elle toute blanche, les yeux lumineux, la voix saccadée.

— Oui !... dit-il à voix basse et n'osant abaisser les yeux sur elle. Mais loyalement, ajouta-t-il en se redressant. Il a tiré le premier.

— Où est-il, à cette heure ?

— Dans l'étang de Saint-Alleux... pour l'éternité.

— Ainsi, il est mort avec le secret ?

— Je l'ai tué pour le reprendre.

— Si tu avais succombé, toi ?

— J'ai pensé que tu périrais aussi, et alors qu'importe !

— Nous avons du sang sur notre amour, Pierre, il en est inondé. M'aimer est chose mortelle.

Elle demeurait les bras tombés le long d'elle-même, et le regard perdu dans le vide.

— Diane, dit Maubrimon, pourquoi êtes-vous venue ?

— J'étais venue vous dire que Roland a perdu la raison par je ne sais quel sombre mystère ; que Dieu ne veut pas que nous nous aimions en ce monde ; que ce qui n'était qu'un crime hier devient un sacrilège aujourd'hui. J'ai tout bravé pour venir vous supplier de rompre, de retourner là-bas, de m'oublier ; de me laisser me consacrer à lui, qui est frappé, qui souffre et qui sait... peut-être... Ah ! l'idée qu'il connaît ma faute me glace d'une affreuse épouvante !... il a des regards si étranges dans son immobilité, dans son silence ! Ces yeux, qui parlent soudain et qui ne parlent qu'à moi, ont des clartés que je ne supporte pas en face. Je n'ose demeurer près de lui, et, pourtant, il le faut. Là est ma place, là est mon devoir.

— Ainsi, dit Pierre, c'est un adieu que vous apportiez, l'éternel adieu ! Nous ne nous reverrons plus ?

— Pierre, dit-elle d'une voix mourante, ne le faut-il pas ?

Il se laissa glisser à ses genoux. Des larmes, de grosses larmes, les premières qui eussent sillonné ce visage depuis qu'il était homme et qu'il s'était bronzé le cœur au monde parisien, coulaient sur ses joues.

— Ainsi, dit-il lentement, tu vas me quitter, et cela au moment même où je viens de tuer un homme pour ne point te perdre. Ainsi, j'aurai tout oublié pour toi, mes études, le soin de mon nom ; j'aurai tout sacrifié, l'avenir, le présent, le passé, l'ambition, que sais-je ! tout ce qui fait vibrer une âme...

Que je suis malheureux ! Ne crains pas cependant que je regrette rien, tu me suffisais, Diane ! j'étais heureux !

— Tu étais heureux, redis-le moi.

— Oui, j'étais heureux d'être à toi, d'être esclave, d'être enfin dompté ! Des devoirs !... Ah ! vraiment, j'ai trahi bien autre chose, j'ai tout livré de moi-même, et il ne restera, lorsque tu seras partie tout à l'heure, rien de ce célèbre Maubrimon que de misérables ruines. Aussi me débarrasserai-je bien vite de ma guenille humaine.

Retourne, retourne en ta maison, reconstruis ton bonheur détruit, pauvre ange ; à quoi mène un amour pareil, si ce n'est au désespoir sans limite et sans issue ? Pars, mais pars à l'instant, je t'en conjure, car, tout à l'heure, je n'aurais plus la force de te laisser franchir ma porte, et tu serais perdue.

Misérable que je suis !... »

Il dit cela d'une voix douce, triste et vibrante, qui descendait jusqu'au cœur de Diane et remuait ses entrailles.

Elle le contemplait ainsi, prosterné comme devant un ange, et ne le relevait point. Elle jouissait de son pouvoir avec une sorte de frénésie intérieure. Soudain, sa passion fit explosion.

— Eh bien ! dit-elle, non, cela ne sera pas, je mentirais à moi-même, et je ne tiendrais pas ce serment, l'eussé-je fait à Dieu lui-même. Je t'aime, je t'adore, je suis tienne, et resterai telle.

Il y a du sang sur notre amour, il tue. Eh bien ! voyons si nous en pourrions mourir ensemble. Te quitter ! Mais je languirais un mois et j'irais te chercher dans la tombe ! Eh bien ! je veux le vivre, ce mois, le vivre heureuse.

Te quitter !... pas un jour, pas une heure, si je puis.

Écoute, tu viendras à Fougères ; la maladie de Roland peut être causé de ton retour. Plus de mystères, plus de visites nocturnes.

Au grand jour, on nous soupçonnera moins. Puisque nous sommes criminels, ayons l'audace des scélérats. Le châtement n'en sera ni plus grand ni moindre, si son jour arrive. »

Maubrimon ne répondit pas. Il avait saisi ses mains et les couvrait de baisers passionnés.

Le jour gagnait déjà le ciel. Il fallait rentrer à Fougères ; heureusement les bois étaient près ; ils menaient jusqu'à la ville. Maubrimon sella son cheval et, comme dans la ballade allemande, un cavalier, noir emporta dans la nuit la fiancée maudite.

Comme quatre heures sonnaient, et que les gens de Fougères, levés à l'aube, commençaient à s'agiter dans leurs demeures, Diane se glissa dans la maison de PenFarouet.

XXXVIII

Alors commença une existence nerveuse, agitée, pleine de troubles, de remords et de félicités singulières.

Maubrimon arriva quelques jours après. On le reçut comme un ami que le malheur attire. Il prit la place de Marcillac, dont nul ne pouvait comprendre l'absence et dont on commençait à se préoccuper dans l'opinion publique, à mesure que les deux amants, tout à eux mêmes, à l'égoïsme féroce de la passion, l'oubliaient davantage.

Ils se rencontrèrent à toute heure du jour, échangeant de muettes pressions de mains, des regards passionnés que l'on surprenait quelquefois et qui, rapportés à l'office par la gent domestique, y faisaient l'objet de commentaires

sans nombre.

Yvon, seul à défendre l'honneur de la maison, opposait à tous ces récits, aux suppositions qu'on pouvait y joindre, le démenti le plus énergique, le plus désespéré.

Mais les preuves arrivèrent. Un serviteur est bientôt un espion dès qu'il soupçonne.

On suivit les amants dans l'ombre, on les observa dès qu'ils se crurent seuls. On écouta aux portes. On se cacha pour les voir ensemble.

On retint, on colporta leurs propos dans la ville et chacun sut bientôt que le veuvage anticipé de Diane n'était pas sans *consolation*.

Tous les yeux curieux de la ville furent ouverts. Les oisifs s'attachèrent à apporter, au réseau d'observation dont on entourait la comtesse et Maubrimon, leur contingent quotidien. Les jalousies se soulevaient lorsque la petite comtesse passait pour aller à l'église. On connut le célèbre Parisien et bien des portes s'ouvrirent derrière lui, bien des gens dont il ignorait l'existence le suivirent, le *filèrent*, suivant une expression de la rue de Jérusalem.

À l'intérieur comme à l'extérieur, une sorte de croisière fut établie la nuit comme 16 jour. Le jeu des lumières fut apprécié, discuté ; le voile de la vie privée soulevé de toutes parts, et eux, confiants, se croyant sûrs du mystère, ne soupçonnant, parmi les indifférents d'hier, ennemis aujourd'hui, ligués pour les bonnes mœurs (ce mensonge éternel dont la curiosité se couvre en province), aucun motif hostile, laissèrent traîner derrière eux mille imprudences qui devinrent la proie des malveillants.

Madame de Coralie, elle-même, le notaire Dorion, l'ami dévoué de la famille, en furent mille fois avertis, et bien qu'ils répugnassent à croire à de tels rapports anonymes, à ces dénonciations mystérieuses qui écrasent, dans les petites villes, tant de bonnes réputations, sous le prétexte d'en châtier quelques mauvaises, ils furent obligés d'ouvrir enfin les yeux.

Le notaire vint un matin chez sa cliente, et lui dit sans préambule que la comtesse était la fable de toute la ville, qu'il fallait aviser, que, vrai ou faux, le sentiment général criait au scandale.

— M. Maubrimon ne quitte pas madame de la Ferronaie, dit-il. Il l'accompagne aux églises. Le curé m'a prévenu qu'ils faisaient, le soir, après le salut, de longues promenades ensemble, durant lesquelles des gens du peuple les suivent cachés derrière les haies.

« On a surpris des baisers furtifs, des étreintes rapides, qui ne laissent plus de place au doute. Même en faisant la part de l'exagération, il faut en prévenir la comtesse et lui déclarer ce que l'on sait et ce que l'on dit.

D'ailleurs, sans qu'on rattache, en rien, l'une à l'autre affaire, la disparition depuis quinze jours de M. de Marcillac inquiète tout le monde. On se rappelle que celui-ci aimait autrefois mademoiselle Diane, et on se dit tout bas qu'il a pu supporter un mariage, mais non un amant et un scandale. On craint un malheur.

Il faut, d'autre part, s'adresser aux sentiments d'honneur de M. Maubrimon, lui conseiller de partir ; s'il s'y refuse, le lui ordonner ; s'il résiste, nous aviserons. Mais au nom de vous-même, au nom de votre jeune fille, qui aimait peut-être Marcillac, tant elle paraît triste et préoccupée, il faut mettre un terme à une existence qui révolte la conscience publique, chose respectable qu'il faut écouter, même lorsqu'elle se trompe.

— Mais enfin, dit madame de Coralie toute en larmes, c'est une situation terrible.

Je vous dois la vérité. Il y a déjà quelque temps que j'ai cru m'apercevoir de tout cela. Mais, vous savez le caractère absolu de Diane. Je crains qu'en poussant les choses à l'extrême nous ne l'offensions assez pour qu'elle en arrive aussitôt à rompre en visière à tout le monde, et d'un scandale incertain ne fasse un irréparable malheur.

— Usez-en donc avec prudence, madame, je verrai moi-même madame de la Ferronaie et lui dirai ce que je jugerai convenable en pareil cas.

XXXIX

Le lendemain, en effet, après déjeuner, madame de Coralie pria gravement Maubrimon de lui offrir son bras. Elle l'emmena au jardin et là, sans préambule, elle lui dit :

— Il faut partir, Monsieur Maubrimon. Je vous le demande comme mère et au besoin je l'exige comme tutrice de ma fille durant la folie de son mari.

Maubrimon pâlit, rougit, perdit tout à fait contenance et ne put que balbutier :

— Mais, madame, en vérité, une telle injonction... peut paraître étrange, — tout au moins ! — si vous ne m'en donnez les motifs.

— Oh ! monsieur, ces motifs, je n'ai pas l'intention de vous les dissimuler. On parle de vous ici. On en parle trop. Le nom d'une femme qu'on mêle aux discours de toute une ville, lorsque la famille est antique et honorée, cela ne vous paraît-il pas un motif suffisant pour qu'une mère vous demande de vous éloigner ?

— Eh quoi ! madame, fit Maubrimon, les propos absurdes d'une petite ville oisive ont pu vous autoriser à une pareille démarche, à une semblable offense, veux-je dire, vis-à-vis de moi ?

— Monsieur Maubrion, dit sévèrement la vieille dame, il n'y a pas de propos ici. Il y a des faits qu'on articule, il y a des preuves qu'on avance.

Ma fille, que je ne veux croire coupable que d'imprudences, a subi un entraînement qu'il importe d'arrêter en son principe. Je ne récriminerais pas contre vous ; je saisie monde et je n'ignore point qu'à Paris il existe, pour ces sortes d'égarements, des tolérances que nous ne connaissons point en cette chaste province et qui vous excusent, vous, mais vous uniquement.

Madame de Coralie continua :

— Je ne vous ferai point une morale inutile, ni au nom de l'ami, que vous veniez tromper sous son toit, dans son impuissance, encore moins au nom de convenances sociales, que vous êtes accoutumé à braver. Je ne m'adresserai qu'à vos sentiments délicats. Je ne vous dirai que ceci :

Voulez-vous perdre à tout jamais une pauvre femme qui n'a pas vingt ans ? Voulez-vous la jeter hors de la famille, hors de ses devoirs, non plus dans l'ombre, en vertu de ce principe que ce qu'on ignore en fait d'amour n'existe point, mais ouvertement, en bravant le qu'en dira-t-on, en jetant un défi à la société, à la vertu, à la situation terrible où nous place la folie de Roland ?

Il ne vous reste en ce cas qu'un parti, c'est d'enlever publiquement sa femme, à midi, par la grande porte, comme une conquête ; je n'ai pas besoin de vous dire que nous nous jetterons tous au devant d'elle, et que, foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines, elle ne sortira qu'en passant sur le cœur de sa mère qui la maudira.

Faut-il vous dire que j'invoquerai contre vous toutes les ressources que me met en main le code, avec la ténacité d'une vraie Bretonne ? Qu'au nom de ce pauvre, malheureux fou, je vous poursuivrai tous deux en adultère ? Dois-je vous prévenir que si demain, à pareille heure, vous n'êtes point parti en hôte qu'on respecte et qu'on accompagne jusqu'au seuil, je vous chasserai comme un laquais devant toute la maison rassemblée, devant ma fille ? Ah ! je sais bien qu'elle est libre et maîtresse, et qu'elle aura le droit de me dire à moi même de sortir d'ici. Je sortirai, en ce cas, mais la vindicte publique vous chassera tous les deux. L'opinion publique vous repoussera, même à Paris, où le scandale et le tapage ne sont point encore applaudis. »

Comme Maubrion allait parler pour se disculper, elle l'arrêta court et durement :

— Je sais ce que vous allez dire, monsieur ; vous allez nier. A cela, je vous réponds d'avance que j'ai vu, de mes yeux vu, et que je suis femme, ce qui signifie qu'on ne me trompe point en de telles matières.

« J'ai fini, et vous m'avez compris. Choisissez. »

Elle rentra dans la maison, se dégageant avec dignité de tous les efforts que fit pour la retenir Maubrion au désespoir.

A la même heure, le vieux notaire entra chez la comtesse.

Elle vint à lui avec sa grâce habituelle.

— Bonjour, mon vieil ami, lui dit-elle en lui prenant les mains. Venez-vous donc me tenir compagnie ? Cette maison est pleine de conciliabules. Ma mère est en ce moment en comité secret avec M. Maubrion. Mon mari, depuis plusieurs jours, ne veut voir personne ; il ne souffre qu'Yvon ; ils demeurent enfermés des heures entières sans qu'aucun de nous puisse approcher de mon cher malade.

— Y a-t-il, demanda le notaire, quelque amélioration dans l'état de M. de la Ferronaie ?

— Qui le sait ? Pourtant Roland, qui ne parlait point, prononce aujourd'hui quelques mots sans suite. — Mais j'ai la crainte que cette raison envolée ne revienne pas et que nous n'ayons plus, hélas ! en lui qu'un pauvre corps privé de son âme.

— C'est une raison de plus, dit lentement le père Donon, pour que nous lui accordions tout notre dévouement exclusif. — Les sentiments de la femme et de l'ami ne doivent jamais être plus ardents et plus entiers que lorsque le malheur est entré dans la maison.

— Mais, répondit Diane, qui sentit aussitôt une intention sous les paroles du notaire, n'est-ce pas ce que nous tous ici nous affirmons d'exemple chaque jour, depuis M. Maubrion qui est venu de Paris exprès jusqu'à moi même ? Est-ce que vous ne me trouvez point une bonne épouse, mon cher monsieur Dorion ?

L'intrépide jeune femme allait, comme on le voit, au devant du danger.

Le notaire lui prit la main et, paternellement, d'une voix douce et caressante, il parla ainsi :

— Ma chère enfant, je me suis donné une mission délicate que ma vieille amitié pour votre maison semblait m'imposer. Je ne me dissimule pas que je vais vous déplaire sciemment, et me lancer dans cette aventure pour la première fois de ma vie me cause une appréhension dont je ne puis me défendre. Heureusement vous m'avez déjà compris à demi et me voici plus à l'aise.

Où, ma chère Diane, je viens vous parler de M. Maubrion et de ce dévouement qu'il montre. Ce dévouement, on l'attribue non point à l'amitié pour le comte, mais à l'amour qu'il a pour une jeune femme qu'il est inutile de vous nommer. »

Diane, dont le cœur cessait de battre, essaya un pâle sourire.

— Et quels sont les romanesques personnes, demanda-t-elle, qui perdent ainsi leur temps ?

— C'est quelqu'un dont on a le droit de dédaigner le suffrage, mais dont on ne peut braver la suspicion, le blâme ou l'exclusion ; ce quelqu'un se nomme tout le monde. C'est l'opinion publique, Diane ; vous êtes en butte au plus furieux déchaînement de médisances... Oh ! ne vous fâchez point, chère fille, j'ai voulu dire calomnies, car moi je ne vous soupçonne, ni ne vous accuse, ni ne vous épie, je vous aime seulement. Et je ne croirai au mal que quand mes yeux auront vu ; encore serai-je tenté de les clore à l'évidence.

Je sais bien que vous bravez tout cela...

— Mais, enfin ! s'écria la jeune femme en proie à une colère nerveuse qu'elle ne pouvait dominer, de quoi le monde m'accuse-t-il ?

— D'être la maîtresse de M. Maub里昂, et vous eussiez pu m'éviter la douleur de prononcer ce mot, comme à vous la honte de l'entendre.

— Avant d'être la maîtresse de tous ceux auxquels il plaira à la malveillance d'une petite ville de m'accorder, je suis la mienne, hélas ! par la cruelle situation de M. de la Ferronaie, qui n'est plus là pour me défendre et qui n'eût pas permis qu'on me fit, même dans un but amical, une semblable injure. Je suis donc libre de vous dire, monsieur Dorion, que je considérerai comme mon ennemi toute personne qui parlera ainsi que vous venez de le faire.

Brisons-là ; un mot de plus me mettrait dans la nécessité de rompre avec une amitié séculaire de ma famille à la vôtre.

— Et c'est au nom de cette amitié, de cette confiance fit le notaire avec une force croissante, que les uns et les autres nous : avons reçue en héritage, que je ne puis vous laisser courir à votre perte. — Il y a autour de vous plus que, le la curiosité, il y a l'indignation publique. On vous accuse d'avoir fait asseoir l'adultère sans pudeur, sans vergogne, au chevet de votre mari malade. — On va plus loin et, vraiment ici la calomnie est terrible, on assure que cet amour coupable n'est point étranger à la folie du comte.

Épargnez à vous-même et à votre famille, jusqu'ici respectée et honorée comme la première entre les plus vieilles, quelque ignoble tapage dont vous menace une population dont vous bravez les bonnes mœurs, car, il faut que je vous le dise : on parle, mais on sait, et l'on a vu !

— Qui donc a vu ?

— Tout le monde, vous dis-je, jusqu'à votre mère, jusqu'à moi-même, que d'imprudentes privautés ont scandalisé.

— Sortez, monsieur Dorion, vous avez tué en moi le respect de votre vieillesse ! M'accuser en face ! Sortez d'ici ! Vous insultez une veuve !

— Je m'en vais donc, madame, dit le vieillard avec tristesse, et je m'en vais le dernier. N'avez-vous donc pas vu que tous les autres sont déjà partis, que votre maison déserte et que le scandale, comme une peste morale, en a écarté, l'un après l'autre, tous ceux, qui vous entouraient et vous honoraient hier ?

J'ai agi selon ma conscience d'honnête homme, et vous me chassez. Dieu ne vous punisse point de ce crime dont tous vos aïeux rougiront dans leur tombeau ! ! »

Il sortit profondément ému. Au seuil de la porte ; il se retourna une dernière fois, attendant, espérant un mouvement de repentir et de confiance. Debout, fière, indomptable, n'exprimant que la colère, la jeune femme le regardait d'un œil sec. Alors il s'éloigna.

— Elle est perdue ! murmura-t-il. Dieu ait son âme.

XL

Cependant la paralysie de la volonté, de la pensée et de la parole, qui avait couché et vaincu cet invincible et joyeux comte Roland, le retenait cloué dans son fauteuil.

Ce n'était pas qu'il fût affaibli, ou que son visage fût profondément altéré : il semblait que l'organisme eût conservé sa vitalité en perdant le mouvement. Mais dans ces yeux atones qu'une flamme mobile, reflet elle-même d'une pensée vacillante, venait éclairer quelquefois, nul n'eût reconnu le regard éclatant du Palatin.

L'expression de haute franchise, de confiance et de résolution, qu'exprimaient naguère les traits du jeune homme avait disparu.

Il accueillait les visiteurs de plus en plus rares, à cause des bruits qui se répandaient dans la ville et dans les environs, avec une marque d'indifférence ou plutôt de glaciale insensibilité. Le gai président de la société de Rallye-Bretagne semblait un cadavre auquel un savant médecin eût donné une vie factice.

On pouvait aller, venir, autour de lui : les hôtes de la maison de Pen-Farouet se succédaient les uns aux autres à son chevet : rien ne le sortait de son immobilité de statue humaine condamnée au silence.

Yvon seul avait l'extraordinaire : privilège d'amener sur cette physionomie, où le sourire même s'était gelé, quelque rayon d'intelligence. Roland lui parlait des yeux. Le vieux domestique comprenait son maître au moindre

signe que faisaient ses doigts et ses bras, les seules parties de son corps qui eussent conservé quelque vitalité. Lui seul lui apportait ses repas, traînait son fauteuil auprès de la fenêtre d'où l'on pouvait voir la campagne, le couchait, lui rendait en un mot ces mille services que nécessite l'être réduit à une vie végétative.

Peu à peu, on s'était habitué à cette immobilité. On accomplissait un devoir en demeurant auprès du pauvre Roland, mais s'il arrachait encore, bien des larmes à ceux qui le voyaient en cet abaissement, personne n'interrogeait plus les fibres de cette figure condamnée. On n'espérait plus, et, voyant que les remèdes les plus énergiques n'avaient point eu d'effet sur le malade, on s'en remettait à la Providence du soin de le guérir.

On parlait de lui librement devant lui-même, comme d'un mort dont on agiterait le souvenir ; jamais son visage n'indiqua qu'il eût compris les discours auxquels il était ainsi mêlé.

On s'était seulement aperçu que le bruit lui faisait mal et on avait soigneusement écarté les domestiques de cette partie de la maison.

Dans, l'après-midi de cette même journée, Diane et Maubriion se rencontrèrent dans cette chambre. — C'était à un rendez-vous pris. Le déjeuner, auquel chacun des convives avait apporté les préoccupations personnelles venait de finir.

Madame de Coralie hautaine, Diane froide et résolue, Maubriion inquiet et sentant la gravité des circonstances, n'avaient échangé entre eux aucune parole. — Seulement un signe de Diane avait invité son amant à la suivre.

— Eh bien ! fit Diane les bras croisés, vous savez qu'il existe un complot pour nous perdre ? Nous sommes trahis, nous sommes épiés.

— Et pis que cela, répondit Maubriion, nous sommes menacés.

— Menacés ? — On vous a menacé, vous ? Quelqu'un vous a parlé, sans doute, comme à moi, — Ah ! Pierre, il faut en finir !

Elle élevait la voix, emportée par sa fougue ordinaire contre les contradictions. — Maubriion lui fit signe de se modérer en lui montrant du doigt le malade dans son fauteuil.

Roland semblait assoupi.

— Eh ! que m'importe ce fantôme ! vous savez bien qu'il n'entend pas plus qu'il ne parle. Le temps des ménagements est passé ; que vous a-t-on dit ?

— Madame de Coralie m'a donné jusqu'à demain pour m'éloigner avec les honneurs de la guerre. Passé ce délai, je serai chassé comme un laquais. Ah ! Diane, qu'il me faut vous aimer pour subir de pareils outrages ! pour demeurer encore en présence de là femme qui les a prononcés ! pour dévorer ma colère, pour subir mon impuissance !

— On vous chasserait de chez moi ! vous ?

— Diane, c'est votre mère.

— Eh ! que m'importe désormais mère, mari, famille, tout ce qui n'est point vous. S'humilier, s'abaisser, obéir, lorsqu'on vous outrage, vous que j'aime, vous que je préfère au reste du monde ; je ne puis le tolérer. Vous resterez ; je les braverai tous, je les chasserai tous avant vous. Il y a du sang entre nous, c'est un pacte qui nous lie à jamais.

— Diane, Diane, votre passion vous emporte ; il ne faut point se heurter aux obstacles. Il est préférable de paraître céder.

— Vous ne m'aimez pas, Pierre, je le vois bien. Sinon vous feriez comme moi, vous opposeriez l'audace à l'audace.

Ainsi, à votre tour, vous voulez partir, m'abandonner, être lâche ?

— Il le faut bien, ma Diane aimée. Demain nous serions forcés de nous séparer.

— Et qui donc nous obligerait à cela ?

— Le monde. Il est souverain.

— Mais vous parlez lâchement, fit-elle en se tordant les mains. Ne suis-je pas jeune et belle ? Ne vous aimé je pas à la folie ?

— Croyez-vous que je vous cède en fait d'amour ? Mais il faut partir.

— Nous fuirons ensemble alors ! Cette nuit, tous deux, entends-tu, nous quitterons la maison. Tiens tout prêt. Nous irons à Paris, chez toi. Où tu voudras que je te suive, j'irai ; car te perdre est au-dessus de mes forces. Je suis à toi, toute à toi.

En ce moment, le bruit d'un meuble qu'on heurterait se fit entendre derrière eux. Ils se retournèrent vivement

Le fou s'était levé, prodige ! et marchait sur eux, droit et ferme, puissant et pâle comme un homme de marbre auquel la vie arriverait tout à coup.

Roland souriait.

— Vous m'avez guéri, infâmes ! fit-il d'une voix terrible. Ah ! vous partez ! Vous n'avez pas songé que je vous accompagnais, moi, dans le voyage d'où personne n'est jamais revenu.

Quand l'honneur d'un homme comme moi vient à sombrer, il meurt avec lui. Je sens bien que ma vie est brisée par la trahison... Je suis frappé là...

Il parlait difficilement ; la crise prédite par le médecin de Paris était arrivée. Il avait vu, entendu ; sous l'influence de cette émotion terrible, la raison était revenue, — d'un seul coup, comme elle avait fui. — Mais tant de secousses détruisaient les sources de la vie.

— Je mourrai, dit-il après un silence effrayant. Je suis frappé là.

Il portait ses mains à sa poitrine.

— Mais nous ferons tous ce voyage vers la mort. Soyez tranquilles.

— Viens, Maubrion, ami fidèle, que je sente ton cœur loyal battre contre le mien. Venez tous deux... je le veux.

Et comme Maubrion faisait un geste de refus et reculait en proie à un saisissement affreux, Roland fit un pas en avant et l'attira contre lui.

Diane, les yeux grands ouverts, en proie à une terreur vertigineuse, regardait sans pouvoir crier.

On entendait comme un râle, les bras puissants du comte Roland s'étaient refermés. Il serrait contre lui Maubrion avec l'inflexible puissance de cette statue de bronze qui étouffait ses amants dans son embrassement mortel.

L'expression de son visage livide était terrible ; les veines du front de l'athlète, gonflées par l'effort, étaient violettes. L'énergie et la force étaient immenses.

Il y avait comme un sourire sur cette physionomie, un reflet de vengeance satisfaite.

Maubrion se sentit aussitôt perdu. — Il n'essaya même point de se défendre.

Lorsque les bras du comte s'ouvrirent, l'amant de Diane glissa tout d'une pièce et tomba sur le tapis, les yeux démesurément ouverts, une écume sanglante aux lèvres. — Il était mort.

Mais cet effort avait épuisé M. de la Ferronaie.

— J'étouffe ! fit-il ; de l'air ! O Dieu ! ayez pitié de moi !

Quand on accourut, aux cris de la comtesse, on trouva le comte Roland étendu près de son ami ; la rupture intérieure d'un vaisseau l'avait tué. Diane ne put que désigner du doigt les cadavres et s'évanouit.

Ce même jour on retrouva dans les étangs le corps de Marcillac.

Ce qu'il y eut de terreurs et de légendes dans toute cette partie de la superstitieuse Bretagne, autour de cette triple mort dans une seule maison, ne se peut raconter. Yvon crut devoir parler et raconter l'histoire de la Femme blanche et de la folie du comte Roland.

Il affirma que cette ombre inexorable avait fait les trois victimes et nul ne le contredit jamais, la comtesse ayant refusé de donner aucune explication au sujet de la mort de Maubrion et se renfermant dans un mutisme complet.

Dans le vieux cimetière, entouré, de l'eau murmurante du Couesnon, au pied du mur séculaire de Saint Sépulcre, la paroisse où Roland s'était marié, on aligna les trois tombes.

Au-dessus d'eux, les ruines du château des ducs de Montfort étendent, quand vient la nuit, leurs ombres sinistres.

Il n'y a point, passé dix heures, un vieux Fougerais qui ne se signe avec une sorte d'angoisse en passant devant ces trois tombes qui ne sont point éloignées l'une de l'autre. Comme il faut que l'imagination populaire donne un nom à ses visions pour les graver dans la mémoire, on les appelle les victimes de la Femme fatale.

La Femme fatale !

Depuis que ces événements étranges ont fait désertir la vieille maison grise de feu Mademoiselle de Pen-Farouet, combien l'ont déjà vue errer sur les terrasses et s'évanouir, fantôme léger, dans le brouillard ; combien se sont enfuis, croyant la voir flotter sur les eaux du Couesnon, ou couronnant les tours minées du château !

Nul, depuis, ne se hasarda dans le passage souterrain, de crainte d'y rencontrer celle qui tue et qui rend fou.

En entendant de tels récits de la bouche des gens simples, les sages sourient, les poètes rêvent, attirés par je ne sais quel charme dont le fantastique est toujours revêtu.

— Ce sont là des fables, disent-ils !

Et pourtant il y a une *Femme fatale* qui vit, vêtue de noir, au château de la Ferronaie, et que, depuis ces mauvais jours, on n'a jamais vue rire.

FIN DE LA FEMME FATALE.

LE MYSTERE DU CHATEAU DE VALSOIGNE

Qui m'a conté ou ai-je lu cette histoire ? Tout enfant elle me faisait dresser les cheveux d'épouvante. — Heureux temps des frayeurs frissonnantes, des fines impressions candides, des images entrant avec la force d'un boulet dans l'âme ouverte, sensations si profondes, si intimes, qu'elles semblent aujourd'hui les souvenirs d'une existence vécue ailleurs par un autre moi, qu'êtes-vous devenus ?

Dresser les cheveux ! C'était alors un luxe à ma portée ! — Mais passons vite au déluge. Il me paraît avoir lu mon histoire dans un vieux bouquin de trente ans. Je l'avais reléguée avec tant de bonnes choses dans les catacombes d'une mémoire déjà ingrate. Dans ces jours de portes closes, de grosses bûches dans l'âtre, de causeries rétrospectives, un vieil ami frileux me l'a rappelée. — Quel plaisir avons-nous pris à cette résurrection ! Puissé-je, mes belles lectrices, vous procurer dans trente ans, si vous n'oubliez pas ma légende, une de ces belles joies de Noël. — Ainsi soit-il.

I

Par une claire matinée de novembre 1820, il y eut une grande partie de plaisir qui s'échappa d'une des vieilles maisons d'Amiens qui entourent la cathédrale. Ce fut comme une volée de jeunes filles et de jeunes gens, de mamans et de vieillards, qui s'appareillant, s'ajustant, babillant, minaudant, grondant, surtout poussant des éclats de rire triomphants, s'entassa dans trois ou quatre voitures de louage.

Il s'agissait d'aller visiter le château de Valsoigne, à trois lieues d'Amiens, un château mal famé, disait on, en tous cas point habité et appartenant à Jacques Maudhui de Valsoigne, le fiancé de Marie Vauthier, l'héritière d'une des vieilles familles bourgeoises de la cité.

Jacques et Marie s'étaient vus durant le mois des fleurs. La cathédrale offre durant le mois de mai des saints splendides aux fidèles ; des lumières et des roses, des chants et de l'orgue à grands flots.

Marie entra à l'église, Maudhui allait au cercle. — Il changea soudain d'avis, entra derrière elle, et le 1^{er} juin, attendu qu'on ne pouvait plus offrir

d'eau bénite à la sortie de l'église, ni plonger son regard dans les yeux bleus, doux, souriants et plus émus chaque jour de Marie Vauthier, Jacques alla demander, sans vergogne et sans ambages, à la mère de la belle jeune fille, de lui faire officiellement sa cour.

Nous ne racontons point un roman ; quelle imagination peut offrir des tableaux plus gracieux que les mille aspects divers du foyer près duquel s'assoient les amoureux de ce monde, les êtres les plus près du bonheur humain, lorsqu'ils s'adorent sans arrière-pensée, sans ambition, sans calcul et surtout *sans espérances*. Pour ma part, je n'ai jamais pu souffrir ce mot-là.

Il y a dans l'attente visible, malgré toute réserve et toute chasteté, quelque chose de sincère et de joyeux, qui pénètre et rend jaloux les vieillards.

Les mains serrées ont un langage, les yeux se cherchent et quelquefois se fuient après s'être trouvés.

La parole sert peu, mais n'est-elle pas trop brutale pour qu'on en use ?...

Il la devine au froissement de sa robe. — Elle le reconnaît à son pas. — Quand elle est loin de lui, séparée par vingt groupes, par le bruit des conversations, occupée à quelque discours qu'on lui tient, elle sourit parfois, ne vous hâtez pas de vous trouver éloquent, vous qui l'entretenez. — C'est un mot de *lui*, c'est un geste, c'est un regard jeté dans une glace et recueilli mystérieusement, malgré les obstacles et la distance. — Ce sourire, il est au fiancé. — Vous êtes volé, monsieur.

Il y avait donc quatre mois que se jouaient cette délicieuse comédie intime, ces intrigues permises et cousues de ce gros fil blanc que tout le monde voit et que chacun fait semblant de ne point apercevoir. Le 15 décembre était le jour fixé pour le mariage, cette fête était une fête d'accordailles. On avait convoqué le ban et l'arrière-ban des cousins et des cousines.

il s'agissait donc d'aller voir la fameuse propriété de Maudhui à Valsoigne.

La propriété du célèbre Maudhui, le père des de Valsoigne, l'ancêtre à réputation mystérieuse, — du Maudhui de 1680 !

On partit donc gaiement ; le ciel était dégagé de brume ; à peine, à travers les peupliers lointains, une légère écharpe de brouillards indiquait les grands marais qui accompagnent la Somme jusqu'à l'Océan. — Bientôt on quitta les villages de la vallée ; on prit à gauche, et le pays changea

subitement d'aspect. Les coteaux devinrent plus âpres, le rocher perça la croûte du sol çà et là, les bouleaux et les sapins des pays désolés et arides remplacèrent les végétations touffues.

La bruyère étala sa verdure sombre, puis, au détour de la route, apparut le vieux château Louis XIII, délabré, moussu, effrité, et semblable à un vieillard dont la faiblesse s'étaie aux objets qui l'entourent, adossant à un grand rocher noir ses deux ailes assombries par le feuillage jauni des antiques noyers.

Toutes les fenêtres en étaient closes. Les persiennes, secouées par l'éternel vent d'ouest, pendaient quelquefois au gond à demi descellé. — La girouette seigneuriale grinçait horriblement dans le ciel. — L'herbe, une herbe horrible, entremêlée d'orties et de fleurs d'hiver, d'un jaune sale, montait dans les jointures des pierres et défendait l'entrée.

Comme un squelette habillé de verdure parasites, le grand puits dressait ses bras de fer rouillé, dont la poulie était absente. Les commuas étaient déserts, les portes tout ouvertes.

A peine un filet de fumée s'échappait de la petite maison du jardinier concierge du château de Valsoigne.

Une tristesse inattendue, envahissante, saisit l'âme de cette troupe joyeuse et glaça soudain le rire sur toutes les lèvres.

— Ce n'est pas gai, Valsoigne !... fit une jeune fille.

— Ce qu'on en dit ne m'étonne plus, ajouta un jeune homme.

— Maudhui a mille fois raison de ne pas habiter ici.

— Il n'oserait pas, dit quelqu'un.

— Pourquoi ?

— Ne le savez-vous pas ?

— Assurément, puisque je le demande.

— C'est que Maudhui étant notre hôte et le fiancé de Marie, je préférerais ne pas me faire l'écho de ces bavardages.

— C'est donc sérieux ? Il y a donc une tache dans cette famille, interrogea la tante de la future châtelaine de Valsoigne.

— Une tache ! Je ne dis pas cela. D'abord il n'est ici question que d'une légende où le Maudhui, qui fit bâtir ce triste et monumental édifice, joue le principal rôle.

Les Maudhui sont une vieille famille dans laquelle il y a des traditions bonnes et mauvaises. Celle dont je parle dépassait, il est vrai, dans les détails les choses permises.

— Bah, les légendes sont des contes ! dirent quelques incrédules.

— Possible, mais conte ou vérité, le château n'a point été habité depuis 1680. — La famille, jusqu'à Jacques Maudhui, en a toujours gardé comme une crainte superstitieuse, et tout esprit fort qu'est notre ami, je ne sais jusqu'à quel point il est exempt de toute impression à cet égard.

— Mais qu'est-il donc arrivé en 1680 ?

— Vous piquez notre curiosité.

— C'est à Jacques de vous le dire.

— Mais, enfin, fit-on tout bas en avançant la tête vers l'orateur, si vous savez ce secret de famille, dites nous ce qu'on en peut raconter !...

On entra à ce moment dans la cour d'honneur.

— Eh bien, on dit que Maudhui l'aïeul était un assassin de grande route et que c'était là son repaire. — Mais silence surtout !!!

En un instant tout le monde fut à terre.

Le château s'élevait au bord de vastes bois de pins et de mélèzes dans un site sauvage et solitaire.

Le concierge, vieux soldat, qui vivait comme un ermite, chassant et cultivant le potager de Valsoigne, s'avancait vers les visiteurs.

— Eh bien, père La Breloque, demanda Jacques, as-tu préparé notre collation ?

— Assurément, monsieur Maudhui, j'ai fait ce que vous m'avez commandé.

— Où notre repas est-il servi ?

— Dans la grande salle à manger. Mais si feu votre père était là, je gage bien qu'il n'oserait pas vous y suivre.

Un nuage passa sur le front de Jacques. Mais, après un silence durant lequel on attendit sa décision, il dit tout haut ?

— Mon père, mon ami, croyait à je ne sais quelles histoires. Moi-même, on m'a bercé avec ces contes de la mère l'Oie. On dit qu'il y a des fantômes, n'est-ce pas ? En as-tu jamais vu, toi ?

— Jamais, monsieur Maudhui.

— Ta femme, tes enfants, tes voisins en ont-ils aperçu ?

— Jamais de la vie.

— On dit que le mauvais génie de ma famille habite là, cherchant de nouvelles victimes ; car, sachez, mes chers amis, que le mauvais génie est un de mes ancêtres qui s'était dit ou fait brigand.

« Eh bien, en attendant que je vous conte cette histoire au dessert, je veux faire voir au vieux château, à l'être invisible qui le hante et qui me semble être un diable bien problématique, un ange nouveau, le bon génie du dernier des Maudhui.

Ma chère Marie, nous allons visiter cette vieille mesure que je reconnais être désormais votre propriété ; votre influence va chasser Satan.

Et riant, forçant tout le monde à rire avec lui, rompant en visière au superstitieux respect de deux siècles, il entra dans le château par le vestibule d'honneur.

Le spectacle était singulier. D'immenses toiles d'araignée — travail non interrompu de mille générations — avaient envahi les hautes fenêtres et leur brodaient comme des rideaux sombres.

L'escalier de pierre, au premier audacieux qui ébranla ses marches, sembla gémir ; d'innombrables vols d'oiseaux de nuit qui, perchés sur les corniches, les pilastres et les meubles vermoulus, semblaient, dans leur immobilité, les gardiens sculptés dans la pierre de ce palais du Silence, s'envolèrent soudain frôlant les visiteurs de leurs ailes muettes. Un nuage de poussière tomba tout à coup de la voûte.

Il y eut comme un moment d'incertitude, on crut qu'on venait de violer une retraite sacrée. Le charme ne fut rompu que lorsque le père la Breloque ouvrit les portes de la grande salle à manger de Valsoigne. Une table chargée de mets et de vins fins, un immense feu brûlant dans l'âtre sur les vieux chenets de fer, les fenêtres donnant sur la forêt débarrassées de leur poudreux vêtement, tout contribua à chasser les impressions mauvaises, et l'appétit, conseiller des idées joyeuses, devant un festin, réclama son tour.

Néanmoins, lorsque le café eut été servi, la curiosité reprit son empire.

— La légende ! demanda-t-on, la légende !

Jacques Maudhui s'adossa à la cheminée, et quoiqu'un peu pâle commença son récit :

— Voici la première fois qu'un Maudhui parle de ces mystères, fit-il. — Ce siècle ne respecte vraiment plus rien. — Je commence néanmoins par déclarer que si l'histoire est véridique, notre ancêtre, mon arrière grand oncle, fut un fameux coquin..

Ici, par une de ces coïncidences fortuites qui ont fait dire avec quelque raison que ; le vrai roi de ce monde est le hasard, la lampe datant du dix-septième siècle et du fameux Maudhui, se détacha tout à coup et se brisa sur les dalles avec fracas..

Les femmes poussèrent toutes ensemble un cri terrible. Le jour baissait. L'énorme braise rougie jetait comme une clarté sinistre sur tous les personnages. Il sembla que l'ombre du châtelain apparaissait soudain pour châtier l'insolent.

— Ce n'est rien, fit Maudhui, qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir et qui rassura de son mieux sa fiancée.

Je continue.

Il semble avéré que mon grand-oncle eut, après la révocation de l'édit de Nantes, une grande colère contre Louis XIV, contre l'absurde nation qui supportait de tels excès de pouvoirs.

Il était protestant, il résolut de venger ses coreligionnaires. Vêtu d'une cagoule noire, armé jusqu'aux dents sous ce vêtement, qui devint bientôt la terreur de la contrée, accompagné de quelques hardis camarades, il commença de piller les caisses publiques, puis les couvents où les moines étaient peu nombreux, enfin les églises elles-mêmes.

Bientôt les gens du fisc ne purent sortir de chez eux et traverser les pays peu habités sans rencontrer le Voleur noir. Quelquefois il fut traqué ; une fois même il fut pris : il y eut bataille et, soit adresse, soit que la superstitieuse faveur dont il était l'objet le protégeât, il parvint à s'échapper.

Mais ce qu'il ne put éviter, après mille expéditions heureuses qui lui firent supposer d'immenses richesses, ce fut d'être épié et suivi.

On le vit rechercher ces parages et pénétrer dans le château.

Il était condamné à mort par contumace, et sa tête mise à prix, car il avait tué nombre de cavaliers au service du roi. — Mais on ne savait point encore son nom ; dans les différentes pièces de ce procès, il n'est désigné que sous le nom du Voleur noir.

On acquit cependant la certitude que Maudhui de Valsoigne et le Voleur noir étaient le même homme et on le traqua.

Ici commence le merveilleux. On fouilla le château, on sonda les murs et on retourna le sol des caves et celui des jardins, et on ne trouva nulle part trace des trésors dont mon grand-oncle devait être possesseur.

Quant au Voleur noir lui-même, bien qu'on fût certain de sa présence dans le château de Valsoigne et qu'il lui eût été matériellement impossible de s'enfuir, les recherches pour le découvrir demeurèrent inutiles.

Une garnison resta plusieurs mois au château, et durant ce séjour des soldats, chaque nuit l'un d'eux fut tué dans son lit ou à son poste.

Un de ces assassinés se trouva doué d'une vie plus dure que les autres ; il en réchappa et raconta avoir été frappé par l'homme à la cagoule.

Dès lors on crut à un être surnaturel dont les apparitions étaient funestes et il fallut retirer les troupes de cette maison, tant la terreur saisit les soldats.

Cette terreur se communiqua à tout le pays, et le chevalier Maudhui de Valsoigne, fatigué sans doute de ses courses nocturnes, put achever en paix, protégé par une sorte de trêve tacite, une vie qui avait agité bien longtemps le pays.

Telle est, mes amis, la légende, mais les trésors et la cagoule n'ont jamais été retrouvés. Depuis cette époque, mon oncle qui, sans doute, fut un très-honnête et très habile persécuté, passe pour un possédé du diable dans nos traditions de famille.

On assure que ce château possède des sommes immenses enfouies dans quelque coin secret.

Mes aïeux, par espoir peut-être de découvrir la cachette, n'ont pas voulu vendre, les habitants n'ont pas voulu acheter.

Le domaine est pauvre aujourd'hui, mais c'est le plus ancien de nos biens de famille, et soulagé désormais de cette fable absurde, je compte l'améliorer, changer en château sérieux et confortable cette ruine qui n'est que curieuse.

II

La visite commença — ce fut une visite au flambeau. — On était rassuré. — On ne fit grâce au vieil édifice d'aucune de ses parties. — Les quatre corps de logis furent passés en revue minutieusement. Plusieurs des invités, se crurent sans doute plus intelligents que leurs pères et sondèrent les murs avec leurs cannes ; étudiant les feuilles de chaque parquet, examinant de près les cheminées et les tapisseries, ils tentèrent de retrouver la cachette du fameux. Voleur noir. — Soins inutiles, efforts superflus. Le château garda son secret et jeta aux indiscrets, comme un défi, son étrange énigme et ses myriades de chauves-souris....

Souvent un carreau cassé ; une porte subitement ouverte éteignait une torche et faisait évanouir une jeune fille qui s'imaginait voir derrière elle la sombre cagoule du vieux Maudhui.

Bien des plaisants jouèrent le rôle de ce damné, et lorsqu'on eut fouillé les caves, les celliers, les cryptes de Valsoigne, qu'on eut bien frémi, bien

tremblé, bien ri, la future châtelaine fut déclarée l'ange protecteur du manoir. On assura que le Voleur noir était exorcisé.

On plaisanta sur toutes choses en attendant les chevaux. On promit une prime à celui qui retrouverait la cagoule et le poignard du grand-oncle.

Bien peu n'eurent pas de songes, et le Voleur noir hanta, dit-on, bien des maisons d'Amiens cette nuit-là.

III

Cette journée laissa des traces profondes dans la mémoire de Marie Vauthier.

Elle avait admiré le courage et surtout le courage moral de son futur mari, faisant hautement justice d'une calomnie historique.

Elle sentait que l'origine de la fortune de Jacques Maudhui avait une tache qu'il importait d'effacer.

Le jeune homme avait attaqué le taureau par les cornes, et comme on continuait à parler diversement de cette excursion, et des révélations que Jacques avait cru devoir faire, elle décida que l'on exécuterait quelques réparations au château et que le jour même des noces, elle irait ensevelir son bonheur dans le château maudit.

— Ce sera sans doute le meilleur moyen de lui rendre la bonne renommée d'une honnête maison ; et, à moins d'être emportée par le Voleur noir, je me fais une fête de recevoir l'été prochain, dans le domaine réparé et rajeuni, toute la troupe des crédules et tout le ban des poltrons. »

La résolution parut singulière à plus d'un ; la mère de la jeune fille essaya de l'en dissuader. Jacques lui-même le tenta ; tout fut inutile, et il fallut prendre des mesures pour satisfaire à ce premier caprice de la future épouse.

On mit à Valsoigne quelques pièces en état d'être habitées.

Le 15 décembre, par une froide et neigeuse journée d'hiver, on maria les fiancés.

Lorsqu'ils furent unis et qu'ils se trouvèrent seuls dans le salon de madame Vauthier, attendant la calèche qui devait les emmener au château, Jacques prit les mains de sa jeune femme et lui dit avec un accent où l'inquiétude se démêlait aisément :

— Le temps est sombre, la neige est déjà épaisse, l'hiver est rude, ma bien-aimée, pour un tel voyage.

— Nous aurons là-bas une entière solitude, n'est-il pas vrai, mon ami ?

— Oui, certes, âme qui vive ne viendra nous visiter à Valsoigne, et bien que mes précautions soient prises pour que, durant notre séjour, nous ne manquions de rien, je crains que vous ne vous repentiez bientôt d'avoir quitté votre mère, et vos amis, et notre demeure si bien close de la ville pour cette vieille maison croulante, mal fermée, malgré tout, aux intempéries.

— Nous y serons seuls, Jacques, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais vous aurez peur dans les longs corridors lorsque les rafales du vent d'ouest y chanteront leurs gammes lugubres !

— Je veux ma lune de miel sans témoins, sans tiers, sans importuns.

— Mais, Marie, les chauve-souris visiteront notre sommeil ; le pays n'est pas sûr peut-être, ce coin de terre est si isolé, si loin de tout secours.

— Le chevalier Maudhui de Valsoigne y faisait peur à autrui, disait-elle.

— Son ombre suffit encore aujourd'hui pour nous protéger, mon ami.

Elle joignit à ces paroles une petite moue de dédain qui fit évanouir toute l'opposition de son mari.

— Il ne manquerait plus, pensa-t-il, que cette jeune fille me prît pour un poltron.

— Partons, fit-il, lorsque la voiture fut arrivée.

IV

A cette époque de l'année, la nuit tombe vite, et depuis longtemps l'obscurité était complète lorsque, par une tempête de neige, par les fracas du vent d'ouest dans les bois de pins, au milieu des mille gémissements de la nature pliant sous le suaire des frimas, ils arrivèrent à Valsoigne où les attendait le père la Breloque, toujours insouciant, mais un peu étonné de la fantaisie de ses maîtres.

L'aspect du manoir, adossé au noir rocher et coiffé de blanc jusqu'au sommet de ses hauts toits, était lugubre. Eh vain, les plaisanteries du vieux soldat, qui croyait, après tout, que la situation portait plutôt au sourire qu'aux larmes, tentèrent de lever le manteau de plomb que les deux nouveaux époux avalent, quoi qu'ils voulussent, senti tomber sur leur âme en traversant les solitudes, en entendant les voix de l'hiver.

Jacques surtout ne pouvait se défendre de pressentiments étranges. En sa conscience il se reprochait vivement d'avoir aidé au caprice singulier de Marie. — Il craignait, sans savoir précisément l'objet de ses appréhensions.

Néanmoins, lorsqu'ils furent dans la grande chambre tendue de damas rouge, protégés du froid par d'épais rideaux, par un feu flambant de bois résineux, le bien être succédant à la fatigue, dissipa peu à peu les idées sombres.

Marie commença de sourire doucement aux soins que prenait d'eux le vieux concierge, puis elle le congédia d'un mot affable.

Le père la Breloque s'éloigna, suivi de Jacques Maudhui, qui voulut fermer lui-même, par prudence, toutes les portes du château.

— Surtout en mon absence, cria Jacques de l'escalier, n'ayez pas peur de l'oncle Noir.

— Soyez tranquille, répondit Marie dans un éclat de rire L'absence du jeune homme dura quelque temps ; il tint à visiter lui-même avec soin toutes les issues, accompagné du jardinier. Puis, lorsqu'il l'eut vu disparaître, retournant à sa demeure du parc, il referma soigneusement la lourde porte du vestibule et remonta lentement, plein de rêves, jouissant enfin du bonheur parfait, de cette joie sans mélange des espoirs que couronne la réalité.

Lorsqu'il rentra dans la chambre, la lampe brûlait sur la table, le feu pétillait dans la cheminée, le vent faisait rage, furieux sans doute de l'inviolabilité de cet asile ; le lit blanc des époux se dissimulait chastement dans l'ombre, mais la jeune femme n'était plus là.

La chambre rouge était vide.

V

Il crut tout d'abord à quelque plaisanterie et que l'enfant s'était cachée dans quelque coin de la vaste pièce. Il la chercha dans l'embrasure, des fenêtres, dans les plis des épais rideaux. Mais, au bout de quelques secondes, le rire s'éteignit sur ses lèvres. Alors il appela. Aucune voix ne répondit à la sienne.

— Je t'en prie, fit-il à voix haute et avec angoisse, je t'en conjure, Marie, mon ange, montre-toi, tu m'inquiètes.

Une rafale moqueuse, qui éparpilla les cendres de l'âtre, lui répondit seule.

Alors, il se mit à sa recherche dans la maison. Mais toutes les portes étaient closes. Il avait avec lui toutes les clefs des appartements.

La fièvre et la peur prirent soudain le pauvre garçon à la gorge.

— Marie ! cria-t-il d'une voix retentissante, Marie !

L'écho des voûtes redit le nom d'une façon lugubre, et ce fut tout.

Deux heures se passèrent ainsi. Jacques avait réveillé le père la Breloque et, fou d'inquiétude, lui demandait du secours.

— Mais, monsieur, dit le vieux soldat, si madame avait quitté le château, elle eut dû le faire par la fenêtre, puisque vous avez refermé la porte sur moi et que vous l'avez cadenassée et verrouillée solidement.

— C'est vrai, mais alors, en raison de la neige, nous retrouverons les traces facilement.

Animés d'un nouvel espoir, les deux hommes firent le tour de la maison.

Le tapis blanc étant vierge de toutes traces de pas, il venait aboutir au rocher à pic de part et d'autre.

— Madame est dans le château, dit avec certitude le père la Breloque. Il est inutile de chercher davantage. D'ailleurs, on aurait vu l'empreinte de son petit pied entre toutes les autres, fût-ce sur une grande route.

Jusqu'au jour les deux hommes fouillèrent Valsoigne des combles aux caves.

Le château gardait un secret de plus.

Il fallut s'adresser à la police. Le bruit dans le pays fut immense. On envoya de Paris les plus fins limiers de la préfecture, et les investigations recommencèrent.

On suivit une troupe de bohémiens qui avait eu la mauvaise chance de séjourner dans les environs, — on sonda les ravins, on mit à sec les rivières. Le mystère le plus profond continua d'entourer la disparition de Marie Vauthier.

Le château de Valsoigne acquit, dès ce moment, une réputation bien autrement épouvantable. Le Voleur noir devint un vampire qui se greffa sur son renom de brigand.

Quant à Jacques Maudhui, il tomba dans une profonde mélancolie. Il chercha dans les pratiques religieuses une consolation à ses chagrins, cessa de fréquenter ses amis et vécut d'une vie retirée.

Chaque année, le 15 décembre, anniversaire de la fatale soirée, il revenait au château de Valsoigne, seul, et là, il s'enfermait pour se souvenir et pour prier dans la chambre où, pour la dernière fois, il avait vu la pauvre Marie.

Le vieux concierge était mort, et dix ans après la date funeste, il ne restait aucun être humain dans les environs à plus d'un kilomètre du château.

Seul, un chat de grande taille, aux allures sauvages, s'était fait le gardien de cette demeure maudite. Il accueillait le visiteur annuel sans chercher à s'enfuir, comme s'il eût connu ses droits. Mais si Maudhui cherchait à le caresser ou à le prendre, l'animal s'enfuyait, disparaissant bientôt par quelque soupirail, et ne reparaisait point.

Ce chat était vieux. — Il avait vécu au temps du père la Breloque qui constatait déjà ses habitudes farouches.

— Je veux être pendu, disait le brave homme, si je sais où loge cet animal. — On le voit à l'heure de la piteuse tance, mais après, il disparaît ni plus ni moins que l'homme à la cagoule noire.

« J'ai quelquefois tenté de le suivre, par curiosité, je n'ai jamais réussi. »

Quoi qu'il en fût, — Jacques ne manquait point son douloureux pèlerinage. — Les années s'écoulaient sans apporter avec elles l'oubli, et tout le monde s'était pris à plaindre cet homme voué au culte d'un souvenir doux et sacré.

En 1831, il arriva le soir du 15 décembre comme à l'ordinaire. Il faisait un temps semblable à celui de la nuit de 1820.

— J'ai froid, se dit-il, plus froid que d'habitude, j'ai l'âme inquiète.

« Pauvre ombre disparue, il me semble que je vais le revoir ! »

Il tira de sa poche un livre et essaya de lire.

Il ne put y parvenir.

— Singulière destinée que la mienne, murmura-t-il, qui me révélera le secret des morts ?

Soudain il lui sembla que la flamme de la bougie vacillait et s'inclinait vers l'intérieur de la chambre.

— C'est étrange, pensa-t-il, cette bougie est proche de la muraille et nul courant ne peut produire cet effet.

Il se leva, approcha de la tapisserie le flambeau, et reconnut bientôt qu'une fissure existait qui permettait à l'air de s'introduire.

— Il y a donc là une fausse porte ? — se dit-il, — serait-ce le passage secret si longtemps cherché ?

Après quelques investigations, il lui sembla qu'une fleur de la tapisserie offrait un certain relief.

Il appuya sur cette fleur.

Le panneau entier glissa dans une rainure et découvrit un couloir étroit.

Un courant d'air méphitique envahit aussitôt la chambre.

Jacques s'avança, blême d'émotion, dans ce passage.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le château de Valsoigne se trouvait bâti contre le rocher même, et la chambre rouge, extrémité de l'aile gauche, y touchait par son mur de fond.

Jacques comprit aussitôt que ce couloir était creusé dans le roc et devait aboutir dans une cave ignorée jusqu'alors.

A sa grande surprise, après une trentaine de mètres, il fut arrêté par une porte de chêne massif, garnie de ferrailles rouillées.

Le vent, qui venait à travers les ais de cette porte, menaçait à chaque instant d'éteindre la bougie. Il referma la porte de tapisserie et se trouva plus à l'aise pour rechercher le moyen d'ouvrir la mystérieuse issue.

Une sorte de crochet se trouvait dans une manière de serrure qui joua aussitôt qu'il tenta de le mouvoir.

La porte de chêne s'ouvrit toute seule par un jeu de poulies invisibles, et Jacques Maudhui se trouva au sommet d'un escalier taillé, comme le reste, dans le roc, et qui descendait par une quinzaine de marches jusqu'au sol d'une haute pièce voûtée. La voûte était percée à sa clef d'une ouverture unique qui laissait pénétrer l'air et le jour à l'intérieur.

Ce caveau lui parut meublé.

En effet, une grande table occupait le milieu de la pièce, quelques sièges de forme antique étaient épars çà et là.

Maudhui lâcha la porte et descendit...

Mais à peine sa main l'avait-elle quittée, que le ressort joua de lui-même, cette porte se referma avec un bruit sourd, et l'héritier du Voleur noir, stupéfait, se trouva pris comme dans une souricière.

VI

Au premier instant, il ne s'en inquiéta point. Le peu de difficultés avec lequel il avait pu pénétrer jusque-là, lui semblait la garantie d'un facile retour.

Il descendit et examina attentivement le lieu où il se trouvait.

Les murailles étaient nues et abruptes, portant encore les traces du pic qui les avait taillées ; sur la table, quelques livres, il les ouvrit.

C'étaient de vieilles bibles datant de plusieurs siècles. Dans un coin, un grand coffre fermé. Quelques escabeaux de bois et deux fauteuils.

L'un était près de la table ; son cuir moisi avait à peu près disparu ; l'autre dans le coin le plus reculé de la salle, le dos tourné vers l'intérieur.

C'était tout.

J'allais oublier une sorte de guenille noire pendue à un clou.

Jacques Maudhui était mordu au cœur d'une ardente curiosité.

Évidemment, personne jusqu'à lui n'avait pénétré dans cette salle souterraine. La tradition, les pièces justificatives du procès en eussent fait mention.

Le coffre était fermé à clef, mais l'humidité avait rongé les ferrures dont il était cerclé.

Jacques brisa l'un des sièges, se servit du bois comme d'un levier et fit sauter le couvercle.

Un éblouissement le prit.

Le coffre était plein jusqu'aux bords de monnaies d'or et d'argent, de vases précieux qui semblaient avoir appartenu aux églises.

Il y en avait pour plus de deux millions, en estimant au plus bas les pierreries et les bijoux.

— Le trésor du Voleur noir ! ! fit-il en se signant.

Il était pris d'un tremblement convulsif, et de grosses gouttes de sueur lui tombaient du front.

— Voilà donc son asile !!

Il jeta de nouveau un regard autour de lui.

— Quel étrange hasard !

Quelle fortune est ici !!

Ce sera le bien des pauvres.

Il s'approcha du lambeau d'étoffe noire qui pendait au mur et le décrocha.

Le drap piqué de millions de trous par les vers et par l'humidité s'en allait en lambeaux, mais la coupe indiquait encore un vêtement de forme longue.

Le capuchon s'attachait au collet.

— La cagoule noire ! dit Jacques, en la laissant tomber à ses pieds.

Soudain, je ne sais quel effroi le prit. Il sentit qu'il avait besoin, devant un événement semblable, de quitter cet asile du passé pour se retrouver dans le monde des vivants.

Il s'élança vers la porte et voulut la rouvrir. Mais cette porte était unie, fermait hermétiquement et, formée de madriers plutôt que de planches, défiait toute tentative.

Point de serrure intérieure. Il la frappa violemment du poing, tant il fut désappointé. Le coup résonna sourdement, mais il sembla au malheureux que le son, au lieu d'aller au delà de la porte, revenait à l'intérieur.

D'autres tentatives le lui prouvèrent.

— Je suis donc prisonnier ! se dit-il ; mais alors c'est la mort, la mort affreuse, par la faim. Mais je suis perdu !... — Jamais mon domestique ne retrouvera cette issue, ainsi, de même que ma pauvre femme, je serai dévoré par le sphinx.

Il y à donc une fatalité sur nous ! Mais je ne veux point périr sans lutte contre le sort pour le vaincre ! Le secret n'est plus, le charme doit se rompre. Mon Dieu ! venez à mon secours !

Ah ! cette ouverture !!

Il s'agit d'y atteindre.

Ce fauteuil sur cette table !

Il s'élança sur le fauteuil.

Hélas ! il s'en fallait de plus de dix pieds qu'il pût de la main toucher à la voûte.

— Ce coffre, fit-il.

Il essaya de le soulever.

Le coffre était trop lourd.

Alors, avec un mouvement de dédain, il le renversa du pied ; les perles, les diamants, l'or, les vases ciselés roulèrent en un amas splendide.

Puis il enleva le coffre, le porta sur la table, et, à l'aide de ce nouvel exhausseur, tenta de nouveau l'escalade.

Ce fut en vain.

L'impossibilité l'étreignait.

Le désespoir submergeait sa volonté de minute en minute.

— Je suis perdu, murmura-t-il.

Alors il épuisa sa force, ou plutôt sa faiblesse contre la porte mortelle qui le séparait du monde.

Il écorcha ses mains aux clous formidables dont elle était fortifiée.

Il brisa l'un après l'autre les escabeaux pour tâcher de rompre l'une des poutres dont elle était composée.

L'implacable déjoua ses efforts.

Enfin il s'arrêta, ruisselant de sueur. Il regarda sa montre. Il y avait déjà douze heures qu'il était enfermé dans ce sépulcre.

Une sensation aiguë et nouvelle le domina tout à coup.

— La faim, dit-il, voilà le supplice des damnés qui va commencer pour moi. Mon Dieu, aie pitié de ton serviteur. Tue-moi tout d'un coup. Oh ! cette ouverture qui laisse, comme une tentation terrible, voir le ciel, n'y pouvoir atteindre !

Sa bougie s'était consumée.

Mais le jour commençait à poindre, le jour crépusculaire qui illuminait un cercle et laissait dans la pénombre les coins du souterrain.

— L'autre fauteuil ! cria-t-il ; les fauteuils l'un sur l'autre et la table sur l'une de ses extrémités. Si je me lue en tombant, cette mort vaut mieux que celle qui m'attend.

Je ne sais quel pâle rayon de soleil se glissait alors dans le caveau.

Les objets y devenaient plus distincts.

En marchant vers le fauteuil qui se trouvait dans le coin reculé de la salle, il parut à Jacques que sur le dossier de chêne pendaient de longs cheveux.

— Quelqu'un ici ! fit-il, c'est impossible ! — Un être endormi après un tel tapage...

Il fit vivement un pas en avant. D'un geste rapide il retourna le fauteuil vers le jour.

Il ne poussa pas un cri, il ne fit pas un geste, il devint soudain pâle comme un suaire et, tombant à genoux, il pria.

Dans ce fauteuil, une femme était assise, une forme vêtue d'une robe blanche devenue jaune comme du vieil ivoire, par l'action du temps. La tête de squelette était plutôt desséchée que décharnée.

Par un phénomène qui n'est point rare dans certaines grottes, ce caveau avait sans doute la propriété de conserver les corps. Ses longs cheveux dénoués pendaient en arrière, les paupières étaient closes ; les mains conservaient leurs bagues ternies par l'humidité, l'un des pieds dépassait la robe, chaussé de son soulier de satin blanc. — Ce soulier était décousu, et dans les débris de bas à jour les ossements des doigts sortaient.

Cette sorte de momie était effrayante dans son calme aspect. Le bouquet de fleurs d'oranger qui ornait sa ceinture ne conservait que quelques pétales, et montrait, sous les rubans flétris, son fil de fer rongé de rouille.

C'étaient les restes mortels de Marie Maudhui de Valsoigne, disparue le jour de son mariage.

Quand le premier moment de la douleur fut calmé, une indicible horreur s'empara de Jacques Maudhui, il repoussa vivement le fauteuil dans l'ombre et s'assit dans l'autre, devant la grande table, la tête dans ses mains.

Une lourde fatigue s'empara de tous ses membres, il essaya de lire une bible.

Les versets du livre de Job, qu'il épela plutôt qu'il ne les lut, ne purent vaincre sa torpeur, il s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, les membres brisés par la fièvre, la langue sèche, et la gorge brûlante, l'obscurité était complète. Il chercha à tâtons sur les dalles un peu de neige tombée par l'ouverture et la but avidement.

Il y avait environ trente heures qu'il était enfermé, et les émotions terribles par lesquelles il avait passé, l'accablaient autant que la privation d'aliments.

Mille idées confuses, mille appréhensions se croisaient dans son âme. Mais là, il ne percevait de distinct que la peur, la peur de ce spectre tant aimé qui semblait l'avoir attendu dans sa robe de nocces pour lui donner dans ce vaste tombeau, le dernier embrassement de la mort.

La mort ! il semblait lui être fiancé, elle le regardait avec les yeux vides du squelette, elle lui faisait signe de venir à elle.

L'ombre éternelle n'était-elle point étendue sur lui.

Vivait-il donc encore ? Tout cela, n'était-ce point un affreux cauchemar posthume ? Et cette descente dans le néant, dans la légende, dans le monde évanoui, n'était-ce point une illusion, un passage entre la réalité et le repos suprême ?

Ses tempes battaient pourtant, et des douleurs lancinantes le rappelaient de temps à autre de cet affreux sommeil moral au sentiment de l'existence.

Contre toutes les forces tendues de sa volonté, ses yeux se rouvraient alors et se tournaient vers le coin de la salle où l'on apercevait comme une lumière phosphorescente et blanchâtre. Peut-être le phosphore de ces ossements, joint à la réverbération naturelle de la robe blanche.

Cette lueur avait quelque chose de magnétique, elle l'attirait.

Il se cramponnait à la table, il reculait, les cheveux droits sur la tête.

— Et pourtant, murmurait-il, créature éteinte, je t'aimais, je t'aimais, je t'aimais, et tu me fais peur, oui, tu me fais peur !....

Un moment, redoutant l'effroyable attraction, il se laissa tomber sur le sol et s'y tint de longues heures le visage tourné vers la terre, consumé par

la fièvre et déroulant, tout éveillé, un chapelet de rêves terribles.
Soudain, il lui sembla qu'un léger bruit s'était fait entendre.
On avait frôlé les livres épars sur la table.
Rassemblant tout son moral, Jacques Maudhui se leva debout.
Il eut le courage de regarder fixement le fauteuil redouté de la morte.
— C'est moi, Marie, dit-il, je n'ai plus peur !
Si l'on revient de l'autre monde, parle-moi, réponds moi.
O Dieu !. Écarte de moi ces hallucinations ! fit-il tout à coup, en poussant un cri d'épouvante.
Elle me regarde, elle va se lever. Elle va venir.
Ayez pitié de moi !
Cette fois, Jacques Maudhui n'était point le jouet d'une illusion.
La morte semblait avoir ouvert deux grands yeux étincelants et phosphoriques qui luisaient et éclairaient l'ombre autour d'eux.
Le regard fixe et aigu avait quelque chose d'effroyable.
Jacques commença de fuir par toute la salle, pour éviter ce regard, ses yeux se tournèrent lentement vers lui toutes les fois qu'il s'arrêta ;
Cette lutte dura longtemps, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus de terreur, le malheureux tomba de toute sa hauteur évanoui sur les dalles.

VIII

Lorsqu'il revint à lui, il faisait jour de nouveau.
Ses yeux, habitués déjà à l'obscurité, distinguèrent aussitôt tous les objets qui l'entouraient.
Le tas d'or éclatait ; la morte dormait dans son fauteuil ; mais, ô prodige ! le chat de Valsoigne, l'énorme chat noir du père la Breloque dormait sur son épaule.
L'étrange animal avait, depuis de longues années, sans doute, choisi cet asile où nul ne venait le déranger.
L'animal aimait cette morte. S'aidant des aspérités de la muraille, il s'échappait avec facilité du souterrain par l'ouverture supérieure et il y rentrait de même.
Maudhui eut à l'instant l'explication de ce regard, attribué par son esprit malade aux yeux de la pauvre Marie.
Tout à coup une idée lui apparut, idée qui vint sans doute de la Providence.

— Je suis sauvé, fit-il.

Nous avons dit que le chat le connaissait et ne le craignait pas autant que les autres hommes qui venaient parfois autour du château.

Avec mille précautions, tremblant de l'effaroucher, il essaya de s'emparer de l'animal.

Mais celui-ci était plein de défiance.

— Il y va de ma vie, pensa Maudhui, qui s'en aperçut. Il se jeta à corps perdu sur la bête et réussit à la saisir. Une lutte extraordinaire s'engagea entre eux.

Jacques, affreusement mordu, finit par être le vainqueur, après une résistance terrible de son adversaire, dans les yeux duquel il lui sembla voir le regard du Voleur noir, gardien posthume de son trésor.

Alors, maître de l'animal, il lui attacha solidement son mouchoir au cou et le lâcha.

Le chat noir disparut en deux bonds, et Maudhui demeura seul, résigné à mourir si cette dernière planche de salut venait à lui manquer.

Comme il cherchait çà et là la trace des derniers jours de la pauvre Marie, il lui sembla sentir dans le bois de la table où sa main s'appuyait certains creux réguliers.

Avec une épingle, l'infortunée avait pu écrire quelques mots effacés à demi par la poussière et l'eau. Jacques y put distinguer encore un adieu et une espérance pour une autre vie.

Le troisième jour arriva sans qu'il fût secouru.

La faim devenait plus vive, et l'affaiblissement allait croissant au point de le plonger dans un demi sommeil constant.

Au commencement du quatrième jour il s'évanouit.

IX

Quand il reprit ses sens, il était entouré de ses amis, de ses parents et couché dans la chambre rouge. Par un miracle, son expédient, avait réussi.

Le domestique, effrayé de son absence, avait appelé, cherché, et ne trouvant rien, avait finalement couru à Amiens.

Cette fois, toute la ville s'était émue de cette disparition.

Le préfet, des ingénieurs, des ouvriers, étaient venus à Valsoigne, et, au milieu du concours de toute une population, on avait fait des recherches extraordinaires.

— Je démolirai le château avait dit le préfet, mais nous aurons le mot de l'énigme.

Le matin du troisième jour, un paysan de garde dans un fourré voisin, vit sortir de derrière les rochers le chat noir qui essayait, à travers les ronces, de se débarrasser du mouchoir de Maudhui.

Cette circonstance le frappa.

On s'empara non sans peine du farouche animal, et on put s'assurer, aux initiales, que la bête était le messenger involontaire de celui qu'on cherchait.

— Il faut maintenant le lâcher, et le suivre, dit quelqu'un.

L'avis fut adopté. On vit l'animal disparaître dans la fissure d'un rocher. On creusa derrière lui, et on arriva au malheureux lorsqu'il avait perdu connaissance.

Le souterrain était obscur, le maçon qui y descendit ne songea pas plus à le visiter en détail qu'il n'eût pensé à visiter un puits perdu. Il se contenta de remonter notre héros à la lumière.

Jacques demeurait donc maître du secret des Maudhui.

Seulement, on s'aperçut qu'il avait dû avoir de terribles apparitions, car ses cheveux étaient devenus tout blancs.

Comme on le questionnait à cet égard, il se leva, ouvrit la porte secrète et amena tout le monde dans le souterrain. Puis traînant au jour le fauteuil de la morte.

— J'ai vu non pas cette morte, mais la mort elle-même, dit-il.

On fit la fondation pieuse d'un hospice avec le château de Valsoigne ; on dota les pauvres du trésor trouvé.

Quant au souterrain, c'est aujourd'hui le caveau de famille de la maison de Maudhui de Valsoigne. Encore n'y a-t-il, et n'y aura-t-il jamais que deux tombeaux, ceux de Marie et de Jacques, mort trois mois après des suites de cette nuit, que je ne souhaite pas au plus mortel de mes ennemis.

FIN.

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CH. PAUL DE KOCK

Y COMPRIS SON THÉÂTRE CHOISI

ET DES ROMANS ENCORE INÉDITS

Seront successivement publiées sans interruption

3 OU 4 VOLUMES PAR MOIS

ÉDITION D'AMATEUR SUR PAPIER DE HOLLANDE

5 francs le volume

Couverture de parchemin satiné de l'imprimerie Jouaust

OUVRAGES PARUS A CE JOUR :

L'AMOUREUX TRANSI.	1 volumes
UNE GAILLARDE.	2 —
LA FILLE AUX TROIS JUPONS.	1 —
CE MONSIEUR.	1 —
LA DAME AUX TROIS CORSETS.	1 —
LES FEMMES, LE JEU ET LE VIN.	1 —
LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.	2 —
LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG.	1 —
CERISSETTE.	2 —
LE SENTIER AUX PRUNES.	1 —

ŒUVRES CHOISIES

DE CHATEAUBRIAND

Grand in-18 à 1 fr. 25 c. le volume

ÉDITION D'AMATEUR — PAPIER ET TIRAGE EXTRA

3 fr. 50 c. le volume

DEUX VOLUMES PAR MOIS

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, avec appréciation par <i>M. Adolphe Thiers</i>	2 volumes
LES NATCHEZ.	2 —
ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 —
LES MARTYRS.	2 —
LE PARADIS PERDU.	1 —



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Femme fatale, par Ernest Billaudel

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55668593>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr